

Appelez-moi Dorian

Je suis iel

Johnny Ross

Appelez-moi Dorian

Je suis iel

Les Éditions Sous la Plume

Les Éditions Sous la Plume
8428 avenue Daniel-Dony
Montréal (Québec) H1E 5A7
www.leseditionssouslaplume.ca

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

© Johnny Ross, 2025
© Les Éditions Sous La Plume, 2025

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
Bibliothèque et archives du Canada, 2025

Imprimé au Québec

ISBN : 978-2-9817282-2-7

« Tu n’as pas à être quelqu’un d’autre pour mériter d’être aimé. »

— Laverne Cox, actrice et militante trans

« Je refuse de laisser les autres me définir. »

— Elliot Page, acteur et militant trans

Table des matières

PROLOGUE	11
Chapitre 1	17
Chapitre 2	73
Chapitre 3	117
Chapitre 4	163
Chapitre 5	199
ÉPILOGUE	217

PROLOGUE

Il pleuvait à verse ce jour-là, une pluie battante qui avait commencé bien avant l'aube, avant même les premières contractions. Je m'étais réveillée avant ton père, le laissant dormir un peu plus, mais il n'a fallu qu'un moment pour que je le secoue doucement, la voix tremblante de cette excitation mêlée d'un léger stress. « C'est le moment, » avais-je murmuré, et, dans un éclair de panique mêlé de précipitation, il s'était levé en se cognant violemment le petit orteil contre le coin de la table de nuit. La douleur et l'énervement se sont mêlés dans un imbroglio de paroles que j'ai à peine pu comprendre, mais qui m'ont presque arraché un sourire malgré l'intensité de la situation.

Je savais que cette fois-ci, c'était le vrai départ. Après tout, ce n'était pas ma première grossesse, et arrivée à ma trente-neuvième semaine, la date d'accouchement étant fixée à dans six jours précisément, il n'y avait plus de doutes à avoir. Les contractions étaient intenses, bien plus que celles des jours précédents, et surtout régulières, chaque cinq à sept minutes, frappant comme des vagues implacables. Même si la poche des eaux n'avait pas encore rompu, j'ai décidé de profiter du peu de temps qu'il me restait pour me préparer : une douche rapide, le brossage des dents, autant de petites choses qui me donnaient un semblant de contrôle, malgré la douleur qui irradiait mon bas-ventre et qui ne faisait que s'intensifier.

Pendant que je me préparais, ton père a téléphoné à ma mère. Elle était prête, impatiente même, de venir prendre soin de ton grand frère, et dès qu'elle a raccroché, nous n'avions plus qu'à attendre son arrivée. Trente minutes plus tard — une éternité et un instant tout à la fois — elle était là, souriante malgré la pluie battante qui dégoulinait de son manteau. Nous n'avons pas

traîné, enfilant manteaux et chaussures dans une chorégraphie silencieuse, chacun sachant son rôle. Et puis, finalement, nous sommes montés en voiture, laissant derrière nous une maison endormie mais emplie d'une nouvelle attente : celle de ta venue.

En voiture, la visibilité était quasiment nulle. La pluie diluvienne s'abattait sans relâche, créant un rideau dense devant nous, comme si le monde extérieur avait disparu, avalé par une mer grise. Les essuie-glaces, bien qu'animés d'une frénésie désespérée, semblaient tout bonnement dépassés par la situation, incapables de suivre le rythme de cette tempête déchaînée. Nous roulions au ralenti, tout comme les autres voitures sur cette route transformée en un long défilé de lucioles vacillantes. La lenteur imposée par les éléments ne faisait qu'accroître l'impatience de ton père, qui n'arrêtait pas de râler, la voix pleine de panique, déclarant que nous allions sûrement arriver trop tard, et que j'allais accoucher en pleine rue, jambes en l'air, comme une scène grotesque d'un mauvais film.

Ses élucubrations, bien loin de me distraire de la réalité, ne faisaient qu'ajouter à la tension du moment. La voiture avançait plus lentement qu'un vieillard s'appuyant sur une marchette, et pendant ce temps, mes contractions ne faisaient que gagner en intensité, revenant désormais toutes les quatre à cinq minutes, me saisissant chaque fois comme une vague plus forte que la précédente. Je n'avais ni la possibilité ni le désir de vérifier la durée précise de chacune, mais j'étais convaincue qu'elles duraient bien une quarantaine de secondes, suffisamment longtemps pour me laisser à bout de souffle. Ces signes évidents de progrès ne faisaient rien pour calmer ton père, dont l'anxiété semblait monter en flèche à chaque nouveau soubresaut de la voiture sur la route inondée.

Quand nous sommes finalement arrivés à l'hôpital, ton père n'a pas perdu une seconde. Sous une pluie torrentielle, il s'est précipité vers l'entrée principale, animé de l'urgence d'un homme qui pense que la survie de sa famille dépend de chacun de ses pas. Quelques secondes plus tard, il ressortait en poussant un fauteuil roulant, toujours aussi déterminé, les cheveux plaqués par l'eau mais les yeux brillant de ce genre de ferveur héroïque qui, rétrospectivement, me ferait sourire.

Il avait même pensé à cet immense parapluie transparent, celui qu'il m'avait offert lors de mon dernier anniversaire, avec « Love is in the Air » écrit sur le dessus en lettres roses, en hommage à la chanson que mon frère nous avait chantée le jour de notre mariage. Dans d'autres circonstances, ce parapluie aurait été adorablement romantique, mais à cet instant, il était à peine plus efficace qu'une feuille de papier face à l'orage. Les rafales de vent semblaient vouloir tout emporter sur leur passage, y compris nous, et j'essayais tant bien que mal de maintenir le parapluie en place, évitant de justesse qu'il ne s'envole comme le toit d'une maison lors d'un cyclone, un phénomène que ma mère décrivait avec son expression préférée : « souffler à écorner les bœufs ».

Enfin à l'abri, à l'intérieur de l'hôpital, j'étais trempée jusqu'aux os. Le parapluie pendait en lambeaux dans ma main, une sorte de souvenir ironique de la tempête que nous venions de traverser. Mais la sécurité des murs de l'hôpital apportait avec elle un étrange répit, même si mon corps me rappelait constamment que le travail avançait sans relâche. Les contractions s'étaient rapprochées, chaque pic de douleur m'annonçant que le moment tant attendu était proche, et je sentais que la rupture de la poche des eaux n'était plus qu'une question de minutes.

L'équipe de garde a rapidement pris la situation en main, m'accueillant avec une efficacité rassurante tandis que ton père s'occupait de remplir les papiers nécessaires, ses mains tremblantes désormais davantage à cause du froid que du stress. Pour la première fois depuis que nous étions partis de la maison, il semblait apaisé, soulagé de me savoir entre de bonnes mains, certain désormais que sa fille ne naîtrait pas sur le siège passager de la voiture.

Entre-temps, on m'a conduite en salle de travail, et l'équipe a rapidement contacté ma gynécologue, la docteure Sophie Arseneault. Elle était déjà sur place, comme un signe que tout était parfaitement orchestré. Sophie Arseneault me suivait depuis ma première grossesse, et c'est avec une confiance absolue que j'attendais son arrivée. Elle incarnait tout ce que l'on pouvait espérer d'un médecin : compétence, bienveillance et une aura de calme rassurant qui semblait pouvoir apaiser même les tempêtes intérieures.

La docteure Arseneault, âgée de quarante-six ans, n'avait rien de l'image stéréotypée du médecin distant. Elle dégageait une beauté naturelle, sans artifices ni glamour ostentatoire, avec ses yeux en amande qui semblaient toujours pétiller de malice et sa bouche délicatement pulpeuse qui lui donnait un air espiègle, jamais vulgaire. Elle était mariée à un chirurgien qu'elle avait rencontré pendant ses études de médecine, et ensemble, ils avaient trois enfants — deux filles et un garçon. Ironie du destin, c'est exactement la même configuration que la nôtre, une coïncidence qui me faisait souvent sourire.

Ma première rencontre avec elle remontait à plus de quatre ans, et déjà, elle avait une carrière impressionnante derrière elle : près de vingt ans d'expérience en obstétrique et plus de mille accouchements à son actif. C'est ma belle-sœur qui m'avait

suggéré de la rencontrer lors de ma première grossesse, et jamais je n'ai regretté ce conseil. Dès notre première consultation, j'avais senti que j'étais entre de bonnes mains. C'était une femme remarquable, quelqu'un qui exerçait son métier avec un dévouement sans faille.

À chaque visite de suivi, elle prenait le temps qu'il fallait, jamais pressée, jamais agacée, répondant à mes questions, disséquant mes inquiétudes jusqu'à ce qu'il ne reste rien d'autre qu'une clarté apaisante. Lors des examens gynécologiques, elle savait rendre l'expérience aussi confortable que possible, expliquant chaque geste avec une précision douce, me préparant à ce qui allait suivre, et surtout pourquoi c'était nécessaire. Et si ton père était présent, elle n'hésitait jamais à répondre à ses interrogations, prenant soin de l'inclure dans le processus, lui permettant d'être un partenaire actif plutôt qu'un simple spectateur.

Je l'adorais littéralement. C'était une femme qui avait su allier expertise médicale et une humanité qui ne se démentait jamais. Pour moi, elle n'était pas seulement une médecin, mais un véritable pilier. Et en ce moment précis, en salle de travail, alors que les douleurs s'intensifiaient et que l'attente du grand moment devenait presque palpable, savoir qu'elle était là me donnait un courage et une sérénité inespérés. Je savais que peu importe ce qui allait arriver dans les prochaines heures, j'étais entre les meilleures mains qui soient.

Lorsqu'elle est arrivée pour m'examiner, la docteure Arseneault m'a annoncé que j'étais déjà dilatée à quatre centimètres. Elle m'a ensuite demandé si je souhaitais recevoir une péridurale. Sans hésitation, j'ai accepté. Comme pour mon premier accouchement, je voulais vivre chaque instant de cet événement extraordinaire, mais sans trop souffrir, pour pouvoir

me concentrer sur toute la joie immense qui m'attendait : la rencontre avec ma petite fille tant attendue.

Les heures suivantes se sont écoulées comme un rêve flou ponctué de rires, de paroles rassurantes et d'un doux sentiment de préparation. Deux heures plus tard, j'étais enfin dilatée à dix centimètres. Les contractions, maintenant régulières toutes les trois minutes, me submergeaient par vagues longues et intenses, chacune durant entre soixante-dix et quatre-vingts secondes. Mais malgré l'effort à venir, l'atmosphère était emplie d'une certaine excitation tranquille, cette sensation d'être à l'aube d'un moment qui allait tout changer. On était prêt à passer à l'action.

Tu semblais pressée de faire ton entrée dans le monde, et, avec ton joli poids de naissance de trois kilos huit cents, tu n'avais pas l'intention de nous faire attendre plus longtemps. Une heure seulement a été nécessaire, une heure d'efforts partagés, d'encouragements, de mains qui se serrent. Puis, après une petite déchirure de deux centimètres au niveau du périnée et quelques points de suture, tu as enfin pointé le bout de ton nez.

Après le petit garçon à papa, né trois ans plus tôt, c'était au tour de la petite fille à maman de venir au monde. Tu étais là, enfin, et il n'y avait pas de mots assez forts pour décrire ce moment où nos regards se sont croisés pour la première fois. Tu allais te prénommer Anastasia, un nom chargé de toute l'espérance et l'amour que nous avons pour toi.

CHAPITRE 1

SANDRINE (la maman d'Anastasia)

Toute jeune, j'étais une enfant particulièrement introvertie, peu encline à aller vers l'autre. De ce fait, j'avais peu d'amies, pour ne pas dire pas du tout, et je préférais de loin me cloîtrer dans ma chambre à lire des romans. *Le Petit Prince*, que j'ai relu et relu, inlassablement, jusqu'à ce que chaque mot, chaque illustration fasse partie de moi, et pourtant, à chaque lecture, je ne pouvais retenir mes larmes. Ce livre semblait s'adresser directement à mon cœur, me rappelant les beautés et les tristesses de ce monde. *Le Journal d'Anne Frank* m'avait profondément touchée également ; je ressentais un élan irréprensible de la sauver, de l'accueillir à bras ouverts dans ma petite chambre, de lui offrir un refuge. *Le Comte de Monte-Cristo*, quant à lui, incarnait pour moi le courage, la résilience, une sorte de modèle de force que je rêvais de posséder face aux injustices. Et puis il y avait *Maria Chapdelaine*, dont l'amour pour François Paradis faisait écho à ce besoin profond de se lier, de trouver un sens, même au cœur de la solitude.

Il m'arrivait aussi de me laisser aller à des lectures plus légères, comme les bandes dessinées : *Astérix*, *Les aventures de Tintin*, *Les Schtroumpfs*, ou encore *Martine*. Ces personnages étaient, en quelque sorte, mes compagnons de tous les jours, ceux qui me tenaient compagnie lorsque j'avais besoin de légèreté. C'étaient des mondes dans lesquels je pouvais m'échapper, où l'aventure et la simplicité des histoires m'apportaient un réconfort que je ne trouvais pas ailleurs.

Lors des rencontres familiales, notamment chez mes grands-parents, je restais toujours à l'écart des autres, dans mon coin, à dessiner ou à lire, encore une fois. J'adorais mes grands-parents. Ils ne manquaient jamais une occasion de nous gâter abondamment, bien souvent au grand dam de mes parents, mais j'aimais surtout être seule avec eux. En famille, je me retirais. Je revêtais alors la cape de l'invisibilité, pourrait-on dire, une cape imaginaire qui me permettait d'être présente sans vraiment l'être, une cape que, bien des années plus tard, j'ai découvert que portait aussi un célèbre magicien du nom d'Harry Potter.

Mes deux frères, plus âgés de quelques années, m'ignoraient totalement. Pour eux, je n'étais qu'un simple objet de plus dans la maison, quelque chose d'inutile, sans valeur pour eux, du moins rien qui serve leurs propres intérêts. J'étais une présence invisible, et peut-être qu'à force de l'être, je m'étais moi-même convaincue de l'être réellement. Ma mère, elle, s'inquiétait de me voir si renfermée, si timide. Elle ne comprenait pas ce besoin de solitude, cette envie de rester en retrait. Pour elle, le bonheur d'un enfant passait par le jeu avec les autres, la socialisation, se faire des amis, sortir dehors, rire, se salir. Elle voulait pour moi une enfance légère, pleine de rencontres et de découvertes partagées. Mais ce n'était pas ce que je désirais.

Mes amis à moi, c'étaient les personnages que je découvrais au fil de mes lectures. Ils me semblaient bien plus intéressants que ceux que je pouvais apercevoir par la fenêtre, ceux qui jouaient sur le trottoir en face de chez moi. Ces voisins, voisines, que je voyais tous les jours, me paraissaient fades, insipides, sans aucune substance. Jouer à cache-cache, sauter à la corde ou à la marelle ne m'attirait nullement. Ce n'était pas une question de me sentir supérieure à eux — loin de moi cette idée — mais simplement différente. Je ne trouvais aucun écho à mes

désirs dans leurs jeux, aucun point de connexion qui aurait pu me donner envie de les rejoindre.

Mes parents n'étaient pas particulièrement sévères, du moins, sauf à de rares exceptions. Mais s'il y avait une chose qui aurait pu me sembler une véritable punition, un véritable châtiment, cela aurait été de me forcer à sortir, à jouer à l'extérieur, à me faire des amis. Pour moi, cela aurait été une souveraine injustice, un acte de torture psychologique que je redoutais plus que tout. Heureusement, je n'ai jamais eu à subir une telle épreuve. Et malgré l'amour sincère et inconditionnel que mes parents m'ont toujours montré, et dont je n'ai jamais douté, j'avais souvent l'impression d'être, pour eux, ce même objet invisible qu'avaient vu mes frères. Un objet qu'on laissait là, à sa place, sans trop y toucher de peur de le casser, ou simplement par indifférence.

En effet, pendant une grande partie de mon enfance, les seules interactions que j'avais avec mes parents se résumaient à quelques phrases banales : le matin, pour me réveiller, à l'heure du souper, pour m'informer que le repas était prêt, pour me rappeler qu'il était l'heure de prendre un bain, ou le soir, quand ils venaient se poster à la porte de ma chambre pour m'ordonner de fermer mon livre et de dormir. Et toujours, avant de partir, ils s'assuraient d'éteindre la lumière, de peur que je continue à lire en cachette. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que j'avais trouvé un subterfuge. Assise dans mon lit, j'approchais de la fenêtre qui donnait, par chance, sur un lampadaire extérieur. La lumière pâle de ce lampadaire était suffisante pour que je puisse continuer à lire, tard dans la nuit, sans qu'ils ne se doutent de rien.

C'était ma petite révolte, silencieuse, un acte de défiance qui m'était propre. Un espace où je pouvais être pleinement moi, loin de toutes les attentes, des contraintes, des règles imposées par

les autres. Ces heures de lecture, volées à la nuit, étaient sans doute les moments où je me sentais la plus libre, la plus vivante, la plus moi-même.

Cette longue période d'introversion a duré jusqu'à mes douze ans. Jusque-là, ma famille et moi vivions dans la belle petite ville de Joliette, située à une soixantaine de kilomètres de Montréal. Nous habitions une petite maison sur la rue Bonin, que mes parents avaient achetée peu après leur mariage. C'était une maison modeste mais accueillante, avec quatre chambres, dont trois au second étage que je partageais avec mes deux frères aînés. C'était là, dans cette maison, que s'étaient tissés les fils de mon enfance : mes lectures interminables, mes moments de solitude, et mes petites révoltes silencieuses contre ce monde qui me semblait souvent trop rigide.

Mon père travaillait comme vendeur dans une entreprise de meubles depuis plus de dix ans. Il n'avait jamais été particulièrement ambitieux, mais il faisait son travail avec sérieux et dévouement. C'est pourquoi, quand on lui a proposé un poste de gérance dans une succursale à Montréal, c'était une opportunité qu'il ne pouvait pas refuser. Une promotion qu'il attendait depuis belle lurette, accompagnée d'une substantielle augmentation de salaire qui nous permettrait d'améliorer notre qualité de vie.

Ma mère, en revanche, ne voyait pas ce déménagement d'un très bon œil. Elle qui avait passé toute sa vie à Joliette voyait Montréal comme un lieu de perdition, un endroit rempli de dangers, où il ne faisait pas bon élever des enfants. Pour elle, la métropole représentait l'inconnu, le chaos, là où Joliette incarnait la tranquillité, la familiarité. Elle redoutait l'agitation de la grande ville, la densité de la population, les risques qu'elle imaginait plus grands, les influences qu'elle pensait néfastes. Mais les

arguments de mon père ont fini par l'emporter. Cette opportunité professionnelle lui permettait de gravir un échelon tant espéré, et la promesse d'une vie plus confortable a fini par apaiser, du moins partiellement, les craintes de ma mère.

Et c'est ainsi que nous avons plié bagage, laissant derrière nous la maison de la rue Bonin et tout ce qui y était lié : mes coins de lecture favoris, le jardin où je m'échappais parfois, le voisinage que je connaissais si bien. Joliette, avec sa quiétude, ses petites rues tranquilles, ses parcs paisibles, restait derrière nous. Nous avons déménagé dans la grande métropole, à Montréal, dans un logement situé sur la rue Cartier, tout près de Beaubien.

Pour moi, ce déménagement a marqué une rupture. Non seulement quittais-je la maison de mon enfance, mais je devais aussi changer d'école, et c'est ainsi que j'ai commencé ma deuxième année du secondaire dans un tout nouvel environnement, au cœur de la ville. C'était comme si tout ce que je connaissais avait été mis de côté, chaque repère que j'avais construit, chaque habitude, avait été remplacée par l'inconnu.

Mon arrivée à Montréal a été à la fois exaltante et terrifiante. La ville grouillait de monde, de bruits, de lumières, de mouvements incessants. C'était un contraste saisissant par rapport à la tranquillité de Joliette. Le bruit des voitures, le flot des passants, la diversité des quartiers m'assaillaient de toutes parts. C'était une véritable explosion de stimuli à laquelle je n'étais pas préparée.

À l'école, c'était différent aussi. Ici, personne ne me connaissait, je n'avais aucune étiquette, personne n'avait de préjugé sur l'enfant timide qui passait ses journées à lire. D'une certaine manière, c'était une page blanche, une opportunité de me redéfinir, mais cela ne se fit pas sans difficulté. J'étais encore

cette enfant introvertie, habituée à se tenir à l'écart des autres, à se fondre dans le décor. Mais à Montréal, il semblait que tout le monde se battait pour attirer l'attention. Il fallait se démarquer, se faire une place dans ce tumulte, et cette dynamique me déstabilisait profondément.

À Joliette, il était facile d'être invisible. On me connaissait comme la fille discrète, la lectrice solitaire. Mais ici, dans ce nouvel environnement, cette identité n'avait pas encore été établie. Je pouvais sentir le regard des autres, ce regard curieux, qui tentait de me cerner, de me classer. Les amitiés semblaient déjà formées, les groupes bien établis, et moi, j'étais l'étrangère, celle qui arrivait de nulle part, avec son accent un peu rural, ses manières réservées.

Ma mère, de son côté, faisait de son mieux pour s'adapter à sa nouvelle vie. Mais je pouvais voir à quel point cela lui coûtait. Elle tentait de recréer une atmosphère rassurante dans notre nouveau logement, essayant de faire de cet appartement de la rue Cartier un foyer semblable à notre maison de Joliette. Elle accrochait les mêmes rideaux, disposait les meubles comme ils l'étaient avant, et remplissait la cuisine des mêmes odeurs familières. Mais malgré tous ses efforts, l'essence même de Joliette nous manquait. Le jardin, les voisins qui saluaient chaleureusement, la simplicité des lieux. Tout cela avait été remplacé par l'agitation urbaine, par la promiscuité des immeubles voisins, par les sons de la ville qui ne semblaient jamais s'arrêter.

Quant à mon père, il semblait s'épanouir dans son nouveau poste. La responsabilité lui allait bien, et je pouvais voir qu'il était fier d'avoir enfin atteint ce qu'il souhaitait. Mais avec son travail à Montréal, il était aussi plus absent. Les longues journées s'enchaînaient, et ses nouvelles responsabilités signifiaient qu'il

avait moins de temps à consacrer à la maison. Cela laissait ma mère seule, plus que jamais, à gérer ce nouvel environnement qu'elle n'avait pas choisi, tandis que je continuais à m'efforcer de trouver ma place dans cette nouvelle école, dans cette nouvelle vie.

Et moi, au milieu de tout cela, je me repliais dans mes habitudes. La lecture restait mon refuge, une constante dans ce flot de changements. Les personnages de mes livres me suivaient, fidèles, alors que tout le reste semblait s'effondrer.

Pendant toutes mes années à l'école primaire Mgr Jetté, lorsque nous vivions à Joliette, et même tout au long de ma première année du secondaire à l'école Thérèse-Martin, le fait que je ne désirais pas établir de réels liens sociaux n'avait jamais vraiment posé de problème à qui que ce soit. Mes seules interactions avec les autres élèves se limitaient aux travaux d'équipe, et cela semblait convenir à tout le monde. Mon besoin de solitude était respecté, tant par mes enseignants que par mes camarades de classe, qui avaient fini par me percevoir comme cette élève discrète, celle qui ne cherchait ni la compagnie, ni l'approbation des autres. Ce statut me convenait parfaitement.

À l'heure du dîner, je me mettais en quête d'un endroit isolé où je pouvais me retrouver seule, loin des bavardages incessants des autres élèves, de leurs éclats de rire qui ne m'incluaient jamais, et que, pour être honnête, je n'avais pas envie de partager. Lorsque ce refuge de solitude s'avérait impossible à trouver, je m'asseyais à un bout de table, aux côtés d'élèves que je ne connaissais pas. C'était une stratégie. En restant près d'inconnus, je pouvais maintenir une certaine distance. Je sortais alors un livre, toujours fidèle à cette habitude, car j'en avais toujours un à portée de main, et ainsi, j'étais presque assurée de ne pas être importunée. Le simple fait de plonger dans mes

lectures suffisait à créer une barrière autour de moi, un mur silencieux que personne n'osait franchir.

Les cours d'éducation physique, en revanche, étaient un véritable calvaire. Je les détestais au plus haut point. D'une part, parce que je n'étais pas du tout sportive, et d'autre part, parce que c'était sans doute l'une des activités qui requérait le plus de contact avec les autres. Le basket-ball, le volley-ball, tous ces sports d'équipe où l'on devait s'encourager, se parler, se passer la balle... Rien ne me mettait plus mal à l'aise. Ces jeux collectifs me semblaient absurdes et oppressants, chaque passe, chaque contact me faisait l'effet d'une intrusion, une violation de l'espace personnel que je m'efforçais de protéger.

À ma première année du secondaire, je me suis donc arrangée pour éviter ces cours autant que possible. Dès que le programme indiquait autre chose que la course à pied — qui, elle, pouvait se pratiquer seule, sans nécessité d'échanger avec qui que ce soit — je disparaissais. Pendant que mes camarades transpiraient dans le gymnase, je me rendais à la bibliothèque, l'endroit que j'aimais le plus à l'école. Entre ces quatre murs remplis de livres, je trouvais le calme, la paix dont j'avais besoin. Là-bas, il n'y avait pas de cris, pas de compétitions ridicules, juste le doux bruissement des pages tournées, le parfum du papier vieilli, et la possibilité infinie de m'évader.

Sans surprise, cette année-là, j'ai bien sûr échoué le cours d'éducation physique. C'était au grand découragement de mes parents, qui ne comprenaient pas comment leur fille pouvait préférer la solitude des livres à la camaraderie du sport. Ils m'avaient sermonnée, essayant de me convaincre que participer à ces activités m'aiderait à me faire des amis, que c'était important pour mon développement social. Mais ce genre de discours glissait sur moi sans laisser de trace. Je ne ressentais

aucun besoin de me conformer à cette vision de la « normalité » qu'ils essayaient de m'imposer. Le sport, les relations superficielles, les échanges forcés... tout cela me semblait aussi étranger qu'inutile.

Le fait est que je ne cherchais pas à m'intégrer, ni à être appréciée. Je voulais juste qu'on me laisse tranquille. Le désir profond de solitude primait sur tout le reste. Il primait sur les attentes des autres, sur les règles de l'école, sur les préoccupations de mes parents. Pour moi, il s'agissait d'une question de survie. Dans une société qui valorisait la sociabilité, l'esprit d'équipe, la performance physique, je ressentais le besoin vital de me retirer, de m'effacer. Les interactions sociales m'épuisaient, m'encombraient, et chaque moment passé avec les autres me semblait une perte de temps, un temps que j'aurais préféré consacrer à mes lectures, à mes dessins, à mes réflexions.

Je crois que mes parents, bien qu'ils ne comprenaient pas tout à fait ce besoin de solitude, ont fini par accepter cette partie de moi, un peu par résignation. Ils auraient voulu que je sois différente, plus extravertie, plus sociable, mais ils ont dû admettre, malgré leur inquiétude, que je n'étais pas cette enfant-là. Au fond, ils m'aimaient, j'en étais certaine, mais ils avaient du mal à concilier leur amour avec ce décalage constant que je représentais, cette différence qu'ils ne parvenaient pas à appréhender.

Ce déménagement à Montréal allait être pour eux une nouvelle occasion, espéraient-ils sans doute, de voir changer cette dynamique, de me voir m'ouvrir un peu plus au monde. Mais même ici, même au cœur de cette grande ville, mon désir de solitude persistait, inébranlable. Peut-être qu'en réalité, c'était moins une question de lieu qu'une question d'être. Peu importe

où je me trouvais, la personne que j'étais restait la même, avec les mêmes envies, les mêmes résistances.

Et malgré toutes les attentes, les espoirs qu'on plaçait en moi, je savais qu'il m'était impossible de me transformer en cette adolescente sociable, enthousiaste et « normale » que mes parents auraient tant souhaité. J'avais besoin de cet espace de retrait, de ce refuge intérieur où je pouvais être libre de toutes les contraintes extérieures, où je pouvais me plonger dans un monde qui me comprenait, même si ce monde n'existait qu'entre les pages des livres que je lisais à la lumière d'un lampadaire.

Ce fut donc par un beau matin clair et ensoleillé du mois d'août 1985 que je mis le pied pour la première fois dans ma nouvelle école secondaire à Montréal, la Polyvalente Père Marquette. Et je dois dire que ce fut un réel choc. Tout y était gigantesque. C'était comme si je venais de pénétrer dans une ville à l'intérieur d'une école : des gymnases si vastes qu'on aurait dit des terrains de sports professionnels, un auditorium capable d'accueillir une foule impressionnante, une bibliothèque d'une telle ampleur qu'on aurait pu s'y perdre comme dans un labyrinthe sans fin, et même une cafétéria immense, qui bourdonnait déjà d'une activité animée. Moi qui venais d'une petite école primaire d'à peine 200 élèves et d'une école secondaire à Joliette qui ne comptait tout au plus que quelques centaines d'étudiants, je me retrouvais maintenant dans un établissement qui en regroupait plus de 1 300. C'était un autre univers, une tout autre dimension.

Ce matin-là, en avançant tout doucement dans la longue file d'étudiants qui, comme moi, étaient venus faire leur inscription, je faisais de mon mieux pour rester concentrée. Je devais faire

abstraction de tout ce qui m'entourait : le brouhaha des discussions, les rires nerveux, les éclats de voix des jeunes qui se retrouvaient après un été sans se voir. Pour eux, c'était une rentrée pleine d'espoir et d'excitation, un moment de retrouvailles et de nouveaux départs. Pour moi, c'était tout sauf cela. Je serrais dans mes mains mon bulletin de première année du secondaire et mon certificat de naissance, deux documents essentiels pour faire mon entrée dans cette nouvelle école, comme des amulettes qui m'auraient permis de garder un semblant de contrôle.

Mais malgré tous mes efforts, une étrange sensation ne me quittait pas : celle de ne jamais avancer, comme dans un de ces rêves où l'on court sans jamais atteindre son but. Plus je progressais, plus la file me semblait interminable, s'étirant à l'infini. Je n'allais jamais arriver au bout de cette ligne, bordel. Pourtant, il fallait que je le fasse. Je devais m'inscrire, il fallait que je franchisse cette étape, si je voulais quitter ces lieux sans perdre totalement le contrôle.

J'essayais de rester impassible, de fixer un point imaginaire droit devant moi, comme on me l'avait appris pour les exposés oraux, lorsque j'étais trop timide pour regarder mes camarades dans les yeux. Mais il m'était impossible de ne pas voir les autres. Ils étaient partout. Peu importe où mon regard se posait, je voyais sans cesse une personne entrer dans mon champ de vision. C'était un véritable déferlement d'humains. Je n'avais pas assez de mes deux yeux pour les contenir tous. Cette multitude de corps, cette foule compacte qui m'entourait, c'était comme une vague qui menaçait de m'engloutir. Moi qui détestais sentir les gens entrer dans ma bulle, j'avais l'impression que cette immense armée d'humanoïdes allait m'encercler, m'emprisonner avec leurs bras tentaculaires.

Pour être honnête, je crois que je n'avais jamais eu aussi peur de ma vie. La panique m'a prise, une terreur brute qui m'a figée sur place. Et puis, soudainement, sans que je ne réalise pleinement ce qui m'arrivait, tout est devenu noir autour de moi. J'ai senti la terre se dérober sous mes pieds. Pour éviter de m'écraser sur le sol, pour ne pas perdre connaissance, j'ai fermé les yeux et penché la tête vers l'avant, cherchant désespérément un point d'ancrage, quelque chose à quoi me raccrocher.

J'ai commencé à transpirer à grosses gouttes, chaque goutte de sueur traçant une ligne brûlante sur ma peau. C'était comme si on venait de me couper l'oxygène, comme si mes poumons ne trouvaient plus l'air nécessaire à leur survie. Je suffoquais, mes respirations devenaient de plus en plus courtes, de plus en plus précipitées, comme si je venais de franchir les derniers kilomètres d'un marathon, mais que mes jambes étaient prêtes à me trahir. Mon corps entier se mettait à trembler, les secousses étaient si violentes que j'avais l'impression que la température venait de chuter sous zéro. Mes jambes vacillaient, prêtes à céder sous le poids de cette peur indicible, et j'avais l'impression que mon cœur allait exploser dans ma poitrine, transpercer ma cage thoracique, fendre ce nouveau chandail que j'avais acheté spécialement pour cette rentrée scolaire, et finir sa trop brève existence sur le plancher glacé de cette foutue polyvalente.

J'étais certaine que mon heure était venue. J'allais mourir ici, dans ce lieu étranger, sans avoir eu le temps de vivre, sans avoir eu la chance de dire au revoir à mes parents, à mes frères, à ma famille. Et, ironiquement, je me souviens même d'avoir pensé que j'allais mourir seule, sans avoir jamais eu l'occasion de me faire des amies, comme mes parents l'avaient toujours espéré. Une sorte de tragédie silencieuse qui prenait forme devant ces

centaines d'élèves qui ne se doutaient même pas de la tempête qui faisait rage à l'intérieur de moi.

Cette expérience de panique, ce moment où tout m'a semblé basculer, a marqué un tournant dans mon existence. J'ai toujours su que j'étais différente, mais c'était la première fois que je ressentais si violemment cette incapacité à m'intégrer, à trouver ma place parmi les autres. La foule me terrifiait, la perspective d'être juste une élève parmi tant d'autres, une ombre parmi des milliers de visages indifférents, me glaçait le sang.

C'est alors qu'une main s'est doucement posée dans mon dos, un contact qui m'a semblé presque irréel. Quelqu'un, quelque part, venait de réaliser que je n'allais vraiment pas bien. Ce geste inattendu a coupé net la spirale infernale dans laquelle je m'enlisais. C'était comme une ancre lancée à travers la tempête qui faisait rage à l'intérieur de moi, et soudain, cette tempête avait perdu de sa force. Je n'étais plus seule. Pour la première fois dans ce chaos, il y avait une présence, une chaleur humaine qui, inexplicablement, me ramena à moi-même.

Une douce chaleur s'est instantanément répandue dans mon corps, comme un courant réconfortant, apaisant. Cette main posée dans mon dos, avec une fermeté délicate, semblait dire : « Tu n'es pas seule, je suis là. » Mes tremblements, auparavant incontrôlables, se sont atténués. Mon cœur, qui battait comme un tambour frénétique, paraissait soudain vouloir reprendre un rythme plus naturel, comme si cette main avait su trouver le moyen de calmer cette course folle qui se déroulait en moi.

Je ne savais pas qui était cette personne. Était-ce un enseignant ? Une élève ? Une surveillante ? Je ne pouvais pas encore le dire. Mais ce geste, ce simple contact, avait suffi à me faire émerger, lentement, des ténèbres qui m'avaient envahie.

Dans un laps de temps difficile à évaluer — une éternité, ou peut-être seulement quelques secondes — j'ai entendu une voix qui semblait s'adresser à moi. Les mots m'échappaient encore, indistincts, comme des échos sous l'eau, mais je pouvais déjà en percevoir la tonalité. C'était une voix douce, chaude, presque chantante. Elle n'était pas là pour me brusquer, pas pour me forcer à réagir, mais plutôt pour m'inviter à revenir, à reprendre pied.

Je ne savais pas pourquoi, mais cette voix avait quelque chose de différent. Dans ce monde où chaque son, chaque parole m'était devenu hostile, cette voix était une lueur rassurante, un fil auquel m'accrocher. Peut-être était-ce la sincérité qui transparaissait dans ses mots, cette absence totale de jugement. Ce n'était pas une voix qui me pressait de « m'en remettre », mais plutôt une voix qui disait : « Je suis là. Je te vois. » Je ne la connaissais pas, mais cette présence avait un pouvoir presque miraculeux sur moi, comme si cette personne, sans le savoir, venait de me tirer des abysses, de me sauver.

Peu à peu, la réalité autour de moi a recommencé à prendre forme. Les couleurs sont revenues, les bruits ont commencé à se faire plus distincts. J'entendais à nouveau le brouhaha de la foule d'élèves qui continuaient à se mouvoir autour de moi, cette marée humaine qui n'avait jamais cessé. Je sentais leurs regards, ces regards que j'avais tant redoutés, qui maintenant devaient m'observer avec curiosité, certains avec amusement, d'autres peut-être avec une pointe de pitié. Mais pour la première fois, ces regards ne me faisaient plus peur. Parce que cette main était toujours là. Cette main, chaude, ferme, immuable, me rappelait que je n'étais pas seule.

Moi qui, pendant les douze premières années de ma vie, avais cherché à demeurer seule dans mon univers, ce matin-là, dans

cette école, j'avais un autre désir. Je voulais que cette main ne me quitte jamais. Qu'elle reste là, dans mon dos, qu'elle devienne un prolongement de moi. Une main invisible, certes, mais réelle, celle qui me reliait enfin aux autres, qui me sortait de ma bulle, cette bulle qui m'avait toujours protégée mais qui m'avait aussi isolée.

J'ouvris les yeux, mes paupières lourdes et engourdies, et j'aperçus un visage penché vers moi. Un visage inconnu, entouré de mèches brunes éparées, des yeux emplis d'inquiétude mais aussi de douceur. Ce visage se rapprocha davantage, et je pus enfin comprendre les mots que cette voix répétait, inlassablement :

— Ça va ? Ça va ? Hey, est-ce que tu vas bien ?

Je clignai des yeux, tentant de rassembler les fragments de moi-même qui semblaient encore éparpillés autour de ce lieu immense et étouffant. Je voulais répondre, mais mes lèvres restaient sèches, incapables de bouger. L'inconnue ne lâchait pas prise. Elle me regardait droit dans les yeux, sans détourner le regard, sans gêne.

— T'as pas l'air en forme. Qu'est-ce que t'as ?

Non, en effet, j'étais loin d'être en pleine forme. Les dernières minutes qui venaient de s'écouler avaient été parmi les plus éprouvantes, voire même les plus terrifiantes de ma très courte existence. Cette expérience à laquelle j'avais été confrontée, et dont j'avais été victime, m'avait secouée bien au-delà de ce que je pouvais exprimer. J'avais réellement cru que j'allais y laisser ma peau, que ma vie allait s'arrêter ici, dans cette immense école, en ce beau et doux début du mois de septembre 1985.

Mais par un étrange miracle, quelqu'un était venu à mon secours, avait posé une main rassurante sur mon dos, un simple geste qui m'avait ramenée à la surface. C'était juste une main, rien de plus, et pourtant, ce contact avait suffi à me tirer de cet inqualifiable cauchemar — un cauchemar qui, malgré tout, n'en était pas un, mais bien une réalité que je n'arrivais pas encore à comprendre ni à qualifier.

La sincérité dans sa voix me déstabilisait. Ce n'était pas une question posée par convenance, ni une question vide de sens comme on en pose tant par automatisme. C'était une vraie question, une qui demandait une vraie réponse. Elle était là, attentive, prête à entendre, prête à écouter, et surtout prête à ne pas me juger. Elle attendait, patiente, sans me brusquer. C'était nouveau pour moi. Toute cette scène, cette main, cette voix, ce regard, tout semblait être une anomalie dans le quotidien d'une rentrée scolaire banale. Comme si, dans un moment où tout était sur le point de s'effondrer, une fissure s'était créée dans le tissu du réel, permettant à une lumière douce et apaisante de passer.

Pour la première fois, je me suis dit que peut-être, ici, dans cette immense école, il pourrait y avoir des gens capables de comprendre. Que peut-être, je n'étais pas aussi seule que je le croyais. Et même si je ne savais pas encore quoi répondre, même si les mots restaient bloqués au fond de ma gorge, cette main, cette voix, m'ont donné un espoir. Un espoir timide, fragile, mais un espoir tout de même.

Alors que cette voix persistait à me demander si j'allais bien, je finis par trouver un souffle suffisant pour lui répondre, la tête toujours basse, les yeux encore fermés :

— Oui, ça va mieux, merci, dis-je, encore un peu à bout de souffle, d'une voix faible, une voix que je ne reconnaissais même pas comme la mienne.

Puis, cherchant à lui apporter une sorte d'explication, à lui montrer que je n'étais pas une « timbrée » qui voulait attirer l'attention, je rajoutai :

— Je crois que j'ai fait une crise de panique...

Peut-être voulais-je aussi me convaincre moi-même, donner un nom à cette explosion de terreur qui avait failli me faire tout abandonner. Ma voix trahissait encore la fragilité qui me restait, mais au moins, je réussissais à parler. Je n'étais plus totalement emportée par ce chaos intérieur.

Elle m'écouta attentivement, ses doigts toujours posés sur mon dos, me laissant le temps de reprendre mes esprits. Puis elle demanda, d'une voix douce, rassurante, comme si elle ne voulait pas me bousculer :

— Est-ce que je peux faire quelque chose ?

C'était une question simple, mais la sincérité qui s'en dégageait me toucha profondément. Que pouvait-elle faire de plus ? Déjà, sans même qu'elle le sache vraiment, elle avait fait tellement. Juste le fait d'être là, de ne pas me laisser tomber, c'était bien plus que ce que j'aurais pu espérer. Mais je me sentais encore fragile, instable, comme si la terre sous mes pieds pouvait de nouveau se dérober à tout moment.

— Il faudrait que je sorte d'ici, finis-je par murmurer, ma voix tremblante.

Je devais m'éloigner de cette foule, de cette file interminable, de ces regards posés sur moi. J'avais besoin de respirer un autre

air, un air qui ne soit pas saturé des rires et des conversations des autres élèves.

— Pas de problème, allez, viens avec moi, répondit-elle sans une seconde d'hésitation.

Son ton était ferme, comme celui de quelqu'un qui savait exactement quoi faire et ne se posait pas de question. Elle me glissa un bras sous le sien, et m'aida à me redresser, doucement, comme si elle connaissait la fragilité de chacun de mes gestes. Je ne comprenais pas trop pourquoi elle agissait ainsi, pourquoi elle s'inquiétait autant pour moi, une parfaite inconnue. Mais j'avais déjà compris que cette personne, avec qui je n'avais échangé que quelques mots et partagé qu'une main sur mon dos, était quelqu'un de profondément bon.

Je restai courbée, les yeux mi-clos, n'osant pas encore affronter la lumière, ni ces centaines d'yeux qui, je le savais, devaient être braqués sur moi. Mais, curieusement, cela ne me gênait plus autant. Je n'avais plus peur de ce qu'ils pouvaient penser. Cette présence à mes côtés, ce geste bienveillant, avaient effacé l'importance de ces regards.

Comme je n'avais toujours pas la force de m'appuyer correctement sur mes deux jambes, encore trop affaiblie par les effets néfastes de cette crise, je me suis cramponnée à elle, m'accrochant fermement à son bras comme un naufragé s'agrippe à une bouée, une bouée qui, cette fois, prenait la forme d'une main tendue vers moi. Elle était mon ancre, mon unique point de stabilité dans ce couloir qui semblait s'étirer sans fin devant nous, un dédale interminable, comme un labyrinthe que je n'aurais jamais pu franchir seule. Elle m'a guidée sans un mot, et je l'ai suivie aveuglément, pas après pas, en me raccrochant à elle de toutes mes forces.

Le couloir me paraissait infini, les murs, oppressants, semblaient se refermer autour de nous, mais elle m'a entraînée, avec une détermination calme, vers la lumière qui se profilait au bout de ce tunnel. Ses pas étaient sûrs, fermes, alors que les miens restaient hésitants, vacillants, comme si le sol lui-même menaçait de disparaître sous mes pieds.

Pendant que nous marchions lentement, à travers la foule des élèves qui continuaient de s'inscrire, j'étais envahie par une étrange gratitude. Cette main, ce bras, cette présence, c'était tout ce dont j'avais besoin en cet instant. Moi, qui avais toujours préféré la solitude, qui avais fui les contacts humains avec une constance inébranlable, je ressentais maintenant une envie irrépressible de me laisser guider par elle, de m'abandonner à cette inconnue qui, par sa simple gentillesse, avait transformé un moment d'horreur en quelque chose de presque supportable.

Je ne savais pas si, moi-même, j'aurais eu le courage ou la bonté de faire la même chose pour quelqu'un d'autre. Pour être honnête, je ne pensais pas que j'aurais eu cet élan spontané. Non pas parce que j'étais insensible ou que je ne ressentais pas de compassion — il m'arrivait de pleurer devant des films tristes, d'être profondément touchée par des drames humains — mais parce que ce n'était tout simplement pas dans ma nature d'aller vers l'autre. Mon instinct premier était de me protéger, de m'enfermer dans une bulle de solitude. Et je réalisais, à cet instant précis, à quel point je pouvais admirer cette personne pour sa capacité à tendre la main, à offrir du soutien sans rien attendre en retour.

Et finalement, en sortant de la file d'inscription, après ce qui m'a semblé être une éternité, nous avons atteint la porte principale. Elle l'a poussée, et soudain, nous nous sommes retrouvées à l'extérieur, accueillies par une éclatante journée

d'automne. Je sentis l'air frais de septembre sur mon visage. La brise légère qui caressa ma peau m'aida à apaiser un peu plus encore les restes de panique qui, doucement, commençaient à s'estomper. Je respirai profondément, laissant l'air emplir mes poumons, chassant l'oppression qui m'avait étreint.

La lumière du soleil m'a frappée de plein fouet, une lumière si intense après l'obscurité qui semblait m'avoir engloutie. Je me suis arrêtée, les paupières mi-closes, pour savourer ce moment. Lentement, j'ai relevé la tête, et la douce chaleur du soleil s'est étalée sur mon visage comme un baume, dissipant les restes de cette angoisse qui m'étreignait encore. J'ai pris une grande respiration, la plus grande respiration de ma vie, ou du moins, c'est ce qu'il m'a semblé. J'ai rempli mes poumons d'air frais, laissant cette sensation de renouveau m'envahir, comme si je respirais pour la première fois, tel un nouveau-né qui découvre l'oxygène du monde extérieur. Pour la première fois depuis un long moment, je me suis sentie vivante. Enfin, je reprenais vie tout doucement.

— Viens, on va aller s'asseoir sur le banc, là-bas, me dit-elle, sa voix douce et rassurante, tout en continuant de me soutenir avec cette même fermeté bienveillante. Elle devait sentir à quel point mes forces physiques étaient encore fragiles, prêtes à me trahir.

Nous nous dirigeâmes donc vers le banc, un peu à l'écart de l'entrée principale, sous l'ombre accueillante d'un arbre aux feuilles d'or, une oasis de calme après la tempête que je venais de traverser. Elle s'assit à côté de moi, sans un mot, me laissant respirer, me laissant le temps de reprendre le contrôle de mon corps et de mon esprit, son bras toujours à portée, prêt à me soutenir si j'en avais besoin. Ce silence était tout sauf gênant. C'était un silence plein de compréhension, un silence qui disait : « Prends ton temps. Je suis là. » Je me suis laissé aller contre le

dossier du banc, fermant les yeux, écoutant les bruits de la ville, le souffle du vent à travers les branches. Elle n'a rien dit, elle était juste là, silencieuse, présente. Et c'était suffisant.

Ce n'est qu'après un long moment que j'ai enfin pris le courage de tourner mon visage vers elle. Je l'avais déjà vue, brièvement, au cœur du tumulte de ma crise, mais son visage n'était resté qu'une silhouette floue, une impression fugace. Cette fois, je pouvais enfin poser un regard lucide sur celle qui m'avait aidée sans hésitation, celle qui avait été mon pilier dans ce moment de faiblesse absolue. Je savais, quelque part au fond de moi, qu'en levant les yeux, je découvrirais une belle personne.

Quand enfin je la vis réellement, je compris que mon pressentiment était juste. C'était une jeune fille, peut-être un peu plus âgée que moi, mais il était difficile de le dire. Son visage était fin, ses traits délicats, et ses longs cheveux châtain retombaient en cascade sur ses épaules. Elle avait une beauté douce, presque éthérée, une grâce naturelle qui émanait d'elle sans effort. Ses yeux gris-bleu étaient grands, profonds, et ils semblaient briller d'une lumière qui exprimait une tendresse infinie, une compassion qui me touchait jusqu'au fond de l'âme.

Son visage arrondi lui donnait un air de princesse, un air tiré des contes de fées que j'avais lus enfant, où la bonté et la force coexistaient en parfaite harmonie. Son teint clair, légèrement rosé, son petit nez retroussé et ses lèvres charnues, toujours étirées en un sourire apaisant, m'ont fait penser à ces portraits de femmes d'Europe de l'Est, des visages qui semblaient empreints de secrets anciens, mais qui irradiaient une chaleur sincère. Elle était envoûtante, non pas par une beauté superficielle, mais par quelque chose de plus profond, une lumière qui émanait d'elle, et qui m'avait atteinte, qui avait fait fuir l'obscurité en moi.

Je n'arrivais pas à détacher mon regard d'elle, fascinée par sa présence, par cette générosité spontanée. J'étais habituée à être celle qu'on ne remarque pas, à évoluer dans l'ombre des autres, invisible aux yeux du monde. Et voilà que cette fille, par son simple geste, avait changé tout cela, avait fait la différence. Elle m'avait vue, m'avait reconnue dans ma détresse, et avait choisi de me tendre la main. J'avais été sauvée, pour ainsi dire, par quelqu'un qui ne me devait rien, qui ne me connaissait ni d'Ève ni d'Adam, et qui avait choisi d'agir là où d'autres auraient peut-être simplement détourné le regard.

Elle m'a regardée, avec un sourire qui ne demandait rien en retour, qui se contentait d'être là, de m'offrir ce dont j'avais besoin : du temps, de l'air, de la compréhension.

— Merci, t'es vraiment gentille, lui ai-je répondu très innocemment, les mots glissant hors de ma bouche sans vraiment réfléchir. Mais aussitôt prononcés, je me sentis maladroite, embarrassée. Ce « merci » semblait tellement insuffisant comparé à ce que j'avais envie de lui dire.

Elle hocha la tête, toujours ce même sourire aux lèvres, comme si elle comprenait que parfois, les mots ne suffisent pas, et que ce qui compte, c'est simplement d'être là pour l'autre.

J'étais extrêmement mal à l'aise. Que devais-je dire après cela ? Une partie de moi voulait simplement rester assise, en silence, sans parler davantage, mais une autre partie ressentait un élan qui m'était encore méconnu, un besoin presque viscéral de la prendre dans mes bras, de la serrer très fort contre moi. Peut-être pour tenter de lui faire comprendre, au-delà des mots, à quel point je lui étais redevable. Pour lui exprimer la gratitude qui brûlait en moi, pour lui dire qu'à ce moment-là, elle m'avait sauvée, elle avait été ma bouée de sauvetage. Si elle n'avait pas

été là, j'aurais fini par m'effondrer, terrassée par cette panique dévastatrice. J'aurais été comme un animal abandonné, succombant dans l'indifférence générale.

Elle m'observait attentivement, toujours avec ce léger sourire sur le visage. Elle semblait lire en moi, comprendre ce que je ressentais sans que je n'aie besoin de le dire.

— Ça a l'air d'aller mieux, on dirait, dit-elle en extirpant une bouteille d'eau de son sac à main, comme par magie, la tendant vers moi avec la même générosité qui l'avait animée jusque-là.

J'ai accepté l'offrande, et pendant un instant, j'ai contemplé la bouteille comme si c'était une relique précieuse. J'étais assoiffée. J'avais besoin de quelque chose de réel, quelque chose de tangible pour m'ancrer dans ce moment présent. J'ai débouché la bouteille et bu longuement, sentant l'eau froide couler le long de ma gorge, apaisant le feu qui brûlait à l'intérieur de moi. J'ai bu plus de la moitié de la bouteille d'un seul trait, incapable de m'arrêter, jusqu'à ce qu'elle me dise doucement de prendre mon temps, de ne pas m'étouffer.

Quand enfin je posai la bouteille, essuyant ma bouche d'un revers de main, une question qui me brûlait les lèvres depuis un moment finit par franchir mes pensées :

— Pourquoi t'as fait ça ? demandai-je, la regardant droit dans les yeux.

Je devais le savoir. Pourquoi, instantanément et sans hésitation, était-elle venue vers moi ? Pourquoi s'était-elle souciée de moi, moi qui avais toujours évité les autres ? Moi, la fille la plus antisociale que je connaissais, celle qui aurait probablement tourné les talons si elle avait été à ma place. Est-ce qu'elle aurait quand même tendu la main si elle avait su qui

j'étais, ce que j'étais ? Je voulais connaître la réponse. C'était plus fort que moi.

Elle haussa les épaules, un sourire doux flottant toujours sur ses lèvres.

— Ben voyons, c'est rien, arrête ça. C'est la moindre des choses. Tu aurais fait la même chose à ma place.

Je laissai échapper un léger rire, plein d'amertume. La belle ironie. Elle croyait sincèrement que j'aurais fait la même chose. Mais moi, je savais la vérité. Non, je ne l'aurais probablement pas fait. J'aurais été cette personne qui se serait effacée, qui aurait changé de place, ignoré l'inconnu en détresse comme si elle n'existait pas, simplement pour éviter un contact, pour éviter de sortir de ma bulle. C'est ce que j'aurais fait. Rien de plus. Rien de moins. Mais comment pouvais-je le lui dire après ce qu'elle venait de faire pour moi ? Cela aurait été cruel, brutal, et si je n'étais pas la plus sociable, je n'étais pas non plus une ingrate.

— En tout cas, merci encore. Vraiment, merci.

C'était tout ce que je trouvais à dire, et même si cela me semblait dérisoire, c'était aussi tout ce que je pouvais offrir en cet instant. Ce « merci » était tout ce que j'avais, mais il était sincère. Elle hocha la tête, sans rien dire, acceptant simplement mes mots.

— De rien, voyons. T'en fais pas pour ça, répondit-elle en souriant de nouveau. Puis elle me regarda avec curiosité. « En passant, c'est quoi ton nom ? »

Sa question me prit au dépourvu. Pendant une seconde, j'ai trouvé cela étrange, déplacé même. Après tout ce qui venait de se passer, pourquoi cette question anodine, presque banale ? Comme si nous étions dans un contexte tout à fait ordinaire, alors

que, dans mon esprit, je venais littéralement de frôler la mort. Mais en y réfléchissant, c'était bien normal qu'elle me le demande. J'avais simplement perdu le fil des conventions, de la normalité. Je ne pus m'empêcher de sourire à cette pensée.

— Pourquoi tu ris ? demanda-t-elle, elle-même arborant un large sourire qui la rendait encore plus belle. Ses dents blanches, éclatantes comme les ailes d'une colombe, contrastaient avec sa peau claire. Elle était sans doute surprise de ma réaction, mais elle semblait aussi rassurée de me voir sourire, signe que je reprenais peu à peu pied.

— Pour rien, lui répondis-je simplement, tout en essayant de contenir un autre sourire.

— Je m'appelle Sandrine. Sandrine Lemay. Et toi ?

— Moi, je m'appelle Anastasia Politchcova.

J'avais enfin un nom à associer à ce visage qui m'avait tendu la main. Et maintenant, je comprenais mieux la sonorité particulière de sa voix, cet accent léger qui avait capté mon attention dès les premiers mots. Elle venait de quelque part ailleurs, de ces régions de l'Europe de l'Est dont les paysages et les visages me semblaient à la fois lointains et fascinants. Ce petit accent, ses traits délicats, cette douceur dans ses yeux, tout cela faisait écho à l'image que je m'étais inconsciemment faite d'elle.

Anastasia Politchcova. Elle était belle, d'une beauté qui transcendait la simple apparence, d'une beauté éclatante et douce, une beauté qui semblait parler d'ailleurs, de mystères, de contes de fées. C'était comme si, par son geste altruiste, elle était devenue ce personnage bienveillant venu m'aider, alors que je pensais m'effondrer dans l'indifférence de la foule.

Je la regardai un instant, et, pour la première fois depuis bien longtemps, je me sentis en paix. Peut-être que ce n'était pas qu'un hasard, cette rencontre. Peut-être qu'il y avait quelque chose à apprendre, peut-être que cela signifiait quelque chose. Mais pour l'instant, ce que je savais, c'est que cette main tendue avait changé la donne, et je ne pouvais m'empêcher de ressentir un espoir naissant, fragile, mais réel.

Au cours des minutes qui ont suivi, Anastasia et moi avons pris le temps de mieux nous connaître. Assises sur ce banc, encore un peu en retrait du tumulte des inscriptions, nous avons échangé nos histoires, nos parcours, et j'ai eu la sensation que je découvrais une personne fascinante, bien plus complexe que la simple image de la jeune fille bienveillante qui m'avait tendu la main.

J'ai appris qu'Anastasia avait un an de plus que moi, elle en était donc rendue au 3e secondaire, ce qui me rassurait quelque part, car elle avait déjà un pas d'avance dans ce labyrinthe qu'était Père Marquette. Elle m'a raconté qu'elle était fille unique, qu'elle était arrivée au Québec à l'âge de trois ans, et que ses parents avaient chacun des origines bien différentes. Son père, un boucher de formation, était originaire d'Odessa, en Ukraine, tandis que sa mère, institutrice, était née à Rouen, une ville française située à environ 150 km de Paris. Elle-même était née à Rouen et avait vécu là-bas jusqu'à ce que ses parents émigrent au Québec il y a une dizaine d'années.

J'étais fascinée par elle. Anastasia n'était pas seulement une nouvelle élève de cette grande école de Montréal, elle portait en elle une histoire faite de voyages et de racines multiples. Une Europe exotique qui, pour moi, semblait être tirée des pages d'un

livre, une histoire romanesque qu'elle incarnait avec simplicité. Pendant qu'elle parlait, je ne pouvais m'empêcher de la comparer à ma propre vie, une vie bien plus simple, bien plus enracinée dans une seule réalité.

Ma famille était québécoise de souche, et les aventures les plus lointaines auxquelles j'avais pris part se limitaient à un voyage à Old Orchard, dans le Maine, il y a de cela quelques années. C'était le summum de l'exotisme pour mes parents. J'avais deux frères qui m'ignoraient, et cette absence d'attention fraternelle avait fini par me faire rechercher la solitude, un refuge devenu une habitude, et une habitude devenue une barrière entre moi et le monde. En écoutant Anastasia, je réalisais combien nos histoires étaient différentes, combien elle était à la fois mystérieuse et rayonnante. Cette fille qui venait d'ailleurs, qui avait un père d'Ukraine et une mère de France, semblait bien plus connectée au monde que moi.

Après une trentaine de minutes à discuter et à découvrir peu à peu celle qui se trouvait à côté de moi, Anastasia se tourna vers moi avec un sourire rassurant et me demanda si je me sentais mieux. J'avais l'impression que le soleil, qui baignait encore nos visages, m'avait redonné de la force, que les mots échangés avaient pansé mes blessures invisibles. Je la rassurai que oui, je me sentais enfin remise de cette crise de panique, que le moment de vulnérabilité était derrière moi. Elle acquiesça d'un signe de tête et me proposa de retourner à l'intérieur pour nous acquitter enfin de la tâche pour laquelle nous étions venues ici : notre inscription pour la nouvelle année scolaire.

Cette fois-ci, je n'étais plus seule. Anastasia à mes côtés, tout se passa sans accroc. Le couloir immense, la foule de jeunes qui continuaient à avancer dans la file — tout cela ne m'intimidait plus. Avec elle à mes côtés, je sentais que je pouvais faire face à

cette foule, que rien n'était insurmontable. Nous avons patienté dans la file, avons avancé pas à pas, et finalement, j'ai pu m'inscrire officiellement à ma nouvelle école secondaire, cette école qui allait devenir mon quotidien pour les quatre prochaines années. Je me souviens d'avoir ressenti un mélange de soulagement et d'excitation. Cette inscription, c'était une étape, un nouveau départ, et grâce à Anastasia, je l'avais franchie.

À partir de ce jour, Anastasia et moi sommes devenues inséparables. Cette rencontre imprévue avait changé le cours des choses pour moi. Alors que je m'étais préparée à vivre ces années de secondaire dans une solitude bien maîtrisée, Anastasia était entrée dans ma vie comme un souffle d'air frais, une ouverture sur le monde. Au fil des mois et des années qui suivirent, notre amitié s'est transformée en quelque chose de bien plus profond. Elle est devenue une sœur pour moi. Pas une sœur de sang, mais une sœur d'âme, celle qui comprend les failles et les rêves, celle qui connaît les ombres et les lumières.

Anastasia, qui avait toujours été fille unique, semblait apprécier cette fratrie tout autant que moi. Elle disait parfois en riant que je comblais ce vide qu'elle avait ressenti en grandissant sans frères ni sœurs. Quant à moi, je trouvais enfin quelqu'un qui me voyait, quelqu'un qui ne me réduisait pas à un simple objet oublié dans un coin de la maison. J'avais l'impression d'avoir enfin quelqu'un pour qui j'étais importante, quelqu'un qui m'accordait toute l'attention et la considération que j'avais espéré avoir de mes frères, sans jamais l'obtenir.

Comme nous n'habitions pas très loin l'une de l'autre, nous faisions le chemin de l'école ensemble chaque matin. Les trajets en autobus ou à pied devinrent des moments de discussions intenses ou légères, des moments où l'on parlait de tout et de rien, où l'on partageait nos rêves et nos inquiétudes. Nous

déjeunions ensemble à la cafétéria, toujours à la même table, celle près de la fenêtre qui donnait sur la cour, et le soir, nous rentrions ensemble, prenant le même chemin qui nous ramenait chez nous.

Étant en 3e secondaire, Anastasia était parfois comme une grande sœur protectrice. Elle m'aidait dans mes travaux scolaires, m'expliquant des notions de mathématiques ou de sciences qui me semblaient floues. Elle était une élève très douée, une de ces personnes pour qui tout semblait facile, naturel. Elle n'avait pas besoin de beaucoup d'efforts pour comprendre, pour retenir. De mon côté, je me situais plutôt dans la moyenne, ni brillante, ni médiocre, juste au milieu. Mais avec elle, même les études devenaient un peu moins lourdes, un peu moins solitaires. Ses encouragements, sa patience, son sourire lorsque je comprenais enfin quelque chose qu'elle m'expliquait, tout cela faisait une énorme différence.

Notre amitié grandit avec le temps, et je sentais qu'une nouvelle part de moi naissait à ses côtés. Anastasia m'apportait cette dose de lumière que je n'avais jamais pensé trouver chez une autre personne. Grâce à elle, je découvrais qu'on pouvait être deux, qu'on pouvait partager sans se perdre. Que parfois, tendre la main, c'est aussi recevoir, que parfois, la force qu'on trouve en l'autre est bien plus grande que celle qu'on pensait posséder seule.

Mes parents étaient aux anges de me voir enfin socialiser. Pour eux, Anastasia était un véritable miracle, l'élément déclencheur de ma transformation, celle qui avait su allumer la bougie d'allumage qui manquait cruellement dans ma vie pour que je sorte enfin de l'ombre. Ils avaient toujours espéré me voir

m'ouvrir un peu plus aux autres, mais sans jamais vraiment savoir comment s'y prendre. Alors, l'arrivée d'Anastasia avait été une bénédiction. Ils l'adoraient tout autant que moi, et ils ne se privaient pas pour le montrer. Ils la traitaient presque comme une deuxième fille, et il y avait toujours une certaine reconnaissance dans leurs yeux lorsqu'ils la voyaient entrer chez nous.

De mon côté, je m'entendais aussi très bien avec ses parents. Sa mère était une femme chaleureuse, débordante de joie de vivre, et elle avait cette façon de rire, toujours sincère et communicative. Chaque fois que j'allais chez Anastasia, elle prenait un malin plaisir à me sortir une panoplie d'expressions québécoises pour me faire sourire ou éclater de rire. Je n'oublierai jamais la façon dont elle me demandait, en exagérant volontairement l'accent : « Est-ce que tu t'es fait un chum, Sandrine ? », ou encore, « Tu trouves pas qui fait frette aujourd'hui ? » ou « Niaises moé pas ! ». Et puis, il y avait ces jurons québécois qu'elle essayait parfois, en riant à moitié d'elle-même. C'était tout simplement hilarant d'entendre ces mots dits avec son accent français bien prononcé. Elle avait une capacité extraordinaire à mettre les gens à l'aise, et je l'appréciais énormément.

Son père, quant à lui, était beaucoup plus réservé. Toujours gentil avec moi, mais moins démonstratif que sa femme. C'était un homme de peu de mots, et je ne le voyais qu'occasionnellement, car il travaillait beaucoup. Quand il était à la maison, il s'installait le plus souvent dans le salon pour regarder la télévision, pendant qu'Anastasia et moi étions à l'étage dans sa chambre, ou dans la cuisine en compagnie de sa mère. Il y avait quelque chose de rassurant dans cette routine, dans cette maison chaleureuse où je me sentais toujours la bienvenue.

Mais puisque Anastasia avait un an de plus que moi, elle a fini par quitter le secondaire avant moi. Je savais que ce moment viendrait, et pourtant, cela m'a fait un choc. Lorsqu'elle a terminé son 5e secondaire, je me suis retrouvée seule pour ma dernière année à la polyvalente Père Marquette. Je me souviens des premières semaines après son départ. J'avais l'impression d'être retournée à cette solitude que je connaissais si bien, mais qui maintenant semblait pesante, étouffante. Je me souviens d'avoir beaucoup pleuré, souvent en cachette. Le matin, le chemin jusqu'à l'école me semblait interminable sans elle à mes côtés, et le retour le soir, encore plus. Tout me semblait plus morne, plus vide.

Malgré cela, Anastasia et moi n'avons jamais cessé de nous voir. Elle avait entamé sa première session au Cégep de Rosemont, en Arts et Lettres, et son emploi du temps était différent du mien, mais cela ne nous empêchait pas de passer du temps ensemble presque tous les jours. Dès qu'elle finissait ses cours, elle venait chez moi ou m'attendait à la sortie de l'école. Les week-ends étaient nos moments privilégiés, où nous prenions le temps de nous raconter tout ce que nous n'avions pas pu partager dans la semaine. Nos liens n'avaient pas faibli. Au contraire, ils s'étaient renforcés, prouvant que notre amitié allait au-delà des murs de l'école.

Entre-temps, au cours de ces trois années passées ensemble à la polyvalente, et même si je n'étais pas devenue la fille la plus sociable de l'école, j'avais tout de même fini par me faire d'autres amies. Des amitiés plus légères, plus simples, sans cet attachement profond que j'avais pour Anastasia. Ces filles étaient sympathiques, et j'appréciais leur compagnie, mais il était évident que personne ne pourrait jamais remplacer Anastasia dans mon cœur. Elle était cette sœur que je n'avais

jamais eue, celle qui était entrée dans ma vie au moment où j'en avais le plus besoin, et qui avait su combler ce vide, cette absence, que mes frères n'avaient jamais pu remplir. Grâce à elle, j'avais appris à m'ouvrir un peu plus, à sortir de cette coquille dans laquelle je m'étais réfugiée pendant tant d'années.

Ma mère ne se privait pas pour me le rappeler, souvent avec émotion. Elle me répétait inlassablement à quel point elle remerciait Dieu chaque jour de cette rencontre providentielle avec Anastasia. Elle disait, et j'emprunte ici ses paroles : « Grâce à elle, tu t'es sortie de cette coquille que je croyais fermée pour l'éternité. » Et même si ces mots étaient un peu dramatiques, je savais qu'ils exprimaient parfaitement ce que ma mère avait ressenti en me voyant me transformer. Elle avait assisté à ce changement, cette métamorphose, de la petite fille solitaire, renfermée, à l'adolescente capable de faire confiance, capable de sourire, de tendre la main aux autres. Et pour cela, elle voyait en Anastasia une sorte de sauveuse, presque une envoyée spéciale.

Pour ma part, je voyais en elle bien plus qu'une amie ou une sauveuse. Elle était l'élément qui manquait à mon équilibre, un pilier sur lequel je pouvais m'appuyer, mais aussi une fenêtre ouverte sur le monde, un monde que je n'avais jamais osé regarder en face. Avec Anastasia, j'avais appris à découvrir les autres, à découvrir ce que c'était que de partager, de donner, de recevoir. Elle m'avait appris qu'on pouvait s'ouvrir sans se perdre, qu'on pouvait aimer sans se diluer. Et même si elle n'était plus là à mes côtés chaque matin pour marcher jusqu'à l'école, je sentais sa présence partout, dans chaque pas que je faisais seule, dans chaque moment de silence que je remplissais désormais avec l'écho de sa voix.

Anastasia était partie au cégep, mais elle restait ma sœur, et rien ni personne ne pourrait changer cela.

À l'été 1991, ma vie avait pris un tournant assez incertain. Après mes deux années difficiles au Cégep du Vieux Montréal en sciences humaines, il était devenu clair que je n'étais pas particulièrement faite pour ce chemin académique. Je m'étais perdue dans un labyrinthe de lectures, de cours qui me passionnaient parfois, mais qui, au final, n'avaient pas su captiver mon esprit suffisamment longtemps. Cela avait été un échec que j'avais pris très à cœur, et j'avais décidé de prendre une année sabbatique, une année pour réfléchir, me retrouver, décider de ce que je voulais vraiment faire de ma vie. Une décision qui avait déçu mes parents, car ils espéraient toujours me voir trouver ma voie, suivre un chemin bien tracé, mais, à ce moment-là, je n'avais pas la force de faire semblant.

Pendant ce temps, je travaillais dans une boutique à la Plaza Saint-Hubert, spécialisée dans les robes de mariée et les robes de bal. C'était un endroit lumineux, plein de satin et de dentelle, où je passais mes journées à aider des jeunes filles enthousiastes à choisir la robe parfaite pour leur bal de finissant, ou des femmes nerveuses à préparer le plus beau jour de leur vie. C'était loin d'être le métier de rêve, mais il avait quelque chose de réconfortant, quelque chose de rassurant dans sa simplicité.

Anastasia, quant à elle, semblait toujours avoir le vent en poupe. Elle s'apprêtait à entamer sa deuxième année de baccalauréat à l'UQAM, en études littéraires. Elle savait exactement ce qu'elle voulait : devenir enseignante, comme sa mère, mais au niveau collégial. Elle avait cette passion, cette flamme que je n'avais jamais su entretenir pour quoi que ce soit,

et je l'enviais. J'aurais aimé avoir la même détermination, la même force. Mais je restais une rêveuse, une idéaliste, celle qui aimait lire, réfléchir, sans jamais réussir à concrétiser ses pensées en actions.

Anastasia n'était pas seulement déterminée, elle était une fonceuse, une vraie militante. Elle admirait des femmes comme Simone de Beauvoir, Emmeline Pankhurst, ou Émilie Gourd, et elle s'engageait sans retenue dans les causes qui lui tenaient à cœur. Au cégep, puis à l'université, elle s'investissait dans les associations étudiantes, manifestait pour les droits des femmes, organisait des débats, et prenait la parole avec une aisance qui me fascinait. Elle semblait promise à un avenir plus que brillant, et rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Elle était une femme de tête, une force de la nature, et je la regardais avec admiration, convaincue que rien ni personne ne pourrait jamais l'entraver.

Mais c'était bien mal connaître les vicissitudes de la vie.

C'était au début du mois de mai, peu après son vingtième anniversaire. Je m'en souviens comme si c'était hier, car ce même jour, j'avais enfin pris une décision qui me semblait importante : à l'automne, après cette année sabbatique, je comptais m'inscrire à l'université en sociologie. J'avais fait part de cette décision à mes parents lors du souper, et j'avais vu leurs visages s'éclairer d'espoir. Même s'ils restaient prudents, craignant sans doute que je change d'avis encore une fois, ils étaient heureux que je montre enfin un désir d'avancer. Et même si moi-même je doutais encore un peu, il y avait une lueur de certitude en moi, un petit éclat de confiance que je ne voulais pas éteindre.

Après le souper, alors que je me trouvais encore dans la cuisine, c'est à ce moment-là que le téléphone sonna. Je me levai

pour répondre, pensant que ce n'était rien d'important, peut-être une amie ou une voisine. Mais la voix au bout du fil était celle de la mère d'Anastasia, et elle n'avait pas la chaleur habituelle. Son ton était tendu, inquiet, et je sentis immédiatement un poids se poser sur ma poitrine.

Elle m'informa qu'Anastasia avait été admise d'urgence à l'hôpital Notre-Dame ce matin même, à cause d'horribles maux de ventre. Elle n'avait pas encore de détails à me donner, les médecins devaient encore faire des tests pour comprendre ce qui causait ces douleurs terribles. Mais l'inquiétude dans sa voix était palpable, et elle me laissait entrevoir un scénario que je n'étais pas prête à envisager. Anastasia, la fille forte, celle qui semblait indestructible, se retrouvait soudainement vulnérable, dans un lit d'hôpital, et il n'y avait rien que je puisse faire.

Je fis promettre à sa mère de me tenir au courant, de m'appeler dès qu'elle aurait des nouvelles. J'avais besoin de savoir ce qui se passait, besoin d'être là pour elle, comme elle l'avait été tant de fois pour moi. Je voulais la voir à l'hôpital dès que ce serait possible, je voulais lui montrer que, peu importe ce qui arrivait, elle n'était pas seule. Sa mère accepta, mais je pouvais entendre les tremblements dans sa voix, sa propre peur qui n'arrivait pas à se cacher.

Quand je raccrochai, le silence dans la maison était assourdissant. Mes parents, qui avaient remarqué mon visage décomposé, m'observaient avec inquiétude. Je finis par leur expliquer la situation, chaque mot étant plus difficile à prononcer que le précédent. Ils partagèrent ma peur, et je pouvais voir dans leurs regards une angoisse qu'ils essayaient de dissimuler pour me rassurer. Mais rien ne pouvait apaiser la panique qui bouillonnait en moi. Anastasia, ma sœur de cœur, était à l'hôpital, et personne ne savait ce qui n'allait pas.

Cette nuit-là, je ne dormis pas. Les pensées tournaient en boucle, les souvenirs défilaient sans que je puisse les arrêter. Tous ces moments passés ensemble, toutes ces discussions sur le chemin de l'école, ces fous rires dans sa chambre, ses rêves qu'elle avait partagés avec moi, tout cela me semblait tellement fragile, tellement incertain. J'avais peur, une peur immense qui me serrait la gorge, une peur de la perdre, elle qui avait toujours été un roc dans ma vie, celle qui m'avait tendu la main quand j'en avais le plus besoin.

Aux premières lueurs de l'aube, une décision s'imposa à moi : quoi qu'il arrive, je devais être là pour elle. Peu importait ce que les médecins allaient dire, peu importait la suite, Anastasia n'allait pas affronter cela seule. Comme elle m'avait sauvé un jour, c'était maintenant à mon tour de lui tendre la main, de rester à ses côtés, quoi qu'il en coûte.

Pas plus tard que le surlendemain, la nouvelle est tombée comme une guillotine, fendant l'air et tranchant notre insouciance. La mère d'Anastasia m'a téléphoné, en crise de larmes, incapable de trouver ses mots tant l'émotion la submergeait, et ce qu'elle m'a annoncé m'a frappée comme une tonne de briques. Anastasia, ma meilleure amie, ma sœur d'âme, celle qui avait changé le cours de ma vie, était atteinte d'un cancer du sang. La leucémie. Ces mots résonnaient dans ma tête, et je n'arrivais pas à en comprendre la portée. C'était irréel, inconcevable, comme si la réalité elle-même s'était brisée en mille morceaux. Pas Anastasia. Pas elle. Ce n'était tout simplement pas possible. Elle n'avait que vingt ans. Elle avait toute la vie devant elle, des rêves, des ambitions. Elle avait tant à accomplir.

Le soir même, mes parents et moi, dévastés par la nouvelle, nous sommes rendus à l'hôpital Notre-Dame. Nous voulions être là, nous voulions voir Anastasia, même si nous savions que la vision de notre amie, allongée sur un lit d'hôpital, serait un choc brutal. Ses parents étaient à son chevet. Dès que je les ai aperçus, j'ai senti mon cœur se serrer un peu plus. Ils semblaient avoir vieilli de dix ans en seulement quelques jours. Ils avaient ce regard vide, comme si une partie d'eux-mêmes s'était éteinte. C'était une image d'une tristesse insupportable. Je n'avais jamais vu des parents paraître aussi démunis, aussi impuissants devant la souffrance de leur enfant unique.

Anastasia dormait lorsque nous sommes arrivés. Elle avait l'air paisible, et pendant un instant, j'ai presque pu croire que rien de tout cela n'était vrai, que c'était une erreur, une terrible méprise. Mais en regardant le visage ravagé de ses parents, en observant le matériel médical autour d'elle, les tubes, les machines qui surveillaient ses constantes, la dure réalité me rattrapait. C'était bel et bien vrai. Un cauchemar dont nous ne pourrions pas nous réveiller.

Plus tard, nous avons appris la véritable nature de la maladie d'Anastasia : une leucémie aiguë myéloblastique (LAM), une des formes les plus agressives et les plus courantes de leucémie. Les médecins avaient décidé de débiter rapidement une chimiothérapie intensive, espérant que cela suffirait à éliminer les cellules cancéreuses, à rétablir une production normale de cellules sanguines, et surtout à éviter que la maladie ne se propage de manière incontrôlable. On parlait aussi de la possibilité d'une greffe de cellules souches, mais il était encore trop tôt pour envisager cette option. C'était comme être plongé dans une bataille que nous n'avions jamais voulu mener, mais dans laquelle nous étions embarqués sans choix possible.

En y réfléchissant, en repensant à ces derniers mois, j'ai réalisé que les signes étaient là. Ils avaient été là, bien visibles, mais ni Anastasia ni moi n'avions pris la peine de les voir pour ce qu'ils étaient. Elle disait souvent qu'elle se sentait anormalement fatiguée. Elle mettait cela sur le dos des études, de ses engagements dans les associations, des longues nuits passées à réviser ou à planifier des événements. Elle me disait en riant qu'elle avait l'impression de porter tout le poids du monde sur ses épaules, mais ce n'était pas un fardeau qu'on pouvait simplement déposer pour se reposer. Je me souviens aussi qu'elle avait commencé à souffrir de maux de tête, des migraines de plus en plus fréquentes, plus douloureuses. Elle pensait que c'était lié au stress. Et puis, il y avait cette fièvre, qui revenait de temps à autre, mais Anastasia s'en moquait. Elle disait que c'était sans doute juste une petite grippe qui s'accrochait, rien de bien grave. Elle était de celles qui ne s'arrêtent jamais, même quand leur corps leur demande de ralentir.

Les maux de ventre, c'était la même chose. Elle m'en avait parlé quelques fois, de ces douleurs fulgurantes qui la prenaient sans prévenir, mais elle les avait attribuées à des irrégularités de son cycle menstruel. Tout cela semblait tellement banal. À vingt ans, on pense que les douleurs sont passagères, que rien de grave ne peut nous arriver, parce que nous sommes jeunes et que la vie est devant nous, interminable, infinie. Nous étions jeunes, insouciantes. Et aujourd'hui, je réalisais à quel point nous avions été aveugles.

En repensant à tout cela, une culpabilité sourde me rongait. Pourquoi n'avais-je rien vu ? Pourquoi n'avais-je pas insisté pour qu'elle consulte un médecin, pourquoi avais-je accepté ses explications sans poser de questions ? J'étais sa meilleure amie, j'aurais dû m'inquiéter, j'aurais dû voir au-delà de ses sourires

rassurants. Mais la vérité, c'est que personne ne s'attend à ce que la maladie vous frappe à vingt ans. On pense toujours que cela arrive aux autres, à des inconnus, à des gens que l'on voit dans des reportages à la télévision, mais jamais à ceux qu'on aime. Jamais à ceux qui sont si pleins de vie.

Ce soir-là, assise dans cette chambre d'hôpital, entourée des machines qui bipaient à intervalles réguliers, j'ai senti mon cœur se briser en mille morceaux. Voir Anastasia, si fragile, si vulnérable, c'était comme voir la lumière s'éteindre peu à peu. Et pourtant, je ne pouvais pas me permettre de pleurer, de montrer ma faiblesse. Parce qu'Anastasia aurait besoin de moi. Elle allait mener un combat, le combat de sa vie, et je devais être forte pour elle, je devais lui montrer que peu importe la maladie, peu importe les difficultés, je serais là, chaque jour, à ses côtés.

Elle ne le savait pas encore, mais j'avais déjà décidé que je viendrais la voir chaque jour. Peu importe combien de temps cela prendrait, peu importe la fatigue, peu importe les obligations. Je n'allais pas la laisser affronter cette épreuve seule. Et à ce moment précis, alors que je serrais doucement sa main entre les miennes, je me suis jurée de me battre avec elle, de ne jamais faillir, de ne jamais la laisser tomber.

Mais une partie de moi savait, au plus profond, que rien ne serait jamais plus comme avant. Que la vie que nous avions imaginée, celle pleine de projets, de rêves, d'aventures, venait de basculer dans quelque chose de bien plus incertain. Et alors que je m'efforçais de sourire devant ses parents, de leur dire que tout irait bien, je sentais les larmes me monter aux yeux, le désespoir m'envahir, car même si je voulais croire que nous pouvions traverser cette épreuve ensemble, une part de moi ne pouvait s'empêcher de penser que, malgré tous nos efforts, nous étions impuissants face à cette maladie.

Tel que promis, je suis allée la voir chaque jour pendant le très long mois qui a suivi cette annonce dévastatrice. Chaque minute de mon temps libre, je la passais auprès d'elle. C'était une promesse silencieuse, une requête que je m'étais faite à moi-même, non négociable. La plupart du temps, Anastasia dormait. La fatigue s'était emparée de tout son être, comme un étau qui se resserrait de plus en plus fort à chaque nouveau traitement de chimiothérapie qu'on lui administrait. Ces traitements, censés lui sauver la vie, semblaient pourtant la dépouiller de tout ce qu'elle avait de plus précieux : son énergie, sa lumière, sa vitalité. Mais j'avais besoin d'être là. Besoin de lui tenir la main, de rester assise près de son lit, même quand elle n'était pas consciente de ma présence. Besoin qu'elle sache, d'une manière ou d'une autre, que je serais là pour elle, que je ne la laisserais jamais affronter cette épreuve seule.

Quand Anastasia était éveillée, elle faisait tout en son pouvoir pour ne pas me montrer à quel point la maladie la rongait de l'intérieur. Elle s'efforçait de sourire, de faire des blagues, et de m'embarquer dans ses rêves de futur, des rêves qui semblaient si intacts malgré la douleur. Elle me disait qu'elle guérirait vite, qu'elle sortirait de cet hôpital, qu'elle se marierait, qu'elle aurait des enfants, peut-être même des petits-enfants, et qu'un jour, nous ririons ensemble de cette période sombre de sa vie, que cela ne serait plus qu'un simple mauvais souvenir. Et moi, je voulais tellement la croire. Je m'accrochais à ses mots, je m'accrochais à ses promesses comme un naufragé s'accroche à une bouée au milieu de l'océan. J'espérais tellement qu'elle ait raison. Mais ce n'était pas ce que je voyais.

Chaque fois que je la quittais, que je sortais de sa chambre, mon cœur se brisait un peu plus. Elle essayait si fort de me convaincre, mais la vérité se voyait sur son visage, dans la pâleur

de sa peau, dans la manière dont ses joues se creusaient chaque jour un peu plus, et dans l'éclat de ses yeux qui semblait s'éteindre peu à peu. Les nuits étaient les pires. Je ne compte plus les fois où, de retour chez moi, je m'enfermais dans ma chambre et hurlais à l'injustice. Mes parents tentaient de me reconforter, mais ils ne pouvaient rien faire pour apaiser ma colère, pour alléger ce poids. Je m'en voulais d'être en vie et en bonne santé alors que ma meilleure amie se battait pour la sienne. J'en voulais à la vie de lui infliger un tel sort, elle qui était si pleine d'ambition, de rêves, d'avenir. Elle ne méritait pas ça. Personne ne méritait ça, mais encore moins elle, Anastasia, qui avait toujours donné sans compter, qui avait toujours été là pour les autres, pour moi, pour tout le monde.

En plus de mes visites quotidiennes à l'hôpital, j'allais régulièrement chez ses parents, pour prendre des nouvelles d'eux, pour m'assurer qu'ils tenaient le coup, même si je voyais bien qu'ils étaient brisés de l'intérieur. C'était difficile de les voir dans cet état. Ils tentaient de rester positifs, mais je pouvais sentir le désespoir percer sous la surface. Chaque fois que j'entrais dans leur salon, je pouvais voir à quel point l'absence d'Anastasia les pesait. Sa mère, habituellement si souriante, avait le regard vide, et son père, si réservé, paraissait plus fragile que jamais. Je m'assurais également d'être informée de l'évolution de la maladie, mais les nouvelles n'étaient jamais bonnes.

Selon ses parents, Anastasia ne réagissait pas bien au traitement. Les résultats des quatre premières semaines de chimiothérapie étaient peu concluants, voire désastreux. Le cancer progressait malgré tout, insidieux, déterminé à ne rien lâcher. Les médecins avaient détecté des signes que la maladie se propageait dans la moelle épinière, une évolution des plus

inquiétantes. Le pronostic se faisait de plus en plus sombre, et les discussions avec ses parents devenaient de plus en plus lourdes, plus difficiles à supporter. Ils avaient les mêmes questions que moi, les mêmes peurs, les mêmes doutes. Pourquoi Anastasia ? Pourquoi maintenant ? Qu'avait-elle fait pour mériter une telle épreuve ?

Les médecins étaient clairs : la situation était critique. Les globules blancs d'Anastasia étaient toujours largement au-dessus de 100 000, un chiffre qui ne présageait rien de bon. Le cancer semblait avoir pris un malin plaisir à se répandre partout où il le pouvait, et malgré leurs efforts, les médecins peinaient à contenir sa progression. Puis il y avait cette mutation génétique, celle du gène de la tyrosine kinase 3 (FLT3), un terme qui résonnait dans ma tête sans que je ne comprenne réellement sa signification. Je savais seulement que cela n'était pas bon, que cela rendait les chances d'Anastasia plus faibles, que cela faisait partie des pires scénarios possibles. La mutation touchait environ 30 % des personnes souffrant de leucémie aiguë myéloblastique, et elle était associée à une évolution plus rapide de la maladie et à une résistance accrue aux traitements. Cela signifiait que les armes dont disposaient les médecins pour combattre le cancer étaient encore plus limitées.

Je me souviens du visage de sa mère quand elle m'a annoncé cela, les larmes aux yeux, la voix brisée. C'était une femme forte, mais cette fois, elle ne pouvait plus masquer sa peur. Elle s'accrochait à l'espoir que la greffe de cellules souches pourrait être une option, mais les médecins n'étaient pas encore prêts à en parler concrètement. C'était comme si chaque petite lueur d'espoir était suivie d'un coup de massue, comme si la vie prenait un malin plaisir à nous laisser espérer avant de nous ramener brutalement à la réalité.

Les semaines passaient, et chaque visite était un nouveau coup au cœur. Parfois, j'avais l'impression qu'Anastasia ne se battait plus pour elle-même, mais pour les autres, pour ses parents, pour moi. Elle essayait de nous protéger de l'horreur de la situation, de faire comme si tout allait bien, même quand elle était à peine capable de rester éveillée plus de quelques minutes. Elle parlait de l'avenir, de ses rêves, de tout ce qu'elle allait accomplir une fois sortie de cet enfer. Et moi, je m'efforçais de sourire, de la croire, de la suivre dans cette illusion. Parce que c'était tout ce que je pouvais faire. Parce qu'au fond de moi, je savais que si elle abandonnait, nous serions tous perdus.

Anastasia m'avait sauvée une fois, elle m'avait tendu la main quand je pensais m'effondrer. Et aujourd'hui, c'était à moi de lui rendre la pareille, même si cela me semblait dérisoire face à l'ampleur du combat qu'elle menait. Je devais être là, je devais la soutenir, la porter, même si tout en moi criait que c'était injuste, que c'était insupportable, que je ne savais pas si j'étais assez forte pour cela.

Mais je n'avais pas le choix. Parce que c'était elle. Parce que c'était Anastasia, et que, quoi qu'il arrive, je ne pouvais pas l'abandonner.

Trois semaines plus tard, la situation n'avait fait qu'empirer. Aucune réelle amélioration ne se profilait à l'horizon. Les médecins, inquiets de voir que la maladie semblait bien se propager dans la moelle épinière d'Anastasia, ont décidé de procéder à des tests plus poussés. La cytométrie en flux et l'amplification en chaîne par polymérase étaient deux techniques qui leur permettaient de détecter la présence de cellules blastiques avec une précision bien plus fine que celle d'une simple observation au microscope. C'était une exploration plus

profonde, plus intrusive, une plongée directe au cœur de la maladie qui semblait déjà trop bien installée.

Quand les résultats sont tombés, les espoirs, déjà fragiles, ont pris un coup supplémentaire. Tout semblait confirmer que le cancer avait atteint la moelle épinière. C'était comme un coup de poignard, une douleur qui semblait chaque jour plus perçante, un poids de plus sur nos épaules déjà courbées par le désespoir. Les mauvaises nouvelles se succédaient à un rythme effréné, sans même nous laisser le temps de reprendre notre souffle. Les jours devenaient plus sombres, et avec eux, le moral des parents d'Anastasia s'effondrait davantage. Ils étaient au bout du rouleau, leurs visages creusés par les nuits sans sommeil, le regard vide, hanté par la souffrance de leur fille unique. Sa mère avait même arrêté de travailler pour rester à ses côtés autant que possible. Elle ne voulait plus manquer un instant, ne voulait plus la laisser seule, même un seul instant.

C'était un calvaire que nous partagions tous, mais qui pesait surtout sur eux, les parents qui voyaient leur enfant se battre pour une vie qui semblait vouloir lui échapper. Et puis est arrivée la décision des médecins de tenter une greffe de cellules souches. Ils savaient que le temps pressait, que la maladie progressait trop vite, et ils ont décidé que c'était la meilleure option. Anastasia était jeune, et selon toutes les études, les jeunes réagissaient mieux à la greffe, leurs corps avaient plus de chances de se remettre, de récupérer. C'était une lueur d'espoir, mais une lueur fragile, vacillante.

Après avoir effectué des tests pour vérifier la compatibilité des parents, il s'est avéré que son père était le donneur parfait. J'ai vu ses yeux s'illuminer à l'annonce de cette nouvelle, j'ai vu dans son regard cette détermination de père, celle qui dit « je sauverai mon enfant, quoi qu'il en coûte. » C'était un espoir auquel

il s'agrippait, comme une bouée au milieu de l'océan déchaîné. Et moi, je l'admirais, je l'admirais pour cette force qui me manquait, pour cette volonté inébranlable qui le faisait tenir debout alors que tout autour de lui s'effondrait.

La greffe a été programmée rapidement, le temps n'était plus un luxe que nous pouvions nous permettre. J'étais là, dans la salle d'attente de l'hôpital, avec la mère d'Anastasia, alors que les médecins procédaient à la collecte des cellules souches du père pour les transférer à sa fille. C'était un moment de tension extrême, un moment où chaque minute semblait s'étirer en une éternité. La mère d'Anastasia était assise à côté de moi, les mains jointes, les lèvres murmurant des prières à peine audibles, son regard perdu dans le vide. J'essayais de trouver les mots, j'essayais de lui dire que tout irait bien, mais comment le savoir ? Nous étions dans l'incertitude la plus totale, suspendus au fil ténu de l'espoir.

Le transfert a été réalisé avec succès, mais ce n'était que le début d'une nouvelle attente. Les cellules souches devaient maintenant se frayer un chemin vers la moelle osseuse d'Anastasia, elles devaient s'y implanter, s'y développer, et produire de nouvelles cellules saines, capables de remplacer celles que le cancer avait ravagées. Mais pour savoir si tout cela fonctionnait, il nous faudrait attendre. Quelques semaines, avaient dit les médecins, le temps de voir si les nouvelles cellules prenaient, si elles parvenaient à faire leur travail, si le corps d'Anastasia les acceptait ou les rejetait. C'était une épreuve de patience, une de plus, comme si l'univers voulait tester nos limites, nous pousser au bord du gouffre pour voir combien de temps nous pourrions tenir avant de sombrer.

Les semaines qui suivirent furent les plus longues de ma vie. Chaque visite à l'hôpital était plus éprouvante que la précédente.

Anastasia, malgré toute sa détermination, se dégradait de jour en jour. Elle essayait encore de sourire quand je venais la voir, mais ses sourires étaient faibles, presque fantomatiques. Elle parlait peu, et ses forces semblaient l'abandonner. Les médecins nous disaient que c'était normal, que son corps était épuisé par la chimiothérapie, par la greffe, par cette lutte constante contre le cancer, mais c'était difficile de les croire quand on voyait son état. Elle était méconnaissable, son visage amaigri, sa peau si pâle qu'elle semblait presque translucide. Ses longs cheveux châtain, qui avaient toujours été sa fierté, avaient été coupés, remplacés par un foulard coloré qui ne parvenait pas à masquer la réalité de sa maladie.

Ses parents étaient là, jour après jour, à son chevet, ne la quittant presque jamais des yeux. Sa mère veillait sur elle comme une lionne sur son petit, refusant de se laisser abattre malgré l'évidence de la situation. Son père, qui avait donné une partie de lui-même dans l'espoir de la sauver, semblait toujours aussi déterminé, mais il y avait dans ses yeux une tristesse infinie, une douleur qui ne pouvait être exprimée par des mots. Et moi, j'étais là, essayant de leur apporter un peu de réconfort, de faire en sorte qu'Anastasia ne se sente pas seule, qu'elle sache que nous étions tous là pour elle, que nous nous battions avec elle.

Mais la vérité, c'est que nous étions impuissants. Nous étions des spectateurs de ce drame, et malgré toute notre volonté, nous ne pouvions rien faire de plus que d'attendre. Attendre que les cellules souches fassent leur travail, attendre que les chiffres commencent enfin à tourner en sa faveur, attendre que l'espoir reprenne le dessus sur la peur. Et chaque jour, nous espérions une amélioration, un signe, un petit quelque chose qui nous dirait que tout cela valait la peine.

Mais les jours passaient, et Anastasia se battait de moins en moins. Sa force, cette force qui l'avait toujours définie, semblait s'éteindre, lentement, inexorablement. Et moi, je restais là, les larmes aux bords des yeux, priant en silence, me raccrochant désespérément à cette lueur d'espoir, même si, au fond, je savais que cette lumière vacillait dangereusement.

Au début du mois d'août, un miracle semblait s'être produit. Suite aux résultats encourageants de la greffe de cellules souches, les médecins avaient décidé de poursuivre avec des traitements de radiothérapie, et, pour la toute première fois depuis l'annonce du cancer, une lueur d'espoir s'était allumée. Les résultats étaient positifs. Pour une fois, enfin, le destin semblait nous sourire. Il y avait eu une période d'accalmie. Pendant quelques semaines, Anastasia semblait aller mieux, réellement mieux. Elle paraissait moins fatiguée, ses yeux avaient retrouvé un éclat que nous avions presque oublié, elle avait davantage d'appétit, et son teint s'était nettement amélioré. Elle semblait plus vivante, plus elle-même. Elle riait, parlait de l'avenir, de tous les projets qu'elle n'avait pas encore pu réaliser. Pour la première fois depuis longtemps, nous étions aux anges. Nous pensions vraiment que nous étions en train de gagner cette bataille. Nous pensions que le cauchemar était en train de se dissiper, que le soleil pouvait enfin percer à travers les nuages.

Mais, hélas, la vie a cette façon cruelle de nous rappeler que rien n'est jamais acquis. Après la pluie vient le beau temps, mais après le calme, il y a aussi la tempête. Et cette tempête allait nous frapper de plein fouet, sans prévenir, sans pitié.

Le 26 septembre, alors que l'aube n'était même pas encore levée, j'ai reçu le coup de téléphone que je n'aurais jamais voulu

recevoir. Celui qui transforme votre vie en un instant, celui qui fait s'effondrer tout ce en quoi vous avez cru. Dès que j'ai entendu la voix au bout du fil, j'ai su. Je l'ai su avant même qu'il ne parle. Il y avait ce silence pesant, cette hésitation, cette douleur qui transperçait les mots avant qu'ils ne soient prononcés. Le père d'Anastasia était en ligne. Sa voix tremblait, chargée d'une peine que l'on pouvait sentir, même à travers la distance qui nous séparait.

Il m'a annoncé que sa fille, ma meilleure amie, était entrée d'urgence à l'hôpital dans la nuit. Quelque chose s'était déclenché, quelque chose de terrible, et malgré l'intervention rapide des médecins, malgré leurs efforts acharnés, ils n'avaient pas réussi à la sauver. Le cancer venait de remporter une autre de ses nombreuses victoires, et cette fois-ci, il l'avait emportée. Anastasia était partie. Elle était décédée à 4h53 ce matin-là. Elle n'avait que 20 ans.

Les mots se sont ancrés dans ma conscience comme des poignards. J'ai senti mon corps se figer, puis tout en moi s'est brisé. Je ne savais pas quoi dire, je ne savais même plus respirer. La douleur était si forte, si vive, qu'elle semblait m'arracher l'âme. J'ai hurlé. Un hurlement qui n'avait rien d'humain, un cri de douleur brute, de désespoir total, un cri qui venait du plus profond de mon être. C'était un hurlement qui disait tout ce que je ne pouvais pas formuler en mots : la perte, la colère, l'injustice. Ce cri a réveillé tous les membres de ma famille, qui sont accourus dans ma chambre, paniqués, ne comprenant pas ce qui était en train de se passer.

Ma mère est entrée la première. Dès qu'elle m'a aperçue, effondrée sur le sol de ma chambre, le téléphone tombé à côté de moi, elle a compris. Elle n'a eu besoin d'aucune explication. Elle savait. Elle savait à quel point Anastasia comptait pour moi, à

quel point elle était ma sœur, ma complice, mon autre moitié. Mon père et mes deux frères, visiblement perturbés, ont eu la délicatesse de nous laisser seules. Ils se sont retirés en silence, laissant ma mère me rejoindre. Elle est venue s'asseoir près de moi, elle m'a prise dans ses bras, elle a pleuré avec moi, sans rien dire. Parce qu'il n'y avait rien à dire. Parce qu'aucun mot n'aurait pu apaiser la douleur qui me déchirait de l'intérieur.

Pendant ce qui m'a semblé être une éternité, je suis restée là, sur le sol, serrée contre ma mère, le visage enfoui dans ses bras, hurlant silencieusement toute ma peine. C'était comme si le monde s'était effondré autour de moi, comme si l'univers s'était écroulé, laissant un vide immense et terrifiant. Le monde n'avait plus de sens, la vie n'avait plus de couleur. Tout était devenu sombre, sans but, sans avenir. Anastasia était partie. Elle ne serait plus jamais à mes côtés, elle ne me tiendrait plus la main, elle ne me parlerait plus de ses rêves, de ses ambitions. Elle ne rirait plus avec moi, elle ne partagerait plus mes secrets. Elle était partie, et avec elle, une partie de moi s'en était allée.

Je refusais d'admettre cette réalité. Mon esprit se rebellait, essayant de rejeter cette idée insupportable. Comment pouvait-elle ne plus être là ? Comment pouvait-elle avoir disparu alors qu'elle avait encore tant de choses à vivre ? Comment pouvais-je imaginer un avenir sans elle, sans sa présence lumineuse, sans son sourire, sans ses encouragements ? Elle avait 20 ans, bon sang ! Vingt ans, et elle avait été arrachée à la vie, à ses parents, à ses amis, à moi. C'était une injustice si criante, si révoltante, que mon cœur ne pouvait l'accepter.

La douleur était écrasante, suffocante. J'avais l'impression d'être prise dans un tourbillon, emportée loin de tout ce que je connaissais, de tout ce que j'aimais. Ma mère me tenait toujours, elle murmurait des mots que je n'entendais même pas, elle

pleurait avec moi, mais je ne pouvais pas m'arrêter. C'était comme si tout ce que j'avais gardé en moi pendant ces dernières semaines – la peur, la colère, l'impuissance – éclatait enfin, comme si mon corps n'était plus capable de contenir toute cette souffrance.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi, mais à un moment donné, les larmes se sont taries. Je n'avais plus de force, plus d'énergie, plus rien. Juste un vide immense, un gouffre béant qui menaçait de m'engloutir. Je me suis redressée légèrement, j'ai regardé ma mère, et dans ses yeux, j'ai vu tout l'amour qu'elle avait pour moi, tout le soutien qu'elle voulait m'apporter. Mais même cet amour-là, même la chaleur de ses bras, ne pouvait combler le vide laissé par la perte d'Anastasia.

Je savais que la douleur ne partirait jamais, que cette perte serait toujours là, comme une plaie béante qui ne guérirait jamais vraiment. Mais je savais aussi, quelque part au fond de moi, qu'Anastasia n'aurait pas voulu que je me laisse sombrer. Elle m'avait toujours encouragée à vivre, à m'affirmer, à être moi-même, et je devais maintenant trouver la force de le faire, même sans elle.

Je devais apprendre à vivre sans elle, même si, à cet instant précis, cela me semblait impossible.

Pendant ces trois jours où Anastasia fut exposée au salon funéraire, je n'ai pratiquement pas quitté les lieux. J'étais là, toujours, une présence obstinée, refusant de m'éloigner de ce dernier lieu où elle reposait. Mes parents avaient tenté, encore et encore, de me convaincre de rentrer, de me reposer, de prendre du recul. Ils ne comprenaient pas que pour moi, ce n'était tout simplement pas une option. Comment aurais-je pu partir ?

Comment aurais-je pu m'éloigner d'elle, alors que c'était la dernière fois que je pouvais être près de ma meilleure amie ? Non, il était hors de question de la quitter, même un instant. Je voulais être là, jusqu'au bout, jusqu'à ce que l'on referme le couvercle de son cercueil, jusqu'à ce qu'on l'emporte loin de moi, jusqu'à ce qu'on me force à admettre qu'elle était vraiment partie.

J'ai passé des heures entières, accroupie sur l'agenouilloir, collée au plus près du cercueil. Je la regardais, je la touchais doucement, effleurant son visage froid, caressant ses mains qui étaient maintenant sans vie. Je n'arrivais toujours pas à y croire. Chaque fibre de mon être espérait qu'elle se redresserait, qu'elle ouvrirait les yeux, qu'elle me regarderait avec ce sourire espiègle que j'aimais tant et qu'elle me dirait en riant : « Coucou ! je t'ai bien eu, hein ! » et nous en ririons, nous ririons ensemble jusqu'à en pleurer, comme avant. Comme ce jour où nous avons regardé *Ya-t-il un pilote dans l'avion* et où nous avons ri à en avoir mal au ventre. Nous avons dû revoir ce film au moins une dizaine de fois, répétant les répliques en chœur, nous tordant de rire à chaque fois. Les phrases nous étaient restées, gravées dans nos mémoires, comme des trésors partagés. « *Voulez-vous du lait dans votre café ? Non merci, je le prends noir, comme mes hommes.* » ou encore, « *Dis donc Joey, tu es déjà allé dans un cockpit ? Non m'sieur c'est la première fois ! Et tu as déjà vu un monsieur tout nu ?* » Ces souvenirs revenaient me hanter alors que j'étais là, agenouillée devant elle, espérant désespérément qu'un miracle se produise.

Mais ce miracle n'est jamais venu. Elle n'a jamais levé les yeux sur moi. Elle n'a jamais souri. Son visage, bien que paisible, n'était qu'un masque immobile. Et moi, j'étais là, désespérée, à la regarder, cherchant en vain un signe, quelque chose qui me dirait que tout cela n'était qu'une erreur, qu'elle allait se lever,

qu'elle allait rentrer avec moi et que nous allions tout simplement continuer notre vie là où nous l'avions laissée.

La vérité, c'est que la réalité s'est imposée à moi, jour après jour, minute après minute, chaque fois plus cruelle. Les rires que nous avions partagés n'étaient plus que des souvenirs lointains, des échos d'une époque qui semblait soudain si irréelle. J'aurais donné n'importe quoi pour entendre son rire, pour la voir sourire, pour qu'elle fasse une de ces blagues absurdes qui n'avaient de sens que pour nous deux. Mais ces trois jours furent les plus longs et les plus tristes de ma vie. Il n'y avait pas de rires, pas de blagues, pas de vie. Juste un silence assourdissant, un vide impossible à combler, une douleur qui ne s'estompait pas.

Les gens défilaient, les amis, la famille, des connaissances. Tous venaient lui rendre hommage, déposer des fleurs, murmurer des prières. Je les voyais passer, je voyais leur tristesse, je voyais les larmes couler sur leurs joues, mais tout cela me semblait lointain. Comme si j'étais enfermée dans une bulle, comme si rien de ce qui se passait autour de moi n'avait réellement de sens. J'étais là, près d'Anastasia, et c'était tout ce qui importait. Mon cœur était vide, mon esprit figé sur une seule pensée : elle ne reviendra pas.

Je me rappelle avoir été effrayée par cette idée. Cette certitude qui grandissait en moi, cette acceptation que, même si je restais là, jour et nuit, elle ne reviendrait pas. C'était une peur viscérale, un abîme dans lequel je glissais chaque fois un peu plus. Je savais que bientôt, on allait l'enfermer dans ce cercueil, qu'on allait l'emporter loin de moi, et je n'étais pas prête. Comment aurais-je pu l'être ? Comment peut-on être prêt à dire adieu à quelqu'un qu'on aime autant, à quelqu'un qui était une partie de vous-même ?

Le dernier jour, alors que les employés du salon funéraire s'approchaient pour commencer à fermer le cercueil, mon cœur a chaviré. J'ai senti une vague de panique m'envahir, un sentiment d'urgence, comme si quelque chose allait m'être arraché de force. Je me suis précipitée, j'ai posé une dernière fois ma main sur la sienne, froide et immobile, et je lui ai murmuré un dernier adieu. Un adieu qui ne semblait pas suffisant, pas assez fort, pas assez vrai. J'aurais voulu rester, j'aurais voulu la retenir, mais je savais que c'était impossible.

Ma mère est venue me chercher, elle a glissé ses bras autour de moi, me tirant doucement en arrière, et j'ai dû la laisser partir. C'était la dernière fois que je voyais son visage. La dernière fois que je touchais ses mains. Et lorsque le couvercle du cercueil s'est refermé, c'est comme si une porte s'était fermée sur tout un pan de ma vie.

Ces trois jours passés près d'elle étaient à la fois une torture et un réconfort. Une torture de ne pouvoir la ramener, de sentir son absence se creuser chaque heure un peu plus profondément en moi, et un réconfort parce que, jusqu'au bout, je lui avais tenu la main. Parce que, même si elle ne m'avait pas répondu, même si elle n'avait pas ouvert les yeux, j'avais été là pour elle, comme elle l'avait toujours été pour moi.

Et c'est ainsi que, le cœur lourd, l'âme en lambeaux, j'ai dû faire mes adieux à ma meilleure amie, à ma sœur de cœur. Le rire s'était tu, la lumière s'était éteinte, et il ne restait plus que ce vide immense, cette absence insupportable, cette réalité cruelle. Anastasia était partie, et moi, je restais, avec tous nos souvenirs, avec toutes nos promesses non tenues, et une vie à reconstruire sans elle.

Les jours qui ont suivi l'enterrement d'Anastasia furent comme un long brouillard dense et impénétrable. J'avais l'impression de vivre dans un monde parallèle, un monde où tout ce qui m'entourait avait perdu de son sens, où chaque repère semblait s'effondrer, où chaque fragment de réalité semblait s'éloigner de moi à mesure que j'essayais de l'atteindre. Comme si tout autour de moi ne correspondait plus du tout à ce que j'avais connu, comme si l'environnement tout entier s'était transformé en quelque chose de méconnaissable et que je n'arrivais plus à distinguer le factuel de l'irrationnel.

Chaque journée se ressemblait, terne et morne, et chaque nuit était peuplée de rêves où je voyais Anastasia revenir, vivante, me sourire, m'appeler, puis s'évanouir dès que je tendais la main pour la toucher. Ce fut une très longue période de deuil, et je crois, même aujourd'hui, que je ne m'en suis jamais totalement remise. Avec le temps, j'ai fini par accepter son départ, mais jamais la douleur n'a cessé de me broyer de l'intérieur. C'est comme une plaie qui s'est refermée mais qui n'a jamais vraiment cicatrisé, qui continue de me rappeler, de façon sournoise et constante, ce que j'ai perdu. Parfois, le manque est moins intense, parfois il revient avec la même force, mais il est toujours là, présent, comme une ombre qui m'accompagne.

J'ai gardé contact avec ses parents. Je ne pouvais pas les abandonner, eux non plus. Ils étaient une partie d'Anastasia, tout comme moi. Et même si nous ne parlions jamais réellement de sa disparition, leur douleur était palpable, elle s'étalait sur chaque mot, sur chaque silence que nous partagions. Ils ne s'en sont jamais relevés, bien sûr. Comment le pourraient-ils ? La perte d'un enfant ne s'explique pas pour un parent. Ça va à l'encontre de l'ordre naturel des choses. Un enfant ne doit pas partir avant ses parents. C'est une douleur qui dépasse toute logique, toute

compréhension. Les mots ne suffisent pas pour décrire l'horreur d'une telle perte. Ils n'ont jamais été les mêmes, jamais. Leur maison, autrefois si accueillante et pleine de vie, avait été plongée dans une tristesse qui semblait imprégner chaque mur, chaque pièce. La voix d'Anastasia ne résonnait plus dans ces couloirs, et ce silence était assourdissant.

Je me souviens très bien du jour où j'ai commencé à penser à avoir des enfants moi aussi. Ce fut une pensée presque effrayante, comme un sursaut de vie, une manière de chercher une lumière là où il n'y avait plus que des ténèbres. Et dans cette perspective, une promesse s'est gravée dans mon esprit. Je m'étais fait la promesse que, si un jour j'avais une fille, elle s'appellerait Anastasia. Pour moi, c'était le plus bel hommage que je pouvais rendre à ma meilleure amie, la plus belle façon de lui permettre de continuer à exister dans ce monde d'une certaine manière, de faire en sorte que son nom, son esprit, perdure à travers la vie que je donnerais.

Et j'ai tenu cette promesse. Quand ma fille est née, il était évident pour moi que son prénom ne pouvait être autre chose qu'Anastasia. C'était non négociable, c'était mon hommage, mon acte de mémoire, mon adieu inachevé. Chaque fois que je prononçais ce nom, j'avais l'impression de la retrouver un peu, de la ramener parmi nous. Mais comme la vie aime parfois se jouer de nous de manière inattendue, ma fille, en grandissant, a pris ses propres décisions, s'est façonnée sa propre identité. Et le jour est arrivé où elle en a décidé autrement. Elle ne voulait plus être Anastasia.

Je me souviens du moment où elle m'a annoncé cela. Ce fut un choc. Pas une colère, ni une tristesse, mais une sorte de vide, un vertige face à l'ironie de la situation. J'avais voulu perpétuer la mémoire de ma meilleure amie à travers ma fille, mais celle-ci ne

pouvait porter ce poids, ce nom qu'elle sentait étranger à elle-même. Et je devais l'accepter, tout comme j'avais dû accepter la perte d'Anastasia des années plus tôt.

La vie ne se plie jamais à nos désirs, elle se moque bien de nos promesses et de nos hommages. Elle avance, implacable, nous forçant à faire la paix avec ce qui est, plutôt qu'avec ce que nous aurions voulu qu'elle soit. Et ainsi, le nom d'Anastasia appartient désormais à ma mémoire seule, à ce passé que j'ai tant chéri et perdu. Mais, paradoxalement, en laissant ma fille choisir son propre chemin, sa propre identité, j'ai compris quelque chose d'essentiel. J'ai compris que le véritable hommage à Anastasia, ce n'était pas dans un nom que je le rendais, mais dans ma manière de continuer à vivre, d'aimer, et de transmettre ce qu'elle m'avait appris.

Ma fille n'est plus Anastasia. Mais elle a grandi avec l'histoire de cette amie qui a changé ma vie, et elle sait, tout au fond d'elle, que c'est en grande partie grâce à cette amitié que je suis la mère que je suis aujourd'hui. Et peut-être que, finalement, c'est là le plus bel hommage que je pouvais lui faire.

CHAPITRE 2

ANASTASIA

Je suis né.e le 11 juin 2000, et, selon mes parents, le ciel semblait vouloir déverser toutes les eaux du monde ce jour-là. Une pluie torrentielle accompagnait mes premiers cris, une sorte de symphonie aquatique pour saluer mon arrivée. J'étais, d'après eux, un tout petit nouveau-né rose et potelé, un bébé couvert de cheveux noirs, épais comme un manteau, et avec une particularité qui avait momentanément inquiété mes parents : une petite tache rouge entre mes sourcils et sur mes paupières, telle une marque laissée par un baiser du ciel. Mais l'obstétricienne les avait rapidement rassurés, expliquant que ces taches s'estomperaient avec le temps, ce qu'elles firent, comme prévu.

Mes parents avaient choisi de m'appeler Anastasia, un prénom aux accents d'histoires anciennes, mystérieuses et élégantes. Pourtant, dès les premiers jours, ce grand nom s'est réduit en un diminutif plus simple, plus affectueux : Anas. Presque tout le monde autour de moi m'appelait ainsi, comme pour rendre ce prénom plus accessible, comme une promesse d'intimité, un raccourci affectueux qui semblait mieux convenir à ce bébé potelé et curieux que j'étais.

Et c'est ainsi que j'ai grandi, entre deux mondes : celui d'Anastasia, au nom résonnant d'aventure, et celui d'Anas, plus proche, plus doux, presque un murmure.

Dès mes premiers jours, voire mes premières semaines, on m'a décrit comme un bébé, disons-le, plutôt calme. Contrairement à mon frère William, de trois ans mon aîné, qui, lui,

avait été un véritable défi. Un bébé qui dormait peu, qui pleurait énormément, et qui poussait mes parents au bord de l'épuisement avec ses cris incessants. Ils ne savaient plus où donner de la tête, enchaînant les astuces et les berceuses dans l'espoir de trouver quelque chose qui apaise enfin ce petit être braillard. Moi, de mon côté, j'étais tout l'inverse : je dormais presque tout le temps, me réveillant seulement pour les boires, et je pleurais à peine, seulement lorsque la faim se faisait sentir. J'étais une île de calme après la tempête de William, un contraste si fort que mes parents parlaient souvent de moi comme d'un « bébé miracle ».

Je pouvais passer des heures sans broncher, tranquillement installé.e dans ma balançoire — cadeau de mes grands-parents paternels — ou allongé.e sur mon tapis d'éveil, qui jouait des mélodies et énonçait des phrases dans trois langues différentes. Parfois, je restais dans mon parc, captivé.e par l'arche de jouets suspendue au-dessus de moi, ornée de personnages de Disney aux couleurs vives. Pour mes parents, qui avaient traversé l'enfer des nuits blanches et des pleurs incessants avec William, j'étais un vrai don du ciel, et cette impression allait perdurer bien au-delà de mes premiers mois.

En effet, jusqu'à mon entrée en prématernelle, à l'âge de quatre ans, j'étais, d'après mes parents, un.e enfant modèle. Peu exigeant.e, sage et obéissant.e, je n'étais jamais une source de tracas. Comme ma mère, j'avais ce penchant pour la solitude, et cela me convenait parfaitement. Nous habitions alors à Saint-Lin, une petite municipalité nichée dans les Laurentides, et il n'y avait pas vraiment d'enfants de mon âge avec qui je pouvais jouer. Ma solitude était ainsi plus un fait qu'un choix. Parfois, lors de visites familiales, mes deux cousines venaient à la maison, mais elles étaient un peu plus âgées que moi, et, de toute façon, je n'avais

pas vraiment envie de partager leurs jeux. Je n'étais pas attiré.e par les activités des autres enfants, préférant de loin mes propres occupations.

À la maison, William, avec son caractère turbulent, ne savait pas vraiment comment gérer la présence de sa petite sœur. Quant à Olivia, elle n'est arrivée que trois ans après moi, alors durant ces premières années, j'étais inévitablement seul.e. Et cela ne me dérangeait pas. Il y avait une certaine paix dans ce monde que je construisais pour moi-même, peuplé de jouets silencieux, de couleurs animées et de moments tranquilles passés à observer le monde à ma façon.

Néanmoins, pour pallier cette solitude, et à la grande stupéfaction de mes parents, je me suis inventé.e un ami imaginaire. Un « gars », pas une « fille », et je l'avais baptisé Rocky. Ce nom m'était venu tout naturellement, inspiré par le poster géant de Rocky Balboa que mon frère William avait accroché au mur de sa chambre. Pour moi, ce personnage représentait tout ce qui me semblait hors d'atteinte : la force, la bravoure, et cette assurance inébranlable qui me faisait penser que, tant qu'il serait à mes côtés, rien de mauvais ne pourrait m'arriver. Plus encore, je rêvais d'être lui, d'avoir sa force et sa résilience. Mais cette idée m'échappait, tout simplement parce que j'étais une fille, et, dans mon esprit d'enfant, cela rendait le rêve impossible.

Au début, mes parents n'ont pas vraiment prêté attention à mon nouvel ami. Pour eux, ce n'était qu'une passade, une lubie qui ne durerait pas. Ils étaient persuadés que je finirais par m'en lasser, et que, tôt ou tard, je me tournerais vers de véritables amies « filles », convaincus qu'il était plus « approprié » et plus « intéressant » de se lier d'amitié avec des enfants bien réels plutôt que de s'attacher à un compagnon fictif, surtout masculin. Cependant, ils avaient aussi lu quelque part que se créer un ami

imaginaire était un comportement fréquent chez les enfants solitaires, une preuve de créativité et un moyen de partager des émotions qu'on ne peut exprimer autrement. Alors, ils n'ont pas tenté de m'en dissuader, suivant le conseil implicite de laisser cette amitié se développer, même si elle leur paraissait un peu étrange.

Dans leurs esprits, tout cela n'était qu'une étape transitoire, qui s'évanouirait lorsque j'entrerais à l'école et que je découvrirais le plaisir de jouer avec des amis bien en chair et en os. L'idée que l'irréel perdrait tout attrait face au factuel, face aux jeux partagés dans la cour de récréation et aux chuchotements complices derrière les bureaux d'école, les rassurait. Ils imaginaient déjà que Rocky, ce compagnon de brume, finirait par s'effacer naturellement, comme un souvenir d'enfance trop grand qui ne trouve plus sa place dans un monde devenu soudain plus vaste.

Ils ont donc accepté l'existence de Rocky, malgré leurs réticences et l'inconfort que cela pouvait leur causer. Après tout, ils espéraient que tout cela finirait par rentrer dans l'ordre, que les choses reviendraient à cette fameuse « normalité » qu'ils chérissaient tant. Mais ce qu'ils n'avaient pas compris, c'est que pour moi, Rocky n'était pas juste un ami passager. Il était mon refuge, ma source de courage, celui à qui je pouvais tout confier, sans jugement, sans contrainte. Et tant que je n'aurais pas trouvé quelqu'un d'autre capable de prendre cette place, il était impensable de m'en défaire.

D'ailleurs, je m'en souviens très bien, comme si c'était hier. Étant né.e avec la mention « féminin » comme identité de genre, les conventions sociales me dictaient que je devais me comporter comme une « vraie » fille, ce qui, apparemment, signifiait que je devais jouer aux poupées. Mon ami Rocky, malgré

sa carrure imaginaire de boxeur et son air de dur à cuire, se retrouvait contraint de m'accompagner dans ce rituel. Comment aurait-il pu faire autrement ? Mais je voyais bien que ce n'était pas son truc. Son regard - enfin, l'idée que je me faisais de son regard - s'assombrissait chaque fois qu'une Barbie apparaissait, et il prenait place à mes côtés avec une certaine résignation, jouant son rôle de « papa » ou d'ami à la poupée sans enthousiasme.

Je le savais : ces jeux de filles ne lui plaisaient pas. Mais moi aussi, j'avais une part à jouer. Ma mère avait tant rêvé d'avoir une fille, une enfant qu'elle habillerait de robes roses, à qui elle coifferait de longues tresses, et pour qui elle achèterait toute une collection de Barbie. Je ne pouvais pas la décevoir. Je savais combien elle tenait à cette image, à cette vision d'une enfance faite de douceur et de féminité. Alors, tout comme Rocky qui se pliait à mes jeux pour me faire plaisir, je m'acquittais de ma « mission » envers ma mère, jouant le rôle de la parfaite petite fille, en respectant les attentes implicites qui pesaient sur mes épaules.

Mais il y a eu un moment où tout a changé. Un jour, Rocky en a eu assez. Il m'a fait comprendre, avec la franchise brutale qui était la sienne, qu'il en avait fini des Barbies, qu'il refusait de continuer à « s'abaisser » à ces jeux de filles. Et je n'ai pu que l'approuver. Moi aussi, j'en avais assez. Assez de me forcer à entrer dans ce moule, de jouer un rôle qui ne me correspondait pas totalement. J'avais envie d'autre chose, de casser ces frontières invisibles qui disaient que seules les filles pouvaient jouer aux poupées et seuls les garçons pouvaient jouer aux camions.

J'avais même essayé, par moments, de rejoindre mon frère William dans ses jeux. Ses camions, ses robots téléguidés, ses Lego, son jeu de hockey — tous ces jouets me fascinaient. Mais

pour William, avoir sa petite sœur dans les pattes, c'était la dernière chose dont il avait envie. Il préférait de loin la compagnie de Charles, un garçon au visage constellé de taches de rousseur et aux cheveux orange vif, qui habitait juste en face de chez nous. Je trouvais Charles étrange, mais lui et William semblaient inséparables. Et quand mes parents s'en mêlaient, c'était toujours la même rengaine : ils m'enjoignaient de laisser William tranquille et de retourner jouer dans ma chambre, avec mes propres jouets. Ce genre de séparation arbitraire m'exaspérait. Pourquoi les filles devraient-elles jouer seulement à des jeux de filles ? Pourquoi les garçons devraient-ils rester dans leur propre monde ?

Ce n'est pas que je détestais les poupées ou les jeux typiquement féminins. Parfois, il m'arrivait même de prendre un certain plaisir à jouer « à la maman », avec Rocky campant le rôle du « papa », prêt à simuler une vie de famille à nos Barbies imaginaires. Mais au fond de moi, je savais que ce n'était pas suffisant. Ce que je voulais, c'était pouvoir choisir. Pouvoir décider de jouer avec des poupées ou des camions, selon l'envie du moment, et ce, sans que la société ou mes parents me disent que c'était approprié ou non. Le fait que ce simple choix, si anodin en apparence, me soit refusé me semblait complètement absurde.

Pourquoi devrions-nous être limités par des étiquettes ? Pourquoi devrions-nous être définis par ce que l'on attend de nous, plutôt que par ce que l'on veut être ? Ces questions, même si je ne les formulais pas encore avec autant de précision, me hantaient déjà, même alors que je m'efforçais de répondre aux attentes de ceux qui m'entouraient. Jouer aux poupées, jouer aux camions... Tout ce que je voulais, c'était être libre de jouer comme je le voulais, d'être la fille que j'avais envie d'être, sans

pour autant me priver de tout ce qui semblait appartenir aux garçons. Et c'était peut-être ça, au fond, le premier acte de rébellion que je m'apprêtais à accomplir dans la grande histoire de ma vie.

Et c'est à ce moment-là, alors que j'avais tout juste quatre ans, quelques semaines avant de commencer la prématernelle, que j'ai décidé de me rallier à la cause de Rocky. J'ai laissé de côté mes Barbies, résolu.e à ne jouer qu'à des « jeux de gars ». Ce fut sans doute ma toute première révolte, un acte symbolique, mais immensément significatif à mes yeux. C'était ma façon de revendiquer le droit de jouer avec ce que je voulais, de décider moi-même de ce qui me faisait plaisir, sans que qui que ce soit ne m'impose des règles absurdes.

Le seul problème, c'était que je n'avais pas les jouets en question. Mais qu'à cela ne tienne, j'ai trouvé une solution : je suis allé.e subtiliser ceux de mon frère William, en entrant discrètement dans sa chambre lorsqu'il était à l'école et que ma mère était occupée. J'ai commencé par lui confisquer son jeu de construction, un ensemble de blocs que je trouvais littéralement génial. Ensuite, il y avait son chapeau magique, rempli d'une centaine de tours que je maîtrisais avec brio, au grand étonnement de Rocky, qui était mon public dévoué. J'ai aussi pris sa collection de dinosaures — William était devenu fou de ces créatures après avoir vu *Jurassic Park* avec notre père —, ainsi que l'immense vaisseau de *Star Wars* en Lego, une merveille de patience et d'imagination.

J'étais folle de joie, et imaginez un peu Rocky : il était surexcité. Nous nous inventions des histoires qui n'avaient ni queue ni tête, des aventures remplies de dangers où le vaisseau affrontait des hordes de dinosaures furieux, où les tours de magie nous sauvaient de situations impossibles. C'est probablement à ce

moment-là que j'ai compris que je me sentais différent.e. Bien que je sois né.e dans un corps de fille, je ne me sentais pas vraiment en adéquation avec cette seule identité. J'avais l'impression d'être un peu des deux — un côté très « gars » coexistant avec ce qui faisait de moi une « fille », et cela me plaisait. Cette dualité me permettait de me sentir libre, d'endosser tour à tour le rôle que je voulais, selon mes envies, et non selon ce que l'on attendait de moi.

Il y avait une certaine euphorie à découvrir que je pouvais être tout à la fois, à ne pas me laisser enfermer dans des cases. Rocky était mon allié dans cette quête d'identité. Avec lui, je pouvais être un aventurier intrépide ou une petite fille pleine d'imagination, selon le scénario du jour. Et quoi qu'il en soit, nous ne nous étions jamais autant amusés qu'avec les jouets de William. Enfin, jusqu'au jour fatidique où ma mère m'a surprise.

C'était un après-midi comme les autres. Rocky et moi étions concentrés à sauver notre peau d'une invasion de *Tyrannosaurus rex*. Les dinosaures étaient partout : sur le sol, le lit, la commode. Le vaisseau de *Star Wars* servait de refuge pour quelques rescapés, et j'étais en plein milieu d'une manœuvre délicate pour sauver notre dernière figurine lorsqu'elle est entrée dans la chambre.

La porte s'est ouverte sans un bruit, et avant même que je puisse réagir, ma mère est apparue, les yeux écarquillés devant le chaos de dinosaures en plastique et de Legos éparpillés un peu partout dans ma chambre. Je tenais encore un petit *Tyrannosaurus rex* entre les mains, figée sur place, et mon regard cherchait Rocky, comme s'il allait miraculeusement apparaître devant ma mère et moi.

— Mais qu'est-ce que tu fais avec les dinosaures de ton frère, ma chérie ? s'enquit-elle d'un ton qui se voulait calme, mais où perçait une note d'autorité.

Je me souviens avoir figé, les mains encore en l'air, tenant un petit dinosaure comme s'il était sur le point de bondir pour mordre. Pour une fraction de seconde, j'ai de nouveau cherché Rocky du regard, comme si mon ami imaginaire pouvait me souffler la réponse qui calmerait ma mère. Mais il était tout aussi muet que moi. La vérité, c'était que je n'avais rien fait de mal. Je jouais, tout simplement. Mais ce qui me faisait de la peine, c'était de devoir justifier le fait que je voulais juste être moi, sans contraintes.

— Rien, maman, je joue avec Rocky, c'est tout, répondis-je, sincère, sans détours.

Ma mère fronça légèrement les sourcils, observant le désordre autour de moi.

— Mais pourquoi tu ne joues pas avec tes jouets ? Tu en as plein, pourtant.

— Parce que Rocky ne veut plus jouer à des jeux de filles, maman, et moi non plus. J'aime mieux les jouets de William, avouai-je avec la même franchise.

Elle resta silencieuse un moment, son regard hésitant entre la perplexité et quelque chose qui ressemblait à de la compréhension.

— Alors, c'est correct pour aujourd'hui, finit-elle par dire, mais tu fais très attention à ne pas les casser, d'accord ? Et tu les remets dans la chambre de ton frère avant qu'il ne rentre de l'école. Est-ce bien compris ?

— Oui, maman, promis. Merci, maman, ajoutai-je avec un sourire sincère.

Ma mère soupira légèrement, secouant la tête.

— Et en passant, ce n'est pas à ton ami Rocky de décider à quel jeu vous devez jouer, tu le sais, non ? Ces jouets-là sont ceux de ton frère, pas les siens.

— Bien sûr, maman, concédai-je, même si je savais que ce n'était pas vraiment la vérité. « Mais William n'aime pas non plus jouer avec des poupées. »

Elle marqua un temps, comme si elle cherchait les bons mots.

— C'est normal, ma chérie, c'est un garçon.

— Mais Rocky aussi, c'est un garçon ! protestai-je.

— Mais toi, tu ne l'es pas, répliqua-t-elle doucement, sans se départir de son ton bienveillant mais ferme. Et, de toute façon, s'il te plaît, ne brise pas les jouets de ton frère. La prochaine fois, je préférerais que tu joues avec tes jouets à toi. D'accord ?

— Oui, maman, c'est d'accord, ai-je fini par abdiquer, sans trop de conviction.

Quand elle referma la porte derrière elle, je restai un moment à fixer Rocky. Dans ses yeux imaginaires, je voyais le même refus que le mien, cette rébellion contre ce que l'on attendait de nous. Mais je savais aussi que la discussion avec ma mère n'était qu'une petite bataille dans une guerre plus vaste, celle de choisir librement qui je voulais être, au-delà des étiquettes et des attentes des autres. J'ai senti un soulagement immense m'envahir, accompagné d'une sensation douce-amère. C'était une victoire, mais une petite victoire. Le combat pour être libre de choisir mes propres jouets, mes propres jeux, n'était pas encore

gagné. Pour l'instant, je rangerais les dinosaures, mais dans ma tête, je continuais de vivre les aventures que je m'inventais, avec Rocky à mes côtés, sans m'imposer de limites. Mais ce jour-là, dans cette chambre encombrée de dinosaures et de blocs de Lego, j'ai su que je n'abandonnerais jamais cette quête.

Je devais obéir à ma mère. À quatre ans, l'autorité parentale était comme un mur indiscutable devant lequel on devait se soumettre, même si, au fond de moi, je ressentais une grande incompréhension. Pourquoi devrais-je, sous prétexte d'être née dans un corps de fille, m'amuser seulement avec des jouets estampillés « pour filles » ? Pourquoi cette catégorisation semblait-elle si essentielle aux adultes ? Et cela fonctionnait aussi dans l'autre sens : mes parents auraient probablement mal pris que William se retrouve, un jour, à jouer avec mes Barbies. Les conventions étaient là, impénétrables et rigides, et personne ne semblait vouloir les questionner.

Jusqu'à mes quatre ans, j'avais été l'enfant modèle que mes parents espéraient. Obéissante, discrète, dans le respect des règles et des normes établies. « L'enfant modèle », quoi. Mais tout a commencé à changer après mon entrée à l'école. Comme si l'école avait ouvert une porte secrète dans mon esprit, une porte menant vers un monde où les règles, ces règles arbitraires sur qui on devait être et comment on devait se comporter, commençaient à me sembler absurdes et, surtout, injustes. C'est à l'école que j'ai trouvé les premières failles dans le système, les premiers indices que ce que l'on m'imposait n'était pas forcément la vérité absolue.

C'est également à cette période que j'ai peu à peu laissé mon ami Rocky dans l'ombre. Il ne s'agissait pas tant d'une rupture que d'un glissement progressif vers un monde plus tangible. Je savais bien que si je continuais à discuter avec un ami imaginaire,

surtout en public, cela pourrait être perçu comme étrange, voire embarrassant. Les enfants, après tout, peuvent être terriblement cruels lorsqu'il s'agit de ce qui sort de l'ordinaire. Alors, j'ai appris à être plus discrète. Rocky, jadis si présent, est devenu une voix dans ma tête, une présence douce, rassurante, mais moins tangible. Il n'a pas disparu du jour au lendemain, bien sûr. Je pense qu'il est resté avec moi jusqu'à la fin du primaire, quelque part au fond de mon esprit, un écho qui refusait de s'éteindre.

Malgré l'absence progressive de Rocky, quelque chose de lui est resté, ancré dans mes choix et mes préférences. J'ai toujours préféré la compagnie des garçons. En grandissant, lorsque les groupes d'enfants se formaient à l'école, lorsque les amitiés se dessinaient, c'est vers les garçons que je me tournais. Non pas parce que je rejetais les filles, mais parce que je trouvais en eux une sorte de liberté, une simplicité que je ne retrouvais pas dans les jeux de petites filles. Peut-être aussi, inconsciemment, que cela me permettait de conserver un lien avec Rocky, de garder une part de lui à mes côtés, à travers ces amitiés masculines qui lui ressemblaient tant.

Jouer avec les garçons, discuter avec eux, courir, inventer des histoires qui n'avaient rien à voir avec la réalité — c'était là que je me sentais libre. C'était là que je pouvais être moi-même, sans avoir à me forcer dans un rôle de petite fille sage et douce. Les garçons n'avaient pas de Barbie, ils ne s'intéressaient pas aux coiffures ou aux robes, et c'est précisément cela qui me plaisait. Avec eux, il n'y avait pas d'attente. Je pouvais être tout à la fois : l'aventurière, la complice, celle qui grimpait aux arbres ou s'inventait des missions secrètes.

Et peut-être que Rocky, quelque part, continuait de m'influencer. Il était comme cette petite voix intérieure qui m'encourageait à défier les attentes, à refuser les cases

prédéfinies. Avec lui, j'avais appris à être plus forte, à questionner ce qui semblait figé. Alors, même si je ne parlais plus de lui à haute voix, même si je savais qu'il n'était qu'une construction de mon imagination d'enfant, il faisait partie de moi. Rocky avait laissé une empreinte indélébile sur la personne que je devenais, une empreinte qui se manifestait à travers chaque amitié, chaque choix de jeu, chaque éclat de rire partagé avec mes camarades garçons.

Peut-être que c'était là ma façon de refuser de grandir complètement, de maintenir un pied dans ce monde imaginaire où les frontières de genre n'existaient pas, où on pouvait être tout ce que l'on voulait, où les choix n'étaient pas limités par des stéréotypes. C'était aussi ma façon de revendiquer ma différence, d'embrasser cette dualité qui me définissait, d'être à la fois la fille que l'on voyait et quelque chose de plus, quelque chose qui ne pouvait pas être contenu dans une étiquette ou un rôle.

Ce qui est certain, c'est que, même sans Rocky, une part de moi continuait de jouer, de défier les règles, de chercher ce que signifiait réellement être soi-même. C'était là le début d'une quête, celle de l'identité, une quête qui ne faisait que commencer.

C'est quelques semaines après mon entrée à la prématernelle que j'ai commencé à comprendre, vraiment comprendre, comment les choses fonctionnaient. Bien que personne ne nous interdisait de jouer ensemble, filles et garçons, il y avait une sorte de force invisible qui nous poussait à nous séparer. C'était comme si, dès notre plus jeune âge, nous étions naturellement catalogués, rangés dans des cases sans même nous en rendre

compte. Les clans étaient bien définis : la majorité des filles jouaient entre elles, et les garçons faisaient de même de leur côté comme si une force irrésistible les empêchait de franchir cette ligne imaginaire. Il y avait cette frontière invisible, cette séparation subtile mais bien présente entre les deux groupes. Pourtant, tous les jouets étaient disponibles pour tous. Personne ne nous empêchait de choisir ce qui nous plaisait sur les étagères : des camions, des Lego, des poupées, une mini-cuisinette. En théorie, chacun pouvait choisir ce qui lui plaisait. Personne n'interdisait aux filles de construire des tours avec des Lego ou de faire rouler des camions dans la terre. De même, les garçons avaient parfaitement le droit de s'amuser avec les poupées, de leur inventer des histoires, ou de préparer un repas imaginaire dans la petite cuisine de plastique rouge. Pourtant, je n'ai jamais vu un garçon toucher une poupée, ni s'approcher de la cuisinette. Tout semblait suivre une logique silencieuse, presque mécanique, qui dictait nos comportements sans qu'on ne s'en rende vraiment compte. Il y avait cette sorte de pression silencieuse qui dictait nos choix, comme un souffle que nous avions tous intégré, un message muet qui nous disait ce qui était approprié et ce qui ne l'était pas.

Bien sûr, il y avait des jouets moins stéréotypés : les cassettes, les livres à colorier, le matériel de dessin. Ces activités semblaient faire tomber, en partie, la barrière entre filles et garçons. Pour une fois, ces jeux ne nous enfermaient pas dans des cases précises et nous nous retrouvions, ensemble, autour d'une table, chacun absorbé dans sa création. Mais une fois la cloche de récréation sonnée, une fois que nous retournions dans le coin des jouets, les anciennes barrières réapparaissaient, presque instinctivement.

Moi, sans doute inconsciemment, sans trop me poser de questions, je me sentais attiré.e davantage vers les garçons, et ce, pour les mêmes raisons pour lesquelles je préférais jouer avec les jouets de mon frère William plutôt qu'avec les miens. J'avais besoin de quelque chose de différent, de quelque chose qui ne soit pas limité par ce qu'on attendait de moi en tant que « fille ». Et c'est sans doute pour cela qu'après seulement une semaine de classe, déjà lassé.e de me déguiser en « maman » en utilisant les mini-articles de cuisine ou en prétendant donner à manger à des poupées, je me suis dirigé.e vers les jouets des garçons. Les camions, les ballons de football, les Lego, le mobile à outils, les figurines de *Toy Story* — tout cela me semblait bien plus palpitant, bien plus libre.

Au début, cela n'a pas posé problème, mais je sentais les regards. On m'observait, que ce soit les éducatrices ou les autres enfants. C'était évident que cela dérangeait : j'étais la seule à le faire, à m'aventurer dans ce territoire qui, apparemment, ne m'était pas destiné.

Je me rappelle d'un jour en particulier, un matin pluvieux où nous étions tous coincés à l'intérieur. J'avais envie de construire quelque chose, de mettre mes mains dans les Lego et de créer une tour immense. Mais quand je me suis approchée du bac rempli de ces briques colorées, je me suis rendu compte qu'il n'y avait que des garçons autour. Ils parlaient fort, riaient entre eux, et je me suis figée, incertaine. Est-ce que je pouvais vraiment les rejoindre ? Est-ce qu'ils m'accepteraient ?

J'ai fini par m'éloigner, reprenant une poupée sur l'étagère, me dirigeant vers les autres filles, un sentiment de déception pesant sur mes épaules. J'avais l'impression de trahir une part de moi-même, celle qui, quelque part, voulait être libre de choisir, celle qui refusait de se laisser limiter par les attentes des autres. Et

pourtant, même si personne ne m'avait rien dit, la force de l'habitude, des conventions, avait été plus forte que moi.

Ces premiers jours de prématernelle ont été un véritable éveil pour moi. C'était la première fois que je prenais vraiment conscience de la puissance de ces attentes, de ces normes invisibles qui dictaient nos comportements, nos choix, nos amitiés. Bien sûr, nous avions le droit de faire ce que nous voulions. Mais dans la pratique, ce n'était jamais aussi simple. Les regards, les habitudes, tout cela formait un mur difficile à franchir. Et c'était un sentiment étrange, à la fois frustrant et formateur. Un sentiment qui, malgré mon jeune âge, m'a poussé.e à réfléchir et à me promettre, quelque part au fond de moi, que je ne laisserais pas ces barrières m'empêcher de découvrir qui j'étais réellement.

Un autre jour, alors que j'étais absorbé.e par la construction d'une tour avec les Lego, deux garçons s'approchèrent. Sans crier gare, ils me les arrachèrent des mains en déclarant que ces jouets étaient à eux, que c'étaient des « jouets de gars », pas de filles. J'ai essayé de les reprendre, mais l'un d'eux me poussa, et je tombai par terre. Une des éducatrices, ayant vu la scène, s'approcha et réprimanda les deux garçons. Elle leur rappela que tout le monde dans la classe, sans distinction, avait le droit de jouer avec tous les jouets disponibles, quels qu'ils soient.

Néanmoins, une fois qu'elle s'était assurée que j'allais bien, elle se pencha vers moi et me demanda, d'une voix douce mais remplie de sous-entendus, si je ne préférais pas aller jouer avec les filles. À contrecœur, j'acquiesçai, me dirigeant vers le coin des poupées. Ce jour-là, je réalisai que malgré les belles paroles d'égalité et de liberté, il existait une réalité différente, une réalité où s'aventurer hors des lignes préétablies m'exposait à des critiques, à des réprimandes, et même à des blessures.

Dès lors, il était devenu évident pour moi que le fait de vouloir franchir ces frontières, de vouloir défier les stéréotypes sociaux, avait un coût. Et que ce coût, c'était celui de se heurter sans cesse à des barrières invisibles, d'être vu.e comme une anomalie dans une société qui nous imposait une vision binaire stricte : fille ou garçon, chacun dans son camp, chacun avec ses jouets. C'était comme si toute autre possibilité, tout ce qui pourrait être en dehors de cette dichotomie, était tout simplement inconcevable.

Je me souviens d'avoir ressenti une forme de frustration face à cette division, un sentiment d'injustice. Pourquoi devions-nous nous séparer ainsi ? Pourquoi les filles se tournaient-elles automatiquement vers les poupées et jouer à nourrir les bébés et les garçons vers les voitures ou à s'amuser à inventer des histoires d'aventuriers avec leurs Lego sans même réfléchir ? Je ressentais en moi un désir profond de franchir cette barrière, de montrer qu'il n'y avait rien de mal à faire un autre choix. Mais il était difficile d'agir à contre-courant. Difficile de se lever, de prendre un camion, et d'aller jouer avec les garçons quand tout dans l'ambiance semblait me pousser vers les poupées et les autres filles. Ce sentiment ne me quitta pas. Même si, par moments, je finissais par céder, par retourner jouer avec les filles pour éviter les conflits, quelque chose en moi refusait de se conformer. C'était là, dès mes premières semaines d'école, que la graine de la rébellion avait été plantée. La graine d'un désir, celui de choisir qui j'étais, celui de ne pas laisser les attentes des autres définir ma vie.

Ce jour-là, même si j'avais abdiqué, même si je m'étais assis.e parmi les poupées avec les autres filles, j'avais compris que la bataille n'était pas terminée. Ce n'était que le début.

C'est sans doute pour cette raison que, pendant toute la prénatale et la maternelle, je me suis retrouvé.e confronté.e à ces situations stéréotypées, encore et encore. Même si, au fond de moi, je préférais de loin les jouets « de garçons », je savais que cela ne cadrerait pas dans le moule. Et les garçons ne manquaient pas de me le rappeler. À chaque fois que j'essayais de me joindre à eux, que ce soit avec des Lego, des camions ou des figurines, leurs regards ou leurs mots étaient là pour me faire comprendre que je n'étais pas à ma place. Et les éducatrices, dans leur tentative d'éviter des conflits qu'elles jugeaient sans doute de moindre importance, me redirigeaient toujours avec une subtilité mesurée. « Pourquoi ne pas faire un casse-tête ? » ou « Peut-être que tu pourrais aller dessiner, tu aimes ça, non ? » Des activités jugées « mixtes », où les frontières entre garçons et filles étaient plus floues, plus acceptables.

Et j'abdiquais. J'abdiquais parce que, oui, j'aimais bien faire des casse-têtes, et j'étais même plutôt doué.e pour le dessin. C'était une activité dans laquelle je trouvais un certain plaisir, une manière de laisser mon imagination s'exprimer. Mais malgré tout, ce n'était pas ce que je voulais vraiment. Ça allait à l'encontre de mes désirs profonds, de mes véritables intérêts, de mes besoins en tant qu'individu. Ce que je voulais, c'était simplement pouvoir passer mes moments de jeux à m'amuser avec les jouets qui me correspondaient davantage, ceux qui stimulaient en moi cette créativité et cette énergie que j'associais instinctivement aux « jeux de garçons ». Et cela, sans avoir à me justifier, sans avoir à expliquer pourquoi un camion me semblait plus passionnant qu'une poupée. Mais ce que je voulais n'était pas en phase avec les attentes que la société plaçait en moi.

J'étais venu.e au monde dans le corps d'une fille, alors il fallait que je fasse avec. Et, de toute évidence, cela impliquait que je

devais me comporter « comme une fille ». C'était ce que l'on attendait de moi, ce que la société me dictait, même sans mots, même à travers de simples suggestions, de regards insistants, d'encouragements doux mais directs. Et je n'avais pas de droit de riposte, pas de voix pour protester contre cette assignation arbitraire. Le message était clair : je devais capituler, me résigner à faire semblant, à jouer le rôle qu'on m'avait attribué à la naissance.

Alors, je jouais le jeu. À contrecœur, certes, mais je jouais. Je me conformais. Parce que c'était plus simple, parce que c'était moins douloureux que de lutter sans cesse contre des attentes que je ne pouvais changer. Pourtant, quelque chose en moi ne cessait de se rebeller. Un murmure qui me disait que je méritais mieux, que je méritais de choisir mes propres jouets, mes propres amis, sans avoir à me plier à des conventions qui ne faisaient aucun sens à mes yeux.

Mais à cet âge-là, on n'a pas la force de combattre un système tout entier. On n'a que la capacité de s'adapter, de trouver des moyens de naviguer entre les attentes des autres et nos désirs profonds. Alors je faisais des casse-têtes, je dessinais, et parfois, je jouais même aux poupées. Et chaque fois que je le faisais, c'était comme si une petite part de moi-même se dissipait un peu plus, comme si je m'éloignais de ce que j'étais vraiment. Mais c'était nécessaire, ou du moins, c'est ce que je croyais, pour avoir la paix, pour éviter les conflits, pour continuer de vivre dans un monde qui ne semblait pas prêt à m'accepter tel.le que j'étais.

C'est à cet âge-là que j'ai compris, sans vraiment le formuler encore, que les attentes des autres pouvaient devenir un poids lourd à porter. Que la liberté d'être soi-même pouvait être restreinte par des murs invisibles, bâtis par les normes sociales et les conventions de genre. Et, en silence, je me suis fait la

promesse que, lorsque je serais plus grande, je trouverais un moyen de démolir ces murs. Que je finirais par être libre de choisir mes jouets, mes jeux, et la manière dont je voulais être, sans avoir à capituler devant des règles qui ne me correspondaient pas.

Et à la maison, ce n'était guère mieux. Ma mère, principalement, m'interdisait d'emprunter les jouets de William sous prétexte que je risquais de les briser. À chaque fois, je lui répliquais avec toute la logique dont un enfant est capable : « Maman, je n'ai jamais brisé un de mes jouets, pourquoi je briserais ceux de William ? » Mais rien n'y faisait. Sa réponse était toujours la même : j'avais la chance de posséder des jouets que bien des jeunes filles de mon âge auraient rêvé d'avoir, et je devrais m'en contenter. Après tout, j'étais une fille, pas un garçon, et il serait « bien mieux » que je joue avec ma petite sœur Olivia plutôt que de m'intéresser aux jouets de William.

Cela me mettait en colère, une colère sourde, difficile à exprimer à mon âge, mais je n'avais pas vraiment le choix d'obtempérer. Ma mère était intransigente, et je devais m'adapter, me plier à sa volonté. Alors, pendant presque toute mon enfance, j'ai été forcé.e de me cantonner dans ce rôle de jeune fille que l'on m'imposait. Pour faire plaisir à ma mère, je me retrouvais à jouer à des jeux de « filles », des jeux qui, très souvent, me semblaient totalement ridicules. À force de me forcer, j'en suis venu.e à les détester au plus haut point.

À un moment donné, j'ai même fini par abandonner complètement tous mes jouets. C'était devenu trop, une contrainte qui me privait de ce que je voulais vraiment. J'ai cessé de jouer, au grand plaisir de ma petite sœur Olivia, qui pouvait maintenant s'emparer de mes poupées et de mes jeux sans aucune concurrence. Je me suis alors tourné.e vers le dessin, une

activité qui, comme je l'ai déjà mentionné, me plaisait et dans laquelle j'avais un certain talent — un talent certain, même.

Et ce dessin est devenu bien plus qu'un simple passe-temps. J'en ai fait une obsession. Je dessinais tout le temps, du matin jusqu'au soir, et même la nuit, lorsque je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Mes crayons et mes feuilles étaient devenus mes alliés, ma seule forme d'expression libre, loin des attentes de genre et des restrictions que je vivais au quotidien. C'était ma manière à moi de canaliser cette colère, cette frustration sourde qui montait en moi face à l'injustice de ma situation.

Le dessin est devenu mon exutoire. Chaque trait, chaque ligne tracée sur le papier, était une manière de me libérer de cette rage contenue, de cette incompréhension face aux règles absurdes qui me confinaient à un rôle dans lequel je ne me reconnaissais pas. C'était ma façon de crier sans faire de bruit, de protester sans parler. Ce que je ne pouvais pas dire à voix haute, je l'exprimais sur la page. Et, dans ces moments-là, j'avais l'impression de regagner un peu de contrôle sur ma vie, de me réapproprier une part de moi-même que l'on m'avait volée.

C'est à travers le dessin que j'ai pu endiguer cette frustration grandissante, cette douleur de ne pas pouvoir être simplement moi-même, sans avoir à me conformer aux attentes de genre que l'on m'imposait. Le dessin me permettait de transcender cette dichotomie binaire, d'ignorer les limites que la société me fixait. Dans mes dessins, il n'y avait ni garçon, ni fille, ni règles à respecter. Il n'y avait que des mondes imaginaires, des créatures fantastiques, des paysages grandioses où je pouvais être qui je voulais, sans contrainte, sans jugement.

En grandissant, j'ai compris que mon envie de jouer avec des jouets « de garçons », ma prétention de ne pas me laisser

enfermer dans un rôle sociétal prédéfini, n'était pas simplement un caprice d'enfant. C'était une volonté, une affirmation de mon identité, une révolte contre une vision du monde qui me semblait profondément injuste. Une vision qui ne laissait aucune place à la nuance, à la diversité, à la liberté d'être soi-même au-delà des cases imposées à la naissance. Et même si, en apparence, j'avais capitulé, même si j'avais cessé de réclamer les jouets de William, une part de moi continuait de lutter, d'exister librement à travers chaque coup de crayon, chaque dessin, chaque création qui me permettait d'échapper, ne serait-ce qu'un instant, à cette réalité qui ne me convenait pas.

Et il en fut de même pour le type de vêtements que je devais porter. Tout comme pour les jouets, j'ai rapidement compris que les vêtements avaient eux aussi leurs propres normes sociétales, une sorte de code implicite qui définissait qui nous étions censés être. Ces règles, aussi invisibles qu'inébranlables, s'appliquaient à tous, même aux plus jeunes. Comme pour les jouets, le vêtement que l'on porte raconte une histoire, il attribue une identité. La blouse blanche pour le médecin, la robe noire pour l'avocat, l'uniforme pour l'élève — chaque vêtement correspondait à un rôle, une fonction dans la société. Et lorsque ce code concernait le sexe de la personne, les conventions devenaient particulièrement rigides, presque intouchables.

Depuis la nuit des temps, les hommes et les femmes ont été assignés à des vêtements bien distincts, conformes aux codes en vigueur dans leur société respective. Le pantalon était l'apanage de l'homme, la robe celui de la femme, et cela semblait être gravé dans le marbre. Même les couleurs suivaient ce code genré : le rose, le vert, le jaune étaient les couleurs des filles ; le bleu, le brun, le noir, celles des garçons. Tout était compartimenté, catégorisé,

et le message était clair dès le plus jeune âge : les vêtements définissaient qui nous étions censés être.

Sans surprise, j'étais aussi réfractaire aux vêtements que je l'étais aux jouets. Porter des robes ou des jupes n'avait jamais été mon fort. Je trouvais ça contraignant, inconfortable, comme une cage de tissu qui m'enfermait dans une image qui ne me ressemblait pas. Et ne parlons même pas de la couleur rose, qui me donnait presque de l'urticaire. Refuser la robe et la couleur rose, c'était, pour une jeune fille de mon âge, l'ultime acte de subversion, une sorte d'insubordination qui ne passait pas inaperçue.

Pour ma mère, qui avait tant rêvé d'avoir une fille, c'était une véritable déception. Elle avait cette image idéalisée de moi : une jolie petite fille portant une belle robe rose ornée de dentelle, une licorne imprimée sur le devant, des petites barrettes à perles dans les cheveux, un fin bracelet en forme de cœur autour du poignet, et une paire de souliers roses avec un petit talon pour couronner le tout. C'était son rêve, une sorte de fantôme vestimentaire qu'elle avait cultivé pendant des années, et elle n'avait pas l'intention de s'en priver maintenant que j'étais là, prête à incarner ce rêve.

Et elle a essayé, vraiment. Elle m'habillait selon cette image parfaite qu'elle avait en tête, choisissant soigneusement les robes les plus élégantes, les plus adorables, les accessoires les plus mignons, espérant que, d'une manière ou d'une autre, je finirais par adhérer à cette vision d'elle, par l'adopter. Mais rien n'y faisait. À chaque fois qu'elle m'enfilait l'une de ces robes, je me sentais déguisé.e, comme un personnage dans une histoire qui n'était pas la mienne. Ces froufrous, ces dentelles, ces couleurs pastel me donnaient littéralement la nausée. C'était une sorte de prison en tissu, une manière de m'étouffer dans une

identité qui ne me convenait pas, une identité que je n'avais pas choisie.

Je me rappelle de ces moments où je me regardais dans le miroir, vêtue de ces robes roses avec les barrettes qui me pinçaient les cheveux, et de ce sentiment de malaise profond. Ce n'était pas moi. C'était l'image que ma mère voulait voir, l'enfant qu'elle voulait que je sois, mais ce n'était pas moi. J'aurais préféré porter des vêtements confortables, des pantalons larges, des t-shirts neutres, quelque chose qui me permette de bouger librement, de grimper aux arbres, de courir sans me soucier de salir de la dentelle ou de déchirer un ruban.

Mais à cet âge-là, je n'avais pas vraiment le pouvoir de dire non, pas le pouvoir de refuser catégoriquement. Alors, la plupart du temps, je me laissais faire, même si cela me rongeaient de l'intérieur. Je capitulais devant les attentes de ma mère, je jouais le jeu, portant ces robes qu'elle avait choisies pour moi, ces souliers qui brillaient, même si chaque fibre de mon être se rebellait. Et tout cela, simplement parce que j'étais née dans un corps de fille, simplement parce que c'était ce que la société attendait de moi. C'était épuisant, et profondément injuste. J'avais l'impression de toujours devoir me conformer, de toujours devoir prouver quelque chose, et de n'avoir jamais vraiment le droit d'être simplement... moi.

Le code vestimentaire, tout comme le choix des jouets, était une autre façon de me contraindre, une autre barrière que l'on me dressait sans relâche. On m'imposait des rôles, on me disait ce que je devais être, ce que je devais aimer, et tout cela sous le simple prétexte de mon genre. Et si jouer aux poupées me semblait ridicule, être vêtue de la tête aux pieds en rose, parée de dentelles et de licornes, m'était insupportable.

Ces vêtements, ces attentes, c'était comme si la société tout entière essayait de m'effacer, de me modeler selon une image prédéterminée qui n'avait rien à voir avec qui j'étais réellement. Je voulais simplement être libre, libre de choisir mes vêtements, libre de définir qui j'étais au-delà des stéréotypes de genre. Mais, malheureusement, à cet âge-là, la seule chose que je pouvais faire, c'était m'adapter et attendre, espérer le jour où je serais assez grande, assez forte pour dire non et imposer enfin ma propre identité.

Ce sentiment d'oppression face au code vestimentaire, je l'ai ressenti dès l'enfance, et il s'est intensifié au fur et à mesure que les années passaient. Après avoir accepté, tant bien que mal, de porter les robes et les accessoires que ma mère choisissait pour moi, comme décrit précédemment, je suis arrivé.e à un point où ce compromis n'était plus tenable. Chaque fois que j'étais contraint.e de porter ces vêtements, c'était comme un rappel constant de tout ce que je devais être, de tout ce que je n'étais pas vraiment. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point je me suis révolté.e contre l'idée de m'affubler de robes et de jupes, tout ce qui représentait le code vestimentaire féminin auquel on voulait m'assujettir.

Pendant mes toutes premières années à l'école primaire, ce fut la guerre, presque chaque matin, entre ma mère et moi. Pour elle, il était inconcevable que j'aille à l'école en pantalon. « Une fille, ça porte des robes et des jupes », me répétait-elle inlassablement. Cette phrase résonnait comme une sentence, chaque mot m'enfermant un peu plus dans un rôle qui ne me convenait pas. Les matins étaient souvent marqués par des disputes interminables, des crises terribles que je faisais, tellement l'idée de devoir m'habiller selon la volonté de ma mère m'exaspérait. Je ressentais une telle frustration, une telle colère

d'être privée de ce simple choix, celui de m'habiller comme je l'entendais.

J'enviais mon frère William et sa liberté vestimentaire. Ses beaux pantalons, ses jeans délavés, ses chandails de super-héros, et surtout ses magnifiques Converse noir et blanc qui me semblaient la quintessence du confort et de l'indépendance. Pendant ce temps, je devais me contenter de mes foutus souliers à talons, ceux qui m'empêchaient de courir librement dans la cour d'école de peur de me fouler la cheville. Tout comme avec les jouets, je ne parvenais tout simplement pas à comprendre pourquoi une telle distinction devait être faite. Pourquoi devais-je être assigné.e à un type de vêtement spécifique juste parce que j'étais né.e dans un corps de fille ? Pour moi, c'était insensé. Mais ce qui nourrissait encore plus ma colère, c'était de voir ma mère elle-même porter des pantalons. Elle incarnait cette liberté que l'on m'interdisait, et je ne pouvais m'empêcher d'y voir une forme de contradiction, presque une moquerie à mon égard.

Lorsque je lui en parlais, lorsque je lui demandais pourquoi elle, adulte, pouvait porter des pantalons alors que moi je devais me conformer aux robes, sa réponse était toujours la même, servie sur un ton condescendant : « Je suis une adulte, et ta mère, c'est différent. Quand tu seras plus vieille, tu pourras porter ce que tu veux. Pour l'instant, tu es une jeune fille, et une jeune fille s'habille avec du linge de jeune fille. C'est pas plus compliqué que ça. » Et à chaque fois qu'elle prononçait ces mots, c'était comme une gifle. J'en étais venu.e à la détester pour ça, pour ce refus obstiné de voir au-delà des normes, de comprendre ce que je ressentais. Elle voulait me modeler à son image, sans voir la personne que j'étais réellement.

Même si, très jeune, je m'étais déjà rendu.e à l'évidence que mes goûts vestimentaires et mes préférences en matière de jeu

ne cadraient pas dans ce qu'on appelait la « normalité sociale », je n'en faisais pas grand cas. Je pensais que, tant que je restais dans le cadre familial, il s'agissait de concessions que je pouvais faire. Et malgré mes incartades et le fait que je ne comprenais pas les véritables raisons derrière cette normalité imposée, la majorité du temps, j'obéissais. Je me conformais, tentant de faire plaisir à mes parents. Mais tout a basculé quand j'ai commencé à sortir de ce cadre familial, quand j'ai découvert que cette « normalité sociale » ne s'arrêtait pas à la porte de la maison. Elle était partout, au sein du milieu scolaire, dans la cour d'école, dans les comportements des autres enfants et des adultes qui les encadraient.

C'est à ce moment-là que le trouble a véritablement commencé. C'est là que j'ai ressenti les premières fissures dans ma propre identité, là que mes crises identitaires ont débuté. C'était comme une explosion lente et continue, une lutte qui montait en moi, alimentée par chaque robe que l'on m'obligeait à porter, par chaque fois que l'on me rappelait que « j'étais une fille ». J'ai tenté de revendiquer mes droits, mes choix, de faire abstraction de cette identité de genre qui me collait à la peau et qui ne correspondait pas à ce que je ressentais. Pour moi, ce n'était pas parce que j'étais née fille que je devais nécessairement être cantonnée à ce statut, à ces vêtements, à ces jouets.

Il y avait des jours où je voulais être autre chose. Des jours où je voulais m'habiller comme William, courir avec lui, grimper aux arbres, porter des jeans et des baskets. Mais pour mes parents, pour l'école, pour la société dans son ensemble, c'était incompréhensible. Une sorte de non-sens. Parce qu'ils ne voyaient l'individu que dans une perspective binaire : fille ou garçon, chacun à sa place, chacun avec ses codes bien définis.

Et moi, je me retrouvais perdue dans ce système rigide, essayant tant bien que mal de trouver un espace où je pouvais être simplement moi-même, au-delà des attentes, au-delà des apparences.

Ainsi, après un nombre effarant de crises pendant mes trois premières années du primaire, centrées principalement autour de mes choix vestimentaires, ma mère a fini par se résigner. Elle a finalement accepté que je puisse porter des pantalons pour aller à l'école, à condition que cela reste une exception, limitée à une fois par semaine. Pour moi, c'était une immense victoire, une première brèche dans le mur des attentes rigides qui m'étaient imposées. C'était un moment où je pouvais être moi-même, où je pouvais me sentir un peu plus libre.

Cette victoire vestimentaire a été suivie d'une autre : j'ai réussi à convaincre mon frère William de me laisser jouer avec certains de ses jouets. Cela n'avait pas été facile — William était assez protecteur de ses affaires, et nos parents eux-mêmes n'étaient pas ravis de me voir manipuler ce qu'ils considéraient comme des « jouets de garçon ». Pourtant, au fil du temps, William a commencé à me prêter ses figurines de *Star Wars*, son jeu de construction de robot en Lego, avec lequel on pouvait créer une multitude de structures différentes, ainsi que son jeu de fléchettes, un cadeau de sa marraine. Ce jeu avait suscité quelques inquiétudes chez mes parents, qui craignaient des accidents avec les dards, mais malgré toutes ces craintes, William et moi ne nous sommes jamais blessés. Ces moments de jeu partagés représentaient un espace de liberté, un espace où les règles semblaient un peu moins rigides, un espace où je pouvais être simplement moi.

C'est vers cette même période que mes parents ont commencé à se poser de sérieuses questions sur ma véritable identité de genre. Après tout, je n'avais jamais cessé de leur dire, parfois même quotidiennement, que je ne voulais pas être seulement une fille. Je sais que cela devait les déstabiliser, car tout dans leur éducation, tout dans ce qu'ils connaissaient, les poussait à penser en termes simples et binaires : garçon ou fille, point final. Mais moi, je ressentais autre chose, quelque chose de plus complexe, quelque chose qui ne se laissait pas enfermer dans un simple choix.

Il m'arrivait de me maquiller, de me vêtir de vêtements typiquement féminins, de jouer à des jeux de filles et, dans ces moments-là, de me sentir totalement comme une fille. Mais il y avait aussi des jours où je ressentais un besoin tout aussi profond de combler mon côté « gars ». Ces jours-là, je voulais porter des vêtements plus amples, des vêtements que l'on qualifiait de « garçons », je voulais jouer à des jeux plus aventureux, plus audacieux, et m'identifier davantage à l'image d'un garçon plutôt qu'à celle d'une fille. Ces deux aspects de moi étaient bien réels, bien présents, et j'avais besoin d'explorer les deux pour me sentir complet.e.

Mes parents, eux, se retrouvaient face à une situation qui les dépassait. Ils n'avaient pas les outils nécessaires pour comprendre ce que je vivais. Je sais qu'ils ont essayé de chercher des réponses sur Internet, d'en apprendre davantage sur ces questions d'identité de genre. Mais à l'époque, il y avait très peu d'informations accessibles et fiables. Ce qui se trouvait en ligne était souvent mal documenté, voire erroné, et les rares ressources sur la non-binarité étaient confuses ou incomplètes. Ce concept de ne pas s'identifier strictement comme fille ou

garçon restait encore un territoire inconnu, une idée qui n'avait pas encore trouvé sa place dans le discours courant.

Face à cette incertitude, ils ont décidé de s'en remettre à un spécialiste. Ils espéraient obtenir des réponses claires, des explications rassurantes, peut-être même une solution pour ce qu'ils voyaient encore comme un « problème » à régler. Ils voulaient comprendre pourquoi leur enfant ne rentrait pas dans les cases attendues, pourquoi je ne voulais être ni une fille, ni un garçon, mais quelque chose d'autre, quelque chose de plus vaste, quelque chose qui échappait à la simple logique binaire.

Pour moi, cette consultation représentait une sorte de carrefour. C'était à la fois une reconnaissance que ce que je ressentais n'était pas insignifiant, que mes parents prenaient cela au sérieux, mais aussi une inquiétude sous-jacente : celle que, quelque part, il y avait quelque chose en moi qui devait être « réparé ». Je savais qu'ils m'aimaient et qu'ils voulaient le meilleur pour moi, mais je ressentais également leur confusion, leur peur. Et cela ajoutait un poids supplémentaire à cette quête de soi qui était déjà bien assez lourde pour mes jeunes épaules.

Ce « petit problème », comme ils l'appelaient, n'était pas quelque chose que l'on pouvait simplement résoudre avec un spécialiste ou une thérapie. C'était une part de moi, une part essentielle de mon identité qui ne demandait qu'à être entendue, qu'à être acceptée. Et malgré toutes les incertitudes, malgré le regard des autres et les attentes qui pesaient sur moi, je savais que cette part de moi ne disparaîtrait jamais. Elle était là, et elle méritait de vivre, d'exister pleinement, sans compromis, sans honte.

Je devais avoir autour de dix ans lorsque mes parents ont finalement pris un rendez-vous avec un psychologue. Ils voulaient en savoir plus sur mon identité de genre, chercher des réponses, et surtout, comprendre si tout « ça » — mon refus des conventions genrées, ma révolte contre le rose, les robes, et les jouets de filles — était « normal ». Je me souviens très bien de la première fois que nous nous sommes rendus au cabinet du psychologue. C'était en plein cœur du centre-ville de Montréal, au troisième étage d'un édifice à bureaux. J'avais trouvé ça à la fois impressionnant et embarrassant. Ce n'était pas comme d'aller voir un médecin pour un simple rhume. L'endroit avait un air très austère, presque sinistre, qui ne faisait rien pour me mettre à l'aise. Je l'avais mentionné à ma mère, mais elle m'avait simplement répondu qu'il ne fallait pas se fier à l'endroit et que tout allait très bien se passer. Honnêtement, ça ne m'avait pas rassuré.e du tout.

Ce jour-là, j'ai rencontré le psychologue pour la première fois. Un homme d'une quarantaine d'années, très grand, avec une peau étonnamment bronzée — ce qui m'avait paru bizarre puisque nous étions en plein mois de novembre, un mois où le soleil avait à peu près disparu. Il m'a posé de nombreuses questions sur mon identité de genre, cherchant à comprendre pourquoi je ne m'identifiais ni comme une fille ni comme un garçon. C'était la première fois qu'on me questionnait de cette manière, et j'ai essayé, avec mes mots d'enfant de dix ans, d'être le plus honnête possible. Je lui ai raconté ce que j'avais vécu à l'école, ma frustration face aux rôles que l'on voulait que je joue, l'injustice ressentie à devoir porter exclusivement des vêtements « de fille » que ma mère choisissait pour moi. J'ai tenté de lui expliquer ce tiraillement constant entre ces attentes extérieures et ce que je ressentais au plus profond de moi.

Mais, à mesure que je parlais, je sentais que quelque chose ne passait pas. Je percevais un décalage, une incompréhension qui m'a vite mis.e mal à l'aise. J'avais l'impression que, sans qu'il le dise directement, il croyait mieux savoir que moi qui j'étais et comment je me sentais. Ses questions étaient empreintes d'une certaine condescendance, comme s'il pensait que mes sentiments n'étaient qu'une lubie passagère, une sorte de jeu d'enfant pour attirer l'attention de mes parents. Il semblait dévaluer tout ce que je disais. À ses yeux, à dix ans, je n'étais pas capable de savoir qui j'étais ou ce que je ressentais vraiment. Ce n'était, selon lui, qu'une simple recherche d'identité, une confusion qui se résoudrait d'elle-même.

Le psychologue m'a bien concédé que ce n'était pas « mal » de me sentir parfois comme un garçon, d'envier les vêtements et les jeux de garçons. Mais, tout au long de nos rencontres, il n'a cessé de me rappeler que c'était tout à fait normal que les gens autour de moi, mes parents, mes enseignants, mes camarades, veuillent m'identifier comme une fille. Après tout, disait-il, j'étais « réellement » une fille. Et pour lui, il était important — crucial, même — que je finisse par « accepter » cette réalité. Il voulait que je comprenne que, pour le bien de mes parents qui s'inquiétaient, mais surtout pour moi-même, je devais retrouver ma « juste place » dans la société.

Selon lui, pour être heureuse et épanouie, je devais cesser de m'identifier à un genre qui, d'après lui, n'était pas le mien. Il insistait sur l'importance d'apprendre à me comporter « comme il se devait », c'est-à-dire comme une fille. Il m'a fait comprendre que ma révolte, mes envies de pantalons, de jeux de garçons, n'étaient qu'une phase, une simple opposition temporaire, et que tôt ou tard, j'allais devoir rentrer dans le rang pour « m'épanouir ». Mais plus il parlait, plus je me sentais étouffé.e, incompris.e.

J'avais cette impression terrible qu'il voulait m'enfermer dans une boîte qui ne me convenait pas, une boîte que je m'efforçais de repousser depuis aussi longtemps que je me souvenais.

Il y avait quelque chose de profondément injuste dans ses paroles, quelque chose qui me faisait bouillir intérieurement. Comme si toute la complexité de ce que je ressentais, toutes ces questions que je me posais, ne valaient rien parce qu'elles venaient d'un enfant. Comme si, sous prétexte de mon âge, mes mots n'avaient pas de poids. Pourtant, moi, je savais ce que je ressentais. Je savais que ces envies de sortir des codes, de porter autre chose que des robes, de jouer avec des jouets de garçon, n'étaient pas des caprices. C'était une partie de moi, une part essentielle de mon identité.

Mais ce que le psychologue ne comprenait pas, c'était que ce que je cherchais, ce n'était pas un simple jeu. Ce n'était pas de l'attention. C'était de la reconnaissance. Le droit d'exister tel.le que j'étais, sans avoir à m'excuser de ne pas entrer dans les cases, de ne pas correspondre aux attentes. J'avais besoin qu'on m'écoute, qu'on comprenne que ma quête n'était pas un simple passage, mais bien une partie essentielle de ce que j'étais en train de devenir. Mais tout ce que je recevais, c'était des explications pour me convaincre que je devais renoncer, que je devais me conformer pour le bien des autres, pour le bien de mes parents, pour éviter qu'ils s'inquiètent.

Et c'est là que j'ai compris que ce ne serait pas aussi simple. Que cette lutte pour exister en dehors des normes ne serait pas une bataille que je pourrais gagner facilement, ni même rapidement. Le psychologue voulait me faire croire que la seule voie vers le bonheur était de rentrer dans « le moule », de jouer le rôle de la fille sage et conforme. Mais moi, au fond, je savais

que ce bonheur-là serait artificiel, une illusion bâtie sur le renoncement de tout ce que je ressentais réellement.

Ce que je désirais, ce n'était pas qu'on me dise ce que je devais être, mais qu'on me laisse la liberté de le découvrir par moi-même.

Après trois rencontres avec ce psychologue, chacune d'une trentaine de minutes, je suis ressorti.e de son cabinet sans avoir ressenti la moindre compassion ou empathie de sa part. Il n'avait fait que m'écouter poliment, mais je savais au fond de moi qu'il n'accordait aucune importance réelle à ce que je ressentais. Pour lui, mes paroles n'étaient qu'un simple bruit de fond, des mots d'enfant à ne pas prendre trop au sérieux.

Après notre troisième séance, il a longuement discuté avec mes parents, et je me rappelle les voir s'entretenir avec lui dans ce bureau sombre, leurs visages tendus, cherchant désespérément des réponses. Ce « pseudo-psychologue », comme j'ai fini par le qualifier, est arrivé à la conclusion qu'ils ne devaient pas trop s'en faire. Pour lui, c'était « fréquent » chez les jeunes de mon âge d'être en quête identitaire. Cela faisait partie du processus de grandir, disait-il. Il pensait que mes comportements n'étaient qu'une certaine forme de provocation, une manière de tester les limites, d'attirer l'attention. Selon lui, tout ce que je traversais finirait par passer avec le temps, la patience, et un peu de discipline.

Il leur conseilla de ne pas m'empêcher complètement de jouer à des jeux de garçons ou de porter des vêtements plus masculins, car cela pourrait aggraver la situation. Mais il insista également sur l'idée qu'ils ne devaient en aucun cas céder à toutes mes envies. Ce n'était qu'une phase, une confusion temporaire, et

selon lui, je finirais bien par comprendre que je n'étais pas un garçon, mais une fille. Avec suffisamment de temps, cette « anomalie » finirait par se résoudre d'elle-même, et je reprendrais ma place « naturelle » en tant que fille.

Ai-je besoin de mentionner que cette première expérience avec un professionnel de la santé mentale fut un échec retentissant ? Du moins, pour moi, elle l'a été. J'étais venu.e en espérant être écouté.e, en espérant que quelqu'un comprendrait ce que je ressentais, que quelqu'un pourrait m'aider à naviguer dans cette mer agitée de questions sur qui j'étais. Mais ce que j'ai trouvé, c'était un homme qui ne faisait que conforter mes parents dans l'idée qu'il y avait quelque chose à réparer en moi, que j'avais tort de ressentir ce que je ressentais.

Pour mes parents, je pense que c'était aussi une forme de soulagement. Peut-être qu'ils avaient espéré que le psychologue leur dirait que tout allait s'arranger, que ce n'était qu'une période à passer. Et c'est exactement ce qu'ils ont entendu. Cette réponse leur permettait de maintenir l'espoir que tout rentrerait dans l'ordre, que je finirais par me conformer aux attentes, par devenir la fille qu'ils voulaient que je sois, la fille qui ne ferait plus de vagues.

Mais pour moi, cette expérience m'a fait comprendre quelque chose d'essentiel : je ne pouvais pas compter sur les autres pour valider qui j'étais. Personne ne semblait prêt à accepter cette partie de moi qui ne correspondait pas aux standards, cette partie de moi qui voulait vivre librement, en dehors des étiquettes de genre. On m'avait demandé de me taire, de me plier, de m'adapter, encore et encore, jusqu'à ce que la personne que j'étais disparaisse derrière la façade que l'on voulait que je montre.

Après cette série de rendez-vous, il est devenu clair que, si je devais exister pleinement, je devais apprendre à le faire sans l'approbation des autres. Peut-être que je n'avais que dix ans, mais cette prise de conscience a été le début d'une autre sorte de révolte, une révolte intérieure. Une promesse à moi-même que je ne laisserais pas les opinions d'un psychologue ou les attentes de la société me dicter qui j'avais le droit d'être.

À partir de ce moment-là, j'ai su que mon chemin ne serait pas facile. Que chaque choix que je ferais, chaque vêtement que je porterais, chaque jeu auquel je jouerais serait une manière de lutter pour cette identité que l'on voulait m'arracher. Mais peu importe les obstacles, je savais que je ne pouvais pas renoncer. Parce que renoncer, c'était accepter de ne pas exister réellement. Et ça, c'était une idée que je ne pouvais pas tolérer.

Suite à cette première tentative avec le psychologue, et après la conversation qu'il avait eue avec mes parents, les semaines et les mois qui ont suivi furent tout sauf calmes. Comme je l'ai mentionné précédemment, autant j'avais été un.e enfant modèle de ma naissance jusqu'à mon entrée en prématernelle, autant il était évident que ce modèle s'était grandement détérioré depuis. Cette expérience chez le psychologue n'avait rien résolu. Au contraire, elle avait renforcé en moi la conviction que personne ne comprenait vraiment ce que je traversais, et que je ne pouvais compter que sur moi-même pour défendre mon identité.

J'essayais pourtant, sincèrement. Je faisais de mon mieux pour obéir à mes parents, pour entrer dans le moule qu'on voulait me faire adopter, pour être cette « fille modèle » que tout le monde attendait de moi. Mais plus je m'efforçais de me conformer à ce rôle binaire, plus je me sentais malheureuse. J'étouffais

littéralement sous le poids des attentes, incapable d'être la personne que j'étais réellement. Et il était évident, pour moi, que mes parents le remarquaient. Ils voyaient bien que quelque chose n'allait pas, mais ils préféraient fermer les yeux. Se voiler la face. Faire comme si tout allait bien, comme si, avec un peu de temps, tout finirait par rentrer dans l'ordre.

Ils étaient comme des cordonniers mal chaussés, refusant de voir l'évidence, niant ma réalité, la réalité de l'enfant qui était devant eux, et qui aurait tant voulu qu'ils la comprennent, qu'ils la respectent. Mais c'était trop leur demander. Ils avaient peur. Et c'est bien connu, on craint ce que l'on ne comprend pas. L'inconnu effraie, souvent par ignorance, parfois par entêtement. « Il n'y a pas plus aveugle que celui qui ne veut pas voir » — je pense que c'était exactement le cas de mes parents. Leur peur de l'inconnu, de ce que cela signifiait pour leur enfant, les empêchait d'accepter cette partie de moi.

Les semaines et les mois qui ont suivi furent donc parsemés de révoltes, de petites batailles, de cris du cœur pour tenter de m'exprimer autrement, puisque mes paroles restaient sans écho. Il m'arrivait parfois de briser volontairement mes jouets. Pas parce que je les détestais, mais parce que je voulais voir mes parents réagir, même si cela signifiait les voir rugir de colère. C'était ma manière d'attirer leur attention sur ma souffrance. Je me souviens aussi avoir abîmé mes vêtements — ces vêtements que je détestais tant — en les tachant délibérément, espérant ainsi être dispensé.e de les porter à nouveau. Ce n'était pas toujours efficace, bien entendu. Parfois, ma mère s'efforçait de rattraper les dégâts, de laver, de réparer, et j'étais de nouveau contraint.e d'endosser ces tenues qui ne représentaient rien de moi.

Ces moments de révolte, inévitablement, se concluaient par des punitions. Mes parents se sentaient obligés de m'imposer une discipline stricte pour me ramener à l'ordre, pour m'apprendre, à leur manière, à me conformer. Mais à ce moment-là, je n'en avais plus rien à faire. Mon désir de revendication, de me faire entendre, de m'affirmer, surpassait de loin toute crainte des conséquences. La punition devenait sans importance, presque insignifiante. Je l'acceptais en silence, sans rechigner, dans une obéissance calculée, mais qui n'était qu'une façade. Car au fond de moi, j'étais toujours en alerte, attendant la prochaine occasion de m'exprimer, de montrer que je ne pouvais pas être contenue, que je ne pouvais pas être forcée à me plier à un rôle qui n'était pas le mien.

Et je savais que mes parents n'étaient pas au bout de leurs peines. Car cette lutte intérieure ne faisait que commencer, et je n'étais pas prêt.e à abandonner. Peu importe le nombre de punitions, peu importe les disputes et les réprimandes, je savais que la personne que j'étais méritait d'être entendue, d'exister pleinement. Et tant que ce droit me serait refusé, je continuerais à me battre, à ma manière, avec les armes que j'avais, aussi petites et insignifiantes pouvaient-elles paraître.

En effet, comme je ne m'identifiais ni à une fille ni à un garçon, il va de soi que porter les cheveux longs m'exaspérait tout autant que les robes et les jupes. C'était encore un fantasme de ma mère, cette image parfaite de la petite fille aux longs cheveux soyeux, image qui se devait de correspondre à sa vision binaire de l'identité de genre. Pour elle, il n'y avait pas d'entre-deux : les filles avaient les cheveux longs, les garçons les cheveux courts. C'était aussi simple que ça. Tout comme elle ne pouvait pas concevoir mon frère William avec une longue chevelure à la Samson, il lui

était impensable d'imaginer sa fille avec une coupe courte. Tout cela suivait cette logique rigide qui lui semblait si évidente.

Mais pour moi, c'était tout le contraire. Cette vision figée, ces attentes immuables, me répugnaient. Chaque matin, me contempler dans le miroir avant d'aller à l'école était une véritable épreuve. Voir mon reflet avec ces boucles soigneusement arrangées, ou pire encore, lorsque ma mère décidait de me remonter les cheveux en chignon... Ces chignons qu'elle affectionnait tant, qu'elle prenait un plaisir égoïste à réaliser plusieurs fois par semaine, même si elle savait à quel point je les détestais. C'était un rituel imposé, un besoin personnel qu'elle comblait sans jamais tenir compte de mes sentiments.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, je lui avais souvent demandé de me couper les cheveux. À chaque fois que l'on entamait cette discussion, j'avais l'espoir, naïvement, que cette fois serait la bonne. Que cette fois, elle écouterait ma demande, qu'elle comprendrait à quel point cette chevelure me pesait, littéralement et symboliquement. Mais à chaque fois, la réponse était catégorique : non. Pour elle, il était impensable, inconcevable même, que je puisse avoir les cheveux courts. Une telle coupe, c'était renoncer à ce qui faisait de moi une fille à ses yeux, c'était trahir cette image qu'elle avait toujours imaginée. Une image qu'elle avait créée et qui, malheureusement, n'avait rien à voir avec la personne que j'étais réellement.

Cette chevelure était comme une marque de mon appartenance forcée au genre féminin, une part visible de cette assignation à laquelle je ne me reconnaissais pas. Chaque fois que je sentais ces boucles qui se collaient à ma nuque, chaque fois que je voyais les autres filles de l'école avec leurs coiffures soigneusement réalisées, je ressentais cette frustration, cette envie de me libérer de tout ça. Je voulais pouvoir courir sans sentir

ce poids sur mes épaules, je voulais me sentir léger.e, je voulais être libéré.e de ce symbole de féminité qui ne me correspondait pas.

Mais ma mère refusait de l'entendre. Pour elle, les cheveux longs étaient un emblème, un signe distinctif de ce que je devais être, et rien, apparemment, ne pourrait la faire changer d'avis. C'était comme si, en coupant mes cheveux, elle avait peur de perdre sa fille, peur de voir s'effriter cette vision idéale qu'elle avait construite.

Ainsi, tout comme pour les vêtements, je me retrouvais encore une fois piégé.e par les attentes des autres, par cette vision de ce que j'étais supposé.e être. Et une fois de plus, il m'était demandé de renoncer à moi-même pour satisfaire le désir des autres, pour entrer dans le moule qui leur semblait le seul acceptable.

Je crois que c'est aussi pour cela que chaque petite révolte prenait une importance si grande pour moi. Ces révoltes, ces tentatives de briser mes jouets, de tacher mes vêtements, c'étaient des actes symboliques. C'était ma manière de m'opposer à tout ce qu'on m'imposait, à toutes ces choses sur lesquelles je n'avais aucun contrôle. Ma chevelure, mes robes, mes boucles — tout cela m'était imposé, et je n'avais pas mon mot à dire. Mais à travers chaque acte de défiance, aussi petit soit-il, j'essayais de montrer que je ne m'effacerais pas complètement. Que même si l'on me privait du choix de mes vêtements, même si l'on m'empêchait de me couper les cheveux, il restait quelque chose en moi qui continuait de lutter, qui refusait de disparaître.

Et cette lutte silencieuse, je la menais chaque jour, chaque matin en face de ce miroir, chaque fois que je sentais les doigts de ma mère tirer mes cheveux pour les nouer en un chignon

parfait. Chaque seconde où je devais me regarder et voir quelqu'un que je n'étais pas, c'était un rappel de tout ce que je devais encore conquérir pour être moi.

Puisque mes parents, et surtout ma mère, refusaient catégoriquement de céder à ma demande de me couper les cheveux, j'ai pris la décision de régler ce problème par moi-même. C'était un samedi matin, la maison était encore plongée dans le silence. J'avais environ onze ans, à la fin de mon primaire. Sans faire de bruit, je suis descendu dans la cuisine et j'ai pris les ciseaux du tiroir. Avec moi, j'avais emporté le petit banc que ma sœur et moi utilisions pour atteindre les étagères les plus hautes du garde-manger, celles où étaient cachées toutes les sucreries qui nous étaient interdites. Je me suis installé.e confortablement devant le miroir de la salle de bain. Avec une confiance que j'ignore encore d'où je tirais, j'ai entrepris de me couper les cheveux aussi courts que possible. C'était un acte réfléchi, une révolte silencieuse, une manière de dire « ça suffit ».

Pour être honnête, ce n'était pas ce qu'on pourrait appeler une coupe de cheveux réussie. Mais en me regardant dans le miroir, j'étais fier.e de moi. Pour la première fois, je me voyais vraiment, sans tous ces artifices que l'on m'avait imposés. Ce reflet dans le miroir, même imparfait, me ressemblait. J'ai adoré ce que je voyais, même si je savais pertinemment que la réaction de ma mère serait cataclysmique. Et je ne me trompais pas.

Ma petite sœur Olivia a été la première à me voir en sortant de la salle de bain. Elle s'est mise à crier, littéralement, comme si elle venait de voir un fantôme. Ses hurlements ont réveillé toute la maison. William, encore à moitié endormi, est sorti de sa chambre et m'a lancé, d'un ton entre la stupéfaction et l'amusement : « Oh my god, maman va te tuer ! ». Et tandis que ma sœur courait vers la chambre de mes parents, hurlant à tue-tête :

« Anas s'est coupé.e les cheveux ! Maman, Anas s'est coupé.e les cheveux ! », j'ai su que l'apocalypse allait bientôt se déchaîner.

Ma mère est sortie de sa chambre en trombe, sans doute espérant que ma sœur avait eu une hallucination ou que cela n'était qu'une mauvaise blague. Mais dès qu'elle m'a vue, avec ma nouvelle coupe de cheveux qui ressemblait davantage à un désastre créé par une personne non voyante et manchote qu'à une coupe soignée, son visage s'est figé. Elle a porté ses mains à sa bouche, comme pour retenir un cri de colère et de stupeur. Son regard était brûlant, et je pouvais sentir la tempête intérieure qui la consumait. Mon père est apparu derrière elle, levant les bras au ciel, incrédule : « Mais qu'as-tu fait à tes cheveux, Anas ? », a-t-il demandé, comme s'il ne comprenait pas ce qui venait de se passer. Pourtant, au fond, il savait, tout comme ma mère, pourquoi j'avais fait cela. Ils le savaient très bien, mais refusaient de l'admettre. Leur vision binaire de l'identité de genre les empêchait de comprendre les véritables raisons qui m'avaient poussé à agir ainsi.

Je ne me rappelle pas tous les mots qui ont été échangés ce matin-là, mais je me souviens de la colère noire de mes parents. Je n'avais jamais vu ma mère aussi enragée. Ses paroles exprimaient clairement sa stupéfaction, sa détresse, son incompréhension totale de mon geste. Elle n'arrivait tout simplement pas à concevoir qu'on puisse ne se sentir ni comme une fille, ni comme un garçon. Pour elle, pour mon père, c'était une idée aussi absurde que si je leur avais affirmé qu'ils n'étaient pas mes vrais parents, mais des sosies. Cela ne faisait pas sens pour eux, et c'est cette incompréhension qui les rendait si furieux.

La punition est tombée rapidement, inévitable, implacable : interdiction de télévision le soir après le souper pendant deux semaines, interdiction également de jouer avec les jouets de

William pour la même durée, et retour aux vêtements exclusivement féminins pour le reste de l'année scolaire — soit six longues semaines. Je n'ai même pas essayé de me défendre. Je savais que c'était inutile, que ce serait une bataille perdue d'avance. À ce moment-là, j'avais déjà accepté que, pour l'instant, il n'y avait aucune victoire possible à obtenir. J'ai donc pris mon parti, en continuant de jouer le jeu qu'on m'imposait. Un jeu dont les règles me forçaient à être quelqu'un que je n'étais pas, quelqu'un que je n'avais aucune envie d'être pleinement.

À court terme, je n'avais pas d'autre choix que d'abdiquer. Mais je gardais en tête que ce n'était qu'une bataille perdue. La guerre, elle, était loin d'être terminée. Un jour ou l'autre, il faudrait bien que mes parents se fassent à l'idée que j'étais différent.e et que rien ne pourrait changer cela. Que je ne rentrais pas dans les cases qu'ils voulaient m'imposer, et que mon identité n'était pas réductible à une simple question de genre binaire. Mais je savais que ce serait une longue bataille, et que seule ma détermination, ma ténacité, ainsi que mon plus profond désir de prouver à mes parents, à ma famille, et même au monde entier qui j'étais vraiment, me permettraient d'y arriver.

Anastasia Lemay-Thibault n'était pas juste une personne à l'identité de genre unique. J'étais beaucoup plus que cela. Et je savais, au plus profond de moi, que l'avenir allait me donner raison. Que ce que je ressentais, que ce que j'étais, ne pouvait être nié, ni effacé. Un jour, je serais libre d'être pleinement moi-même, sans concession, sans compromission. Et ce jour-là, toute cette lutte, toute cette douleur, aurait enfin un sens.

CHAPITRE 3

DORIAN

Si, à l'école, au cours de mes années primaires, incluant la prématernelle et la maternelle, je me suis vue, à de très rares exceptions, victime d'intimidation, de harcèlement ou de discrimination de quelque nature que ce soit, de la part des autres élèves ou même du corps enseignant, je parlerais plutôt ici d'inconfort de la part de certaines éducatrices et de quelques enseignants. Ils démontraient un quelconque malaise face au fait que je ne semblais pas vouloir correspondre totalement aux stéréotypes de l'identité de genre féminine. Mais il en fut tout autrement lors de mon entrée au secondaire. Très tôt, je me suis rendu.e compte que mon identité de genre, qui ne correspondait pas tout à fait au sexe qui m'avait été assigné à la naissance, contrevenait à bien des égards à l'image que l'on se faisait de moi — c'est-à-dire celle d'une fille. Or, plus souvent qu'autrement, l'image que je projetais ressemblait davantage à celle d'un gars. Je me doutais bien que cela allait rapidement devenir un problème.

À la maison, les choses n'étaient pas mieux. Pendant cette période difficile qu'est l'adolescence, ma relation avec mes parents, surtout celle avec ma mère, ne faisait que se dégrader, incapables qu'ils étaient de compassion, de soutien ou d'empathie à mon égard. Je suis certain.e qu'ils ne faisaient pas cela volontairement. Mes parents m'aimaient, ça, j'en étais absolument convaincu.e, mais ils n'arrivaient tout simplement pas à comprendre ce à quoi je m'identifiais. Ou essayaient-ils au moins de comprendre ? Je me suis longuement posé cette question sans jamais parvenir à une réponse satisfaisante.

Non seulement mes parents ne comprenaient pas, mais j'ai aussi dû subir les frasques de mon frère William, qui ne passait pas un jour sans m'insulter ou m'injurier, sans aucun respect, m'accusant d'être la seule responsable de cette mésentente familiale. William semblait incapable d'accepter que je ne me conforme pas à ce qu'il jugeait être « normal ». Pour lui, mes choix, ma façon de m'habiller, mon comportement, tout cela représentait une menace pour l'ordre qu'il voulait voir régner dans notre maison. Et il ne se privait jamais de m'humilier, que ce soit en me lançant des remarques blessantes ou en se moquant ouvertement de moi devant ses amis.

Quant au reste de la famille, les choses ne furent guère plus simples. Les repas de famille et les réunions élargies, autrefois des moments joyeux, se sont transformés en une suite interminable de malaises. Mes tantes, mes oncles, mes cousins et cousines, et même mes grands-parents, semblaient tout autant dépassés par les événements que mes parents. Ils prétendaient — c'est du moins l'impression que j'en ai eue — que je jouais à la petite fille capricieuse, cherchant simplement à attirer l'attention en suivant une mode passagère. Ils pensaient que, avec le temps, je finirais par réaliser l'inutilité de cette « rébellion » et reviendrais à ce qu'ils considéraient comme la normale : celle d'une fille à l'identité de genre unique, comme si c'était la seule option possible.

Je me souviens particulièrement d'un repas chez ma grand-mère maternelle. Il y avait cette ambiance pesante qui flottait au-dessus de la table, une tension que tout le monde semblait ressentir sans vouloir la mentionner. Ma tante Sylvie, la plus franche de la famille, n'a pu s'empêcher de me dire : « Tu sais, Anastasia, un jour, tu réaliseras que tout cela n'est qu'une phase. On veut juste ton bien, ma chérie. » Cette phrase, prononcée sur

un ton faussement bienveillant, m'a coupé le souffle. J'ai senti mes yeux s'embuer, mais j'ai refusé de pleurer devant eux. Je me suis contentée de hocher la tête, avalant ma colère, mon chagrin, et tout ce que j'aurais voulu leur hurler à cet instant. Personne à cette table ne pouvait, ou ne voulait, comprendre ce que je ressentais. Et ce déni collectif, cette incapacité à m'accepter telle que j'étais, m'a profondément blessée.

C'est à partir de ce moment-là que j'ai compris que je ne pourrais pas compter sur ma famille pour trouver un appui. Si je voulais survivre à cette période de ma vie, il me faudrait me forger une force intérieure, une carapace assez solide pour me protéger de toutes ces attaques, qu'elles soient directes ou insidieuses. Et j'ai commencé à m'éloigner, peu à peu. J'évitais les repas familiaux, je passais de plus en plus de temps seul.e dans ma chambre, la porte fermée, à lire ou à dessiner. Les livres et le dessin étaient mes refuges, mes échappatoires vers un monde où personne ne me jugeait, où je pouvais être qui je voulais sans avoir à me justifier.

Mais même si je m'étais résignée à l'idée de ne jamais être comprise par ma famille, le sentiment de solitude qui m'envahissait était parfois insupportable. Le manque d'acceptation, ce rejet constant, me pesait lourdement. Je voulais tellement que mes parents me voient, qu'ils m'acceptent, qu'ils m'aiment pour ce que j'étais réellement, et non pour ce qu'ils espéraient que je devienne. Et chaque fois qu'ils détournaient le regard, chaque fois qu'ils refusaient de parler de mon identité, c'était comme un coup de poignard supplémentaire.

J'ai commencé à écrire des journaux intimes, des pages et des pages dans lesquelles je laissais libre cours à ma colère, à ma tristesse, à mon incompréhension. Ces mots, écrits en cachette,

sont devenus mon exutoire, le moyen de mettre des mots sur des émotions que je ne pouvais partager avec personne. À travers l'écriture, je pouvais enfin être honnête, je pouvais exprimer tout ce que je n'avais pas le droit de dire à voix haute.

Pourtant, malgré tout cela, malgré la distance que je prenais avec eux, je savais que mes parents m'aimaient. Leur amour était là, quelque part, enfoui sous leur incompréhension et leur peur de l'inconnu. Et c'est probablement ce qui me faisait le plus mal : savoir qu'ils m'aimaient, mais qu'ils étaient incapables de le montrer de la manière dont j'avais besoin, incapables de m'accepter pleinement telle que j'étais.

Seule ma petite sœur Olivia semblait vouloir me démontrer un peu d'empathie. Elle était ma seule alliée, notamment en me défendant parfois lorsque William allait trop loin dans ses propos à mon égard. Évidemment, avec mes parents, Olivia n'intervenait pas vraiment pour ne pas avoir à se confronter à leur autorité. Mais je savais que la plupart du temps, elle prenait mon parti. Bien souvent, elle s'empressait de venir me consoler après une dispute, lorsque mes parents et moi nous querellions concernant mes choix vestimentaires ou mes opinions quant à mon identité de genre. Elle essayait de me rassurer, m'assurant que, peu importe ce qui se passait, elle serait toujours là pour moi. Elle me promettait qu'un jour, mes parents comprendraient et finiraient par accepter qui j'étais, me respectant pour ce que je désirais être, indépendamment du sexe qu'on m'avait assigné à la naissance. Ces mots avaient un pouvoir de réconfort immense, et bien que parfois je doutais de leur véracité, savoir qu'Olivia croyait en moi m'aidait à garder la tête hors de l'eau.

La guerre des vêtements, principalement avec ma mère, s'est poursuivie avec une intensité accrue au cours de mes premières années de secondaire, particulièrement en ce qui concerne

l'obligation quasi totale de porter des robes ou des jupes à l'école. Cette bataille a continué sans relâche, du moins jusqu'à ce que j'atteigne l'âge de quatorze ou quinze ans. C'est là que, résignée, ma mère a fini par lâcher prise et me laisser faire mes propres choix vestimentaires, mais toujours à contrecœur. Elle semblait accepter l'idée que je porte des pantalons assortis à des vêtements plus masculins, mais je voyais bien que cela la contrariait profondément. Elle finissait, la plupart du temps, par s'énerver, me criant dessus tandis que je finissais en larmes. C'était devenu pathétique, un cycle sans fin qui ne faisait que creuser un peu plus le fossé entre nous.

Face à cet éternel conflit, je m'étais résigné.e à trouver des solutions créatives pour m'habiller comme je le souhaitais, loin de son contrôle. Ainsi, chaque matin, je glissais des vêtements de gars dans mon sac à dos. Une fois à l'école, je m'éclipsais discrètement dans les toilettes et me changeais pour revêtir les habits qui me faisaient me sentir en adéquation avec moi-même. C'était mon petit rituel, ma seule façon de conserver un semblant de contrôle sur qui j'étais. Mais un jour, ma mère s'en est aperçue.

Je revois encore son visage, les traits tendus par la colère lorsqu'elle a découvert mon petit manège. Elle n'a pas seulement été en colère, elle a été blessée, comme si mon choix de vêtements était une trahison personnelle. Ce jour-là, elle m'a fait une remontrance monumentale, une scène qui reste gravée en moi, car je crois que c'est ce jour-là que nous avons atteint un point de rupture. Après cela, elle a commencé à examiner le contenu de mon sac à dos chaque matin, s'assurant que je ne cachais plus de vêtements « inappropriés ». Cet acte de contrôle, qui semblait anodin de son point de vue, était pour moi une véritable invasion de ma liberté, de mon intimité, et surtout

une preuve supplémentaire qu'elle ne me comprenait pas et refusait de m'accepter.

Je me souviens des matins où, après qu'elle ait fouillé mon sac et m'ait forcé à porter une jupe, je me rendais à l'école le cœur lourd, le regard fuyant. J'avais l'impression de me déguiser, de jouer un rôle qui ne me correspondait pas. L'uniforme féminin n'était rien d'autre qu'une prison de tissu, une barrière qui m'empêchait d'être moi-même. Et ces regards des autres, qui ne semblaient jamais comprendre pourquoi je paraissais si mal à l'aise, comme si j'étais dans une peau qui n'était pas la mienne... c'était insupportable.

Heureusement, à travers tout cela, il y avait Olivia. Le soir, elle venait parfois s'asseoir sur le bord de mon lit et me racontait des anecdotes amusantes sur sa journée pour me faire rire, me racontait ses rêves pour l'avenir, me parlait de ses projets de voyager un jour à l'autre bout du monde. Elle voulait m'emmener loin de cette réalité trop étroite qui m'étouffait. Et, en l'écoutant, je pouvais presque croire que c'était possible. Que, un jour, je pourrais m'échapper, vivre librement sans avoir à me plier à ces attentes ridicules.

Mais ces moments de répit étaient trop courts, et la réalité revenait vite frapper à ma porte chaque matin, lorsque je voyais ma mère me tendre la robe qu'elle avait choisie pour moi. C'était épuisant. Et bien que je me battais chaque jour pour rester fidèle à moi-même, je sentais que mes forces commençaient à s'amenuiser.

Les choses ont sérieusement commencé à se gâter lorsque je suis arrivé.e en troisième secondaire, après avoir dû changer d'école en raison d'un déménagement. Nous avons quitté notre

petite municipalité de Saint-Lin pour Sainte-Rose, un quartier situé au nord de Laval. Étrangement, ma mère avait vécu une expérience similaire lorsqu'elle était adolescente, après que mes grands-parents avaient quitté Joliette pour Montréal. Dès les premières semaines, j'ai remarqué un changement majeur dans le comportement des autres élèves. J'ai commencé à être victime de harcèlement. Et je dois bien avouer que c'était majoritairement des filles qui s'en prenaient à moi. Au début, ce n'était pas nécessairement explicite. C'était plutôt dans les regards, ces sourires en coin, ces chuchotements qui s'arrêtaient dès que je passais près d'un groupe. J'avais bien conscience que je n'étais pas comme elles, que j'étais perçu.e comme différent.e, mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi cette différence devait poser problème.

Peut-être était-ce à cause de ma coupe de cheveux à la garçonne — un autre sujet de conflit constant avec ma mère. Elle avait fini par accepter, après des semaines de débats, que je porte les cheveux courts, probablement dans la crainte que je ne réitère mon épisode de coiffeuse autodidacte qui avait tourné au désastre. Ou peut-être était-ce le choix de mes vêtements qui ne leur plaisait pas. Chaque matin, je troquais mes vêtements de fille, soigneusement choisis par ma mère, pour des habits plus masculins que j'avais cachés dans mon sac à dos après qu'elle ait finalement cessé d'en espionner le contenu. Ou bien était-ce tout simplement parce que je préférais de loin la compagnie des garçons plutôt que celle des filles, que je trouvais souvent trop superficielles, avec des centres d'intérêt auxquels je ne pouvais me rattacher.

Quelles qu'en soient les raisons, cela n'a pas tardé à se manifester de manière plus ouverte. Les murmures se faisaient plus forts, et j'entendais distinctement des propos homophobes

lorsqu'elles passaient près de moi. Des commentaires tels que « C'est sûr que c'est une gouine » étaient chuchotés tout juste assez fort pour que je les entende, pour qu'ils atteignent leur but : me blesser.

Et ça me blessait. Ça me rendait triste. Pas tant parce qu'on utilisait ces mots, mais parce que je ne comprenais pas pourquoi elles ressentaient le besoin de me juger et de m'étiqueter ainsi. Pourquoi était-il si difficile pour elles de simplement me laisser être ? Oui, j'étais différent.e de l'image stéréotypée de la féminité que la société imposait, mais ce n'était qu'une image, une apparence. À l'intérieur, j'étais une personne tout à fait normale, avec mes qualités et mes défauts, mais aussi avec une forte envie de ne pas me laisser emprisonner dans un rôle qui m'avait été assigné à ma naissance.

Je ne ressentais pas le besoin d'être totalement une fille, ni de devenir un garçon. Je ne voulais pas me définir en fonction de ces attentes binaires et restrictives. Pourquoi devait-on être obligatoirement l'un ou l'autre ? Pourquoi était-il si compliqué pour les autres d'accepter que je puisse être moi-même, sans qu'il y ait de case précise à cocher ? Tout aurait été tellement plus simple si chacun avait eu le droit de choisir ce qui lui convenait, sans être victime de harcèlement, sans devoir constamment se justifier parce que l'on ne correspondait pas à ce que la société attendait.

Ces comportements et ces remarques, bien que blessants, ne faisaient que renforcer mon désir de m'affirmer. Mais je ne vais pas mentir, cela m'a souvent laissé des marques profondes. Chaque fois que j'entendais un rire étouffé dans mon dos, je me sentais comme un animal observé dans un zoo, examiné et jugé sur une scène publique. Cela affectait ma confiance, cela m'isolait davantage, alors que j'avais déjà l'habitude de me

refermer sur moi-même. Il m'arrivait souvent de rêver à une vie où je pouvais simplement être, sans avoir à me poser des questions sur la perception des autres. Une vie où il n'y avait ni jugement, ni étiquette, seulement des êtres humains vivant ensemble avec leurs particularités.

Cela faisait à peine deux semaines depuis le début des cours lorsque deux filles m'ont apostrophé tout près de ma case. Cette fois-ci, ils ne se contentaient pas de murmurer dans mon dos ; les propos déplacés étaient clairs, explicites, et lâchés sans aucune retenue. Elles étaient à l'opposé total de moi : hyper sexualisées, façon Barbie, presque des clones l'une de l'autre avec leur maquillage outrancier, leurs cheveux blonds (sans doute teints, vu les repousses brunâtres visibles), leurs jupes à mi-cuisse, et leurs souliers à talon haut qui semblaient tout droit sortis d'un magazine. Leurs bijoux de qualité, leurs chemisiers outrageusement échancrés, et leurs sourires éclatants - tout chez elles donnait l'impression qu'elles voulaient impressionner. Quant à moi, ce jour-là, je portais mon chandail blanc à capuche, une veste en jean à manches longues qui appartenait auparavant à mon frère, des pantalons brun pâle en velours côtelé, et mes Converse tant désirées que ma mère avait finalement achetées après que j'aie insisté, encore et encore.

Bref, nous étions complètement opposées dans nos apparences.

— Hey ! Salut la nouvelle, m'interpella l'une d'elles avec un sourire narquois.

— T'es sûre que c'est une nouvelle, et pas un nouveau ? renchérit la seconde, jetant un regard interrogateur à sa complice.

— C'est vrai, c'est peut-être un nouveau. Elle a pas l'air d'une fille, en effet, ajouta la première, me dévisageant d'un air arrogant.

Je les ai fixées, serrant la mâchoire, essayant de maintenir mon calme même si la colère commençait à monter en moi. C'était toujours le même refrain. Ce besoin compulsif des autres de me cataloguer, de m'assigner une case, une étiquette. Ce genre de confrontation, je l'avais redouté depuis le jour de mon arrivée à cette nouvelle école. C'était différent d'avant ; ici, la cruauté semblait plus directe, sans aucune retenue. Je savais bien que répondre à leur provocation n'arrangerait rien, mais rester silencieux.se, c'était comme leur donner raison. J'ai pris une profonde inspiration et ai tenté de rester impassible.

— Et alors ? Ça vous pose un problème ? ai-je lancé d'une voix qui se voulait assurée, même si, à l'intérieur, je sentais mon cœur tambouriner.

L'une des filles a croisé les bras sur sa poitrine, se penchant légèrement vers moi, comme pour affirmer sa supériorité.

— Ouais, en fait, ça nous pose un problème, dit-elle avec un sourire narquois. Sérieusement, tu te prends pour qui avec ce look ? On sait même pas si t'es une fille ou un gars. Ça rend tout le monde mal à l'aise, tu sais.

Sa complice acquiesça, un sourire moqueur aux lèvres.

— T'as peut-être juste envie de te faire remarquer, c'est ça ? Tu crois que t'es spéciale ?

Je pris une seconde pour les observer, puis j'ai décidé de répondre calmement, sans m'énervier, même si leurs remarques me brûlaient de l'intérieur.

— Non, je ne me crois pas spéciale, ai-je dit, ma voix plus posée que je ne l'aurais imaginée. Mais je sais qui je suis. Et ce n'est pas à vous de décider si ça vous rend mal à l'aise ou non. Vous n'avez rien à dire sur la façon dont je choisis d'être.

La première fille haussa les sourcils, visiblement surprise par ma réponse. Elle s'attendait sûrement à ce que je me mette en colère ou que je parte en pleurant. Mais je n'avais pas l'intention de leur donner ce plaisir.

— Oh, regarde ça, elle est capable de répondre ! se moqua-t-elle, un rire sec s'échappant de sa gorge. C'est trop « cute ». Sérieux, tu crois vraiment que quelqu'un ici va te prendre au sérieux avec tes belles paroles ?

Je me suis redressé.e, les yeux bien ancrés dans les siens, sans ciller.

— Franchement, ce que vous pensez, j'en ai rien à foutre, ai-je balancé. Vous êtes qui pour décider de ma vie ? Vous pouvez dire ce que vous voulez, ça changera rien à qui je suis. Et de toute façon, qu'est-ce que ça peut bien vous faire si je suis un garçon, une fille, ou autre chose ? ai-je rétorqué d'une voix claire. Vous devriez peut-être trouver autre chose à faire de vos journées. Et si ça vous pose un problème, tant pis pour vous. Vous allez devoir vous y faire, parce que je vais pas disparaître juste pour que vous soyez à l'aise.

Les deux filles se regardèrent, manifestement déstabilisées par ma réaction. Elles ne s'attendaient pas à ce que je leur tienne tête. Après quelques secondes de silence, la première poussa un soupir exagéré.

— C'est bon, on se casse, marmonna-t-elle, l'air contrarié.

Elles se sont éloignées, leurs talons claquant bruyamment sur le sol du couloir. J'ai laissé échapper un soupir, mes mains légèrement tremblantes alors que l'adrénaline redescendait. Ce genre de confrontation me laissait toujours une impression amère, un mélange de soulagement et de fatigue. Mais je savais

que je ne devais pas laisser ces filles m'intimider, ni me faire reculer.

Je refermai la porte de mon casier et jetai un coup d'œil autour de moi. Quelques élèves m'avaient observé de loin, murmurant entre eux. J'avais réussi à tenir tête, à ne pas céder, mais je savais aussi que ce n'était probablement que le début. Ce que je représentais, pour ces gens, c'était un défi à l'ordre établi. Et pourtant, je n'avais aucune autre option que de rester fidèle à moi-même.

Je dois dire que cette période a été l'une des plus difficiles de mon adolescence. Non seulement j'avais du mal à trouver ma place à l'école, mais les conflits incessants à la maison rendaient toute tentative de trouver un refuge impossible. Entre les insultes lancées par mon frère, les incessantes critiques de ma mère quant à ma façon de m'habiller, et ce sentiment permanent d'être incomprise, je ne voyais plus où me tourner. Pourtant, à travers tout cela, je savais que j'avais en moi quelque chose de plus fort que le regard des autres. Une conviction que ma différence avait de la valeur, que ma quête d'identité méritait d'être respectée, même si personne d'autre ne semblait le comprendre.

À l'époque, durant mon passage au secondaire, le concept de non-binarité était pratiquement inexistant dans les discussions courantes. Moi-même, je n'avais aucune idée de ce que cela signifiait, ni même que cela pouvait me concerner. Le discours qui existait alors portait principalement sur la transsexualité, mais même cela était peu compris, mal interprété, et souvent réduit à une vision simpliste : une personne qui refusait son corps assigné et souhaitait en changer, allant jusqu'à la transformation chirurgicale pour devenir ce qu'elle ressentait profondément être.

Pourtant, rien de tout cela ne semblait véritablement correspondre à ce que je vivais. C'est vrai, mon corps subissait des transformations. La puberté avait amené avec elle des changements que je trouvais de plus en plus difficiles à accepter : mes hanches s'élargissaient, ma poitrine devenait de plus en plus visible, et chaque jour je voyais mon corps se conformer davantage à ce qu'on appelait communément « une vraie fille ». Mais cette féminisation me mettait mal à l'aise. J'avais l'impression que mon corps s'éloignait de qui j'étais réellement, qu'il devenait une sorte de caricature de ce que la société attendait de moi.

J'essayais de cacher ces signes, de dissimuler ce que je ressentais comme un fardeau. Porter des vêtements amples m'aidait, mais ce n'était jamais suffisant. L'idée de ne pas appartenir à cette féminité qui s'imposait à moi devenait de plus en plus envahissante. Et c'est là que les questions ont commencé à surgir, insidieuses et implacables : étais-je trans ? Est-ce que je voulais réellement changer de corps ? Est-ce que je souhaitais me débarrasser de ces seins, de ces courbes que je détestais tant ?

Je me souviens des nuits passées à retourner ces questions dans ma tête, à essayer de comprendre ce que je ressentais. D'un côté, l'idée de subir une opération me terrifiait. Le simple fait de penser à passer « au bistouri » — comme le disaient certains, avec une indifférence presque cruelle — m'effrayait profondément. Mais d'un autre côté, l'idée de continuer à vivre dans un corps qui ne me correspondait pas m'était tout aussi insupportable.

C'était une bataille intérieure constante, un duel entre deux options qui semblaient toutes deux impossibles. D'un côté, accepter mon corps tel qu'il était et tenter de l'aimer malgré la douleur que cela m'infligeait ; de l'autre, envisager des changements radicaux, irréversibles, et faire face à l'inconnu.

Mais ce que je voulais, au fond, n'était ni l'un ni l'autre. Je voulais être moi, ni tout à fait fille, ni tout à fait garçon, mais quelque part entre les deux, là où je me sentais libre d'être simplement moi.

Le problème, c'est que le monde autour de moi ne comprenait pas cette nuance. Dans cette société binaire, il semblait qu'il fallait choisir un camp : être soit d'un côté, soit de l'autre. Pour moi, la réalité était beaucoup plus complexe, bien plus floue. Je n'étais ni « une vraie fille » ni un garçon piégé dans le mauvais corps. Je ne voulais pas forcément me conformer à un genre fixe. Je souhaitais simplement exister tel.le que j'étais, sans que cela nécessite une étiquette ou une transformation obligée.

Le concept de non-binarité, je l'ai découvert bien plus tard, comme une révélation inattendue. Et quand je l'ai appris, tout s'est soudain éclairé. Ce mot avait enfin mis des mots sur mon ressenti, sur cette lutte intérieure que je menais depuis des années sans vraiment savoir pourquoi. Je n'étais pas perdu.e, ni confus.e, ni en quête d'attention. J'étais non-binaire. C'était aussi simple et aussi complexe que cela. Et cette réalisation m'a permis, pour la première fois, de commencer à envisager mon corps différemment, à essayer de réconcilier cette enveloppe avec la personne que j'étais réellement, au-delà des apparences et des attentes.

C'est donc durant cette même période que j'ai commencé à chercher sérieusement des réponses, à vouloir mettre des mots précis sur cette identité qui m'échappait encore. Internet est devenu mon refuge, un lieu où je pouvais fouiller sans être jugé.e, où je pouvais fouiner à la recherche d'explications qui résonnaient avec ce que je ressentais. J'ai passé des nuits entières à lire des témoignages, à parcourir des forums de discussion, à découvrir des histoires de jeunes qui, tout comme moi, se trouvaient dans cette situation d'incompréhension

perpétuelle — incompris par leurs proches, leur famille, leurs amis, et souvent même par eux-mêmes.

Je me retrouvais dans chaque récit. Chaque mot résonnait en moi avec une force que je n'avais jamais connue auparavant. Je n'étais pas seul.e dans cette quête identitaire, ce besoin de s'insérer dans un monde qui ne semblait pas fait pour nous. Plus je lisais ces témoignages, plus je me voyais à travers eux. Les mêmes doutes, les mêmes interrogations, les mêmes confrontations avec la famille, et surtout, la même sensation d'être étranger.e à ce que la société attendait de nous.

C'est sur ce forum que j'ai découvert pour la première fois l'expression « non binaire ». Au début, ce terme semblait simplement flotter parmi d'autres mots que j'essayais d'assimiler. Mais il revenait régulièrement, sous la plume virtuelle des jeunes qui témoignaient. La plupart d'entre eux semblaient s'identifier à cette identité de genre, et à mesure que je lisais leurs histoires, je sentais une résonance de plus en plus profonde avec ce terme. « Non binaire » devenait un mot familier, un mot qui ne m'effrayait plus, mais qui au contraire me rassurait.

La non-binarité, comme beaucoup le décrivaient, c'était ne pas se reconnaître ni dans l'identité d'un homme, ni dans celle d'une femme. C'était vivre quelque part entre ces deux pôles, un mélange des deux, parfois les deux à la fois, et parfois aucun des deux. C'était une zone grise, cette fameuse zone intermédiaire, un espace à mi-chemin entre la masculinité et la féminité, où il était enfin permis d'être tout simplement soi-même, sans avoir à choisir une case définitive. C'était une identité qui reflétait une réalité que j'avais vécue toute ma vie, mais sans jamais avoir su la nommer.

Pour la première fois, cette zone floue entre les spectres binaires avait un nom. Et ce nom, c'était le mien. Je comprenais enfin pourquoi je n'avais jamais pu me conformer à ce qu'on attendait de moi, pourquoi les rôles traditionnels semblaient toujours un costume mal ajusté sur mes épaules. J'étais non binaire. Et, plus important encore, je découvrais que je n'étais pas seul.e.

C'était un sentiment d'appartenance que je n'avais jamais connu auparavant. Toutes ces années à chercher, à me débattre contre des étiquettes qui ne me convenaient pas, semblaient soudain trouver une fin, ou du moins un point de départ vers quelque chose de nouveau. J'étais non binaire, et il y en avait d'autres comme moi. Des centaines, des milliers de jeunes qui vivaient les mêmes luttes, les mêmes épreuves, mais aussi les mêmes espoirs.

Et c'est là que j'ai commencé à envisager cette identité non plus comme un problème, mais comme une source de fierté. Ce n'était pas une faiblesse, ce n'était pas une erreur de la nature, c'était simplement qui j'étais. Une personne à la croisée des genres, à la fois un peu de tout et rien de définitif. Et avec cette compréhension, j'ai commencé à sentir un poids se lever, comme si la confusion qui m'avait tant pesé pendant des années commençait enfin à se dissiper.

J'avais un mot pour me définir, et je n'étais pas seul.e. C'était le début de quelque chose de nouveau.

C'était vers mes quatorze ans, alors que j'étais en quatrième secondaire, que le désir de changer de nom m'est venu. Ce n'était pas une décision que j'avais prise à la légère. Je savais bien que cela amènerait son lot de problèmes, d'incompréhension, et de

disputes avec mes parents, principalement avec ma mère. Pour elle, le prénom Anastasia était bien plus qu'un simple nom. Elle y vouait un véritable culte, un hommage vibrant à sa meilleure amie d'enfance décédée de la leucémie à vingt ans. Elle s'était fait la promesse de donner ce prénom à sa première fille, et elle tenait à cette promesse comme à la prunelle de ses yeux. Mais pour moi, ce prénom, aussi chargé de sens qu'il soit pour elle, ne m'appartenait pas. Il ne m'identifiait pas, ne me correspondait pas. Chaque fois que quelqu'un l'utilisait, c'était comme une étiquette collée de force sur moi, une identité qu'on voulait m'imposer alors qu'elle n'était pas mienne.

Un soir, alors que nous étions à table, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai abordé le sujet avec mes parents.

— Maman, papa, j'ai quelque chose d'important à vous dire, ai-je commencé, en essayant de cacher ma nervosité.

Ma mère a levé les yeux de son assiette, visiblement surprise par le ton sérieux de ma voix. « Qu'est-ce qu'il y a, Anastasia ? » m'a-t-elle demandé, avec un mélange de curiosité et d'appréhension.

Je déglutis, cherchant mes mots. « Je... je voudrais changer de prénom. »

La fourchette de ma mère resta suspendue un instant, comme si le temps s'était figé. Puis elle la posa lentement, ses yeux se plissant sous l'effet d'une incompréhension grandissante. « Changer de prénom ? Mais... Anastasia, c'est un si beau nom. Et tu sais ce qu'il représente pour moi. Pourquoi voudrais-tu faire ça ? »

« Parce que... » Je pris une profonde inspiration. « Ce prénom ne me correspond pas. Il n'est pas... moi. Je sais que c'est

important pour toi, mais je veux un prénom qui me permette de m'identifier pour ce que je suis, ni fille, ni garçon. Un prénom qui m'appartient, qui ne soit pas imposé par les attentes de quelqu'un d'autre. »

Le visage de ma mère se durcit. « Ce prénom, je l'ai choisi avec amour. En mémoire de ma meilleure amie. C'était un hommage, un cadeau. Tu ne peux pas simplement... le rejeter comme ça. »

Mon père, jusqu'alors silencieux, regarda ma mère puis se tourna vers moi. « Tu as réfléchi à ça depuis combien de temps, Anastasia ? » demanda-t-il doucement.

— Depuis un bon bout de temps, pour être honnête, répondis-je, ma voix se brisant légèrement. Ce n'est pas contre toi, maman, ni contre ta promesse. C'est juste que... je ne me sens pas comme une Anastasia. Je veux un prénom non genré, quelque chose qui reflète qui je suis.

Ma mère soupira, secouant la tête. « C'est insensé... Tu es une fille, tu t'appelles Anastasia, et c'est tout. Pourquoi faut-il encore une fois compliquer les choses comme ça ? »

— Parce que je ne suis pas juste une fille, maman. Je ne suis pas ce que les gens veulent que je sois, dis-je, mes yeux se remplissant de larmes. J'ai besoin de me trouver moi-même, d'être honnête avec qui je suis.

Le silence s'abattit sur la table. Ma mère semblait bouleversée, perdue dans ses pensées. Elle ne parvenait pas à comprendre, et je n'étais pas certaine qu'elle y parviendrait un jour.

Quelques jours après cette discussion tendue, j'ai continué à chercher un prénom. Un qui serait mien, définitivement. Ce fut

dans un cours de français que je découvris le prénom qui allait enfin me permettre de me sentir un peu plus moi-même. L'enseignante nous avait donné un extrait du roman d'Oscar Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray*, à lire.

Dorian Gray. Ce nom résonnait avec une force incroyable en moi. Le personnage du roman était jeune, beau, fascinant. Mais plus que cela, Dorian était obsédé par l'idée de se libérer des contraintes de la société, de ne jamais être enfermé dans une identité unique, de refuser les marques du temps et de la réalité. Pour lui, il y avait toujours cette quête de liberté, d'échapper à la norme. Et bien que son histoire soit teintée de noirceur, ce désir de ne jamais être figé dans ce que l'on attend de lui me parlait profondément.

Je me suis identifiée à lui, non pas à son obsession de la jeunesse éternelle, mais à cette lutte constante pour être quelque chose d'autre que ce que les autres voyaient. Cette dualité entre l'apparence et la réalité, ce besoin de se libérer des attentes pour exister pleinement en dehors des cases, c'était exactement ce que je ressentais. Le prénom Dorian était parfait : non genré, libre, chargé d'une histoire complexe, tout comme la mienne.

Le soir même, lors d'une autre discussion avec mes parents, j'ai osé leur en parler.

— J'ai trouvé le prénom que je voudrais, ai-je annoncé.

Ma mère, visiblement fatiguée de cette discussion, leva les yeux au ciel. « Et quel est ce prénom, Anastasia ? »

— Dorian, dis-je, ma voix tremblant un peu. Je veux m'appeler Dorian.

Elle resta silencieuse, son regard fixant le vide un instant. Puis elle se tourna vers moi. « Pourquoi Dorian ? » demanda-t-elle, la voix pleine d'émotion.

Je pris une grande inspiration. « Parce que Dorian est un prénom libre. Parce que c'est un personnage qui refuse de se conformer à ce que les autres attendent de lui, tout comme moi. Et parce que, pour une fois, j'ai l'impression que ce prénom pourrait être vraiment... moi. »

Elle ne répondit pas tout de suite. Je vis des larmes monter dans ses yeux, et elle se leva de la table, quittant la pièce sans un mot. Mon père me regarda tristement, mais il posa une main sur mon épaule.

— Donne-lui du temps, ma chérie, me dit-il, visiblement perturbé lui aussi, même s'il faisait tout pour ne pas le laisser transparaître. C'est difficile pour elle, mais peut-être qu'un jour elle comprendra.

Je l'espérais de tout cœur. Mais même si elle ne comprenait jamais, moi, je savais désormais qui j'étais. Et ce prénom, Dorian, allait enfin être le mien, sans compromis, sans concession.

Les années qui suivirent mon entrée au secondaire furent, à bien des égards, une traversée du désert, marquée par des vagues constantes de rejet et de violence, parfois subtiles, parfois brutales. Mon identité, complexe et plurielle, semblait irriter ceux qui refusaient de comprendre. Chaque jour devenait un défi où je devais naviguer entre l'exclusion, les insultes et, plus rarement, les agressions physiques. Mais même une simple journée sans incident notable restait teintée de l'appréhension d'une nouvelle attaque.

Mais la situation à l'école était encore plus compliquée. Lorsque j'ai commencé à demander qu'on m'appelle Dorian, les réactions n'ont pas tardé à se manifester. La plupart de mes camarades de classe m'ont ignoré ou ont ri de moi, utilisant encore plus délibérément le prénom Anastasia pour me narguer. Certains ont même commencé à répandre des rumeurs selon lesquelles je faisais cela juste pour attirer l'attention, que j'étais perdu.e, que je « jouais » avec mon identité.

Les manifestations transphobes et homophobes prenaient diverses formes, mais celles qui me blessaient le plus n'étaient pas forcément les coups ou les gestes physiques. Certes, il m'était arrivé de me faire bousculer dans un couloir, de recevoir une jambette qui me faisait tomber au sol, ou de me faire frapper lorsque personne ne regardait. Mais c'étaient les mots, les regards, les insinuations qui laissaient les traces les plus profondes, invisibles pour tous, mais marquant mon esprit et mon âme. Les rumeurs, les insultes criées dans mon dos, l'utilisation délibérée du mauvais prénom et des mauvais pronoms... tout cela me ramenait constamment à l'idée que, pour eux, je ne serais jamais légitime.

Les enseignants, bien qu'ils ne participassent pas ouvertement à ces comportements, ne les condamnaient pas non plus. Certains manifestaient une sorte de malaise lorsqu'il s'agissait de m'appeler Dorian. Ils hésitaient, trébuchaient sur les syllabes, comme si ce simple changement remettait en cause toute leur compréhension du monde. Certains évitaient simplement de m'adresser la parole directement, me pointant du doigt ou hochant la tête vers moi lorsqu'il fallait répondre à une question ou rendre un devoir. Leur silence, leur indifférence parfois, contribuait à renforcer cette idée que j'étais une anomalie, quelque chose à éviter, à ignorer, voire à effacer.

Et puis, il y avait la direction de l'école. Lorsque j'ai demandé officiellement que mon prénom soit modifié sur ma carte étudiante, le directeur m'a fait venir dans son bureau. Il s'est assis en face de moi, les mains jointes, l'air grave.

— Anastasia... ou Dorian, si tu préfères, commença-t-il avec une pointe de sarcasme. Je comprends que tu traverses une période difficile, mais tu dois aussi comprendre que nous avons des règles à suivre ici. Ce genre de demande n'est pas aussi simple qu'un changement de papier. Ton prénom officiel est Anastasia. Nous devons nous y tenir.

J'ai senti ma gorge se nouer, un sentiment d'injustice m'envahir. « Mais c'est qui je suis. Pourquoi est-ce si difficile de l'accepter ? »

Il secoua la tête, comme s'il parlait à un enfant qui ne comprenait pas les règles du jeu. « Ce n'est pas une question d'acceptation, c'est une question de procédure. »

Cette réponse m'a laissé.e sans voix. À ce moment-là, j'ai compris que pour beaucoup de gens, ma simple existence était un « problème de procédure ». Quelque chose qui devait être gérée, minimisée, ignorée si possible.

Avec le temps, tout cela a commencé à me ronger de l'intérieur. Il devenait de plus en plus difficile de me lever chaque matin pour aller à l'école. Chaque journée semblait une nouvelle épreuve à surmonter, un obstacle supplémentaire à franchir. J'ai commencé à manquer des jours, parfois une semaine entière. Ces jours d'absence, je les passais à me réfugier dans ma chambre, un espace où, du moins, je pouvais me sentir un peu en sécurité.

À travers tout cela, Olivia restait mon seul réconfort. Souvent, elle venait me voir après une dispute avec nos parents, s'asseyait à mes côtés et me parlait de tout et de rien, juste pour me faire sourire. Elle utilisait parfois mon nouveau prénom en douce, quand personne d'autre n'entendait. Cela me donnait l'impression que, quelque part, au moins une personne me voyait réellement.

Mais l'école restait cet endroit hostile où chaque jour était un rappel de ce que la société attendait de moi, et de la manière dont j'y dérogeais. Malgré tout, même si les insultes et les humiliations me rongeaient, même si je doutais souvent de ma capacité à supporter encore tout cela, une chose restait claire. Je ne pouvais pas renoncer à être qui j'étais. Je ne pouvais pas retourner en arrière, effacer Dorian pour redevenir Anastasia, juste pour le confort des autres.

Ce prénom, ce choix, était la première pierre d'une liberté à laquelle j'avais droit. Et même si cette liberté semblait, pour l'instant, un rêve lointain, je savais qu'un jour, elle deviendrait réalité.

Les jours et les semaines qui ont suivi mon insistance à me faire appeler Dorian furent parmi les plus éprouvants de mon existence. L'école, qui était déjà un lieu hostile, devint un véritable champ de bataille. Mon identité nouvelle, celle que j'avais choisie pour moi, sembla irriter encore plus de personnes, élargissant le cercle des brimades et des violences. Il semblait qu'oser affirmer ma vérité était la goutte qui faisait déborder un vase déjà plein de haine et d'incompréhension.

Dans les couloirs, les remarques et les insultes pleuvaient sans cesse. Une fois, en passant près de mon casier, j'ai vu les mots « Sale lesbienne, brûle en enfer » écrits au marqueur rouge.

Le rouge de la haine, indélébile, sur la porte métallique froide. Mon cœur s'est serré, mais je n'ai rien dit. J'ai effacé les mots du mieux que je pouvais, en espérant que personne ne m'ait vu. Mais la honte restait collée à ma peau.

Les choses ont empiré un jour où, après les cours, je suis sorti.e plus tard que d'habitude. Trois filles, que je connaissais vaguement, m'attendaient près de la sortie arrière de l'école. Je pouvais voir leur air menaçant avant même qu'elles ne s'approchent.

— Alors, Dorian, c'est ça ? ricana l'une d'elles, en avançant vers moi. Tu penses vraiment que tu peux nous tromper, hein ? On sait très bien ce que t'es vraiment.

J'ai tenté de les ignorer et de continuer mon chemin, mais l'une d'elles m'a bousculée, me faisant tomber lourdement au sol. Mon sac à dos s'est ouvert, éparpillant mes affaires sur l'asphalte. Elles ont ri, et l'une d'entre elles a lancé une bouteille d'eau vers moi, qui a éclaté en me trempant.

— C'est quoi ton ostie de problème, hein ? » ai-je crié, sentant la colère monter. Je ne vous ai rien fait !

Une autre fille se pencha vers moi, ses yeux brillants de méchanceté. « Tu existes, c'est déjà trop. Retourne être la fille que t'es censée être. Personne ici veut de toi. »

Les larmes me montaient aux yeux, mais je les ai ravalées. J'ai ramassé mes affaires, me relevant péniblement. Avant que je puisse faire un pas, l'une d'elles m'a donné un coup d'épaule, me plaquant contre le mur de l'école. Je suis resté.e là, figé.e, le souffle coupé, jusqu'à ce qu'elles finissent par s'éloigner en ricanant.

Ce n'était qu'un exemple parmi tant d'autres. La violence physique était parfois moins fréquente que la violence verbale, mais elle n'en était pas moins douloureuse. Il m'arrivait de rentrer à la maison avec des ecchymoses sur les bras ou les jambes, sans oser en parler à personne. Je me demandais souvent combien de temps je pourrais encore supporter tout cela avant de m'effondrer.

À la maison, le climat ne s'améliorait pas non plus. Mes parents étaient dans une constante incompréhension de ma situation. Mes disputes avec ma mère, en particulier, étaient devenues un rituel douloureux et épuisant.

Un soir, après une énième journée infernale à l'école, j'ai pris la décision de parler de ce qui se passait. Peut-être que si elle savait, elle comprendrait mieux. Je l'ai trouvée dans la cuisine, préparant le souper, son visage concentré sur la tâche.

— Maman, ai-je commencé doucement, mais avec une hésitation dans la voix.

Elle ne leva même pas les yeux, continuant à couper des légumes. « Quoi encore, Anastasia ? »

— C'est Dorian, maman. Dorian ! » l'ai-je corrigé automatiquement, en haussant légèrement le ton, même si je savais que cela la contrarierait.

Elle posa le couteau, soupira profondément, puis se retourna enfin vers moi. « Tu veux quoi... Dorian ? » dit-elle, avec une pointe de sarcasme.

— Les choses vont mal à l'école, avouai-je, mes yeux cherchant désespérément les siens. Ils m'insultent, ils me frappent parfois... C'est insupportable, Maman.

Ses yeux se plissèrent, une sorte d'incrédulité teintée de colère traversant son visage. « Et tu penses que c'est à cause de quoi, hein ? Tu penses que les gens vont te traiter comme tu veux en changeant de prénom ? En jouant à être quelqu'un que tu n'es pas ? »

— Mais merde, je suis Dorian ! C'est moi, c'est qui je suis ! Pourquoi est-ce si difficile pour toi de l'accepter ? Pourquoi est-ce si difficile pour tout le monde de le comprendre, de l'accepter ? criai-je, ma voix se brisant sous l'émotion.

Elle secoua la tête, le regard emplí de tristesse et de désapprobation. « Pour moi, tu seras toujours Anastasia. La fille que j'ai élevée, que j'ai aimée... Cette confusion, ce que tu vis maintenant, ce n'est qu'une phase. Tu finiras par comprendre ça. »

— Tu ne comprends rien ! criai-je, la gorge serrée de frustration et de douleur. C'est ta vision qui me fait du mal ! Ce n'est pas une phase, Maman ! C'est ce que je suis vraiment, et je ne peux plus le nier !

Elle tourna la tête, refusant de me regarder. « Je ne sais pas quoi te dire. Je suis vraiment désolé pour toi, pour ce qui t'arrive à l'école. Tu ne mérites pas ça. Mais peut-être que, si tu agissais comme la fille que tu es, tout cela s'arrêterait. Peut-être que les autres te laisseraient tranquille. »

Ses mots étaient un coup de poignard. La douleur qu'ils provoquaient était bien pire que toutes les insultes entendues à l'école. Je me suis retourné.e et suis parti.e en courant jusqu'à ma chambre, claquant la porte derrière moi. Une fois de plus, j'étais seul.e avec ma douleur, un poids énorme pesant sur ma poitrine.

À l'école, les enseignants ne faisaient pas grand-chose pour aider. J'avais même tenté d'envoyer des courriels à certains d'entre eux, leur demandant de m'appeler Dorian, d'utiliser les pronoms qui me correspondaient. Mais les réponses variaient. Certains faisaient de leur mieux, d'autres me disaient simplement qu'ils étaient désolés, mais que pour eux, j'étais Anastasia, une fille.

Je me rappelle une conversation avec un de mes professeurs, Monsieur Lefebvre, qui m'avait appelé par mon ancien prénom pendant un cours. À la fin de celui-ci, je suis allé.e lui parler.

— Monsieur Lefebvre, je vous ai déjà demandé de m'appeler Dorian, ai-je dit, d'une voix calme, mais pleine de détermination.

Il me regarda avec un sourire forcé. « Écoute, Anastasia... Pour moi, tu seras toujours une fille. Je ne comprends pas tout ça, cette histoire de prénom et de pronoms. Tu es une fille, et c'est tout. »

Ces mots me firent l'effet d'un coup de poing. Même les adultes, ceux qui étaient censés nous guider, nous protéger, ne comprenaient pas. C'était comme si je parlais un langage étranger que personne n'avait envie d'apprendre.

Il ne me restait plus que ma petite sœur, Olivia, qui, malgré son jeune âge, semblait être la seule à vouloir comprendre, la seule à voir la personne que j'étais vraiment. Elle était la lumière dans toute cette noirceur. Le soir, comme elle le faisait si souvent lorsque les disputes devenaient trop intenses, elle venait discrètement frapper à ma porte. Elle s'asseyait sur mon lit, sa présence douce et réconfortante à mes côtés.

— Ça va aller, Dorian, me disait-elle. Un jour, maman et papa vont comprendre. Un jour, tout le monde comprendra.

Mais en ce moment, ce futur semblait terriblement lointain. Tout ce que je pouvais faire, c'était me raccrocher à cette infime étincelle d'espoir qu'Olivia m'apportait, et continuer à me battre pour être qui j'étais, même si cela me coûtait tout.

Comme je l'ai déjà mentionné, mon corps a commencé à véritablement changer vers l'âge de treize ans d'une manière qui m'a bouleversée, une transformation qui me semblait à la fois inévitable et profondément injuste. Cela a commencé avec des signes que la puberté faisait son œuvre, des signes que, contrairement à tant d'autres filles de mon âge, je n'avais aucune envie de voir arriver.

Un matin, alors que je m'habillais devant le miroir de ma chambre, j'ai remarqué que mes seins avaient commencé à se développer. Ce n'était pas beaucoup, juste un léger gonflement, mais c'était suffisant pour me terrifier. Je n'avais jamais voulu cela. La simple idée que mon corps prenne une forme qui correspondait à celle que la société définissait comme féminine me donnait l'impression de perdre le contrôle. Ce n'était pas moi, ce n'était pas l'image que je voulais renvoyer. En fixant mon reflet, je me suis sentie étrangère à ce corps qui semblait vouloir prendre une direction opposée à qui je voulais être.

Je me souviens de m'être empressé.e d'enfiler mon chandail, espérant dissimuler ces changements. J'ai tout de suite commencé à chercher des moyens de masquer ma poitrine naissante. Je portais des brassières de sport trop serrées, des couches de vêtements, tout ce qui pourrait empêcher cette partie de moi de se manifester. L'idée de voir ma poitrine grossir me terrorisait. Je ne voulais pas attirer l'attention, je ne voulais pas

qu'on me voit comme une fille, et ces seins en étaient la preuve que je ne pouvais pas nier, que je ne pouvais pas effacer.

Et puis sont venues les règles. J'avais déjà entendu des filles de ma classe en parler, certaines excitées par l'idée de devenir des « femmes », d'autres nerveuses. Moi, je n'avais rien ressenti de tout cela, seulement une vague d'angoisse. Le jour où j'ai vu les premières taches de sang sur mes sous-vêtements, j'ai été submergé.e par un sentiment de défaite. C'était comme si mon corps me trahissait, me forçait à entrer dans un moule que je rejetais de toutes mes forces.

J'ai fait tout mon possible pour ignorer les symptômes, pour me convaincre que ce n'était rien, juste une nuisance passagère. Mais les crampes étaient là, les sautes d'humeur aussi, et le sang, chaque mois, revenait me rappeler que mon corps suivait un chemin auquel je ne voulais pas me conformer. Ces jours-là, je me sentais particulièrement déconnecté.e de moi-même, comme si mon corps était un étranger qui imposait sa volonté contre mon gré.

« Pourquoi moi ? » murmurais-je souvent à voix basse, la porte de la salle de bain fermée, les poings serrés contre le carrelage. Pourquoi mon corps ne pouvait-il pas rester neutre, ne pouvait-il pas simplement refléter qui je voulais être, sans être contraint par ces règles biologiques ? Ce n'était pas un rejet de la féminité en soi, c'était le rejet de l'imposition. Je ne voulais pas être définie par une catégorie ou une case ; je voulais exister entre les deux, quelque part où les limites étaient floues, où les frontières n'existaient pas.

Je me sentais comme un.e intrus.e dans mon propre corps. Chaque jour, je luttais pour accepter cette chair qui semblait vouloir me définir comme quelque chose que je n'étais pas. Les

filles de mon âge, elles, parlaient avec fierté de leurs nouvelles formes, s'extasiaient devant les soutiens-gorge avec des dentelles, des couleurs, et des tailles qui les rendaient plus « femmes ». Moi, je ne voyais que des chaînes, des entraves qui tentaient de m'enfermer dans un rôle préétabli.

Un soir, lors du souper, alors que j'essayais de cacher mon inconfort, ma mère a remarqué ma gêne.

— Tu n'as presque rien mangé, ça va ? » demanda-t-elle, le regard soucieux.

Je dois reconnaître que, depuis un certain temps, mes parents s'efforçaient de ne plus m'appeler Anastasia, mais, en contrepartie, le prénom Dorian semblait leur causer un profond malaise. Alors, plutôt que de l'utiliser, ils faisaient tout leur possible pour éviter de me nommer directement. Ils contournaient les conversations, s'adressaient à moi par des gestes ou des regards, ou se contentaient de phrases vagues qui n'incluaient jamais mon prénom. C'était comme si mon identité flottait dans un espace indéfini, un terrain inconnu qu'ils refusaient de fouler, et cela me laissait avec une sensation d'invisibilité douloureuse, comme si je n'étais plus tout à fait une personne à leurs yeux, mais plutôt une question sans réponse.

— Oui, ça va, » mentis-je, détournant le regard.

Mais elle n'a pas lâché l'affaire. « Est-ce que ça a quelque chose à voir avec... tu sais... ton corps qui change ? »

Je me suis figé.e, la fourchette suspendue en l'air. Parler de ça avec elle ? C'était hors de question. Ma mère ne comprendrait pas. Pour elle, ces changements étaient naturels, normaux, voire beaux. Elle ne voyait pas à quel point cela me faisait souffrir, à quel point je me sentais oppressé.e par ces transformations.

— C'est juste... que je ne veux pas... tout ça, » finis-je par admettre, en baissant la tête.

Ma mère fronça les sourcils, perplexe. « Mais c'est normal, voyons. Toutes les filles passent par là. Tu deviendras une belle jeune femme, c'est ce que la nature veut. »

Ces mots résonnèrent en moi comme une condamnation. « Mais je ne veux pas être une belle jeune femme, maman. Je ne veux pas être ni une fille, ni un garçon. Juste... entre les deux. Encore une fois, pourquoi est-ce que c'est si difficile à comprendre ? »

Elle me fixa, sans répondre. C'était comme si elle voyait un mur entre nous, une barrière qu'elle ne parvenait pas à franchir. Ses yeux exprimaient une incompréhension douloureuse, et pour la première fois, je vis qu'elle ne savait tout simplement pas quoi dire. Pour elle, ce que je ressentais n'avait aucun sens.

— Je veux juste que tu sois heureuse..., murmura-t-elle, visiblement dépassée.

— Mais je ne peux pas être heureuse dans ce corps, répondis-je, les larmes aux yeux. Pas comme ça.

Après cette discussion, ma mère a tenté de me montrer plus de soutien, d'une manière maladroite, souvent en silence, mais l'incompréhension restait palpable entre nous. Elle achetait parfois des vêtements plus amples pour moi, sans rien dire, ou évitait les conversations sur « devenir une femme ». Mais je voyais bien qu'elle ne comprenait toujours pas vraiment, qu'elle faisait seulement des concessions par amour, sans saisir la profondeur de mon mal-être.

J'avais l'impression de naviguer entre deux eaux, perdu.e entre une féminité que je rejetais et une masculinité que je

n'embrassais pas non plus. Tout ce que je voulais, c'était rester quelque part au milieu, sans devoir choisir, sans que mon corps m'impose une identité. Mais, chaque mois, chaque nouvelle transformation me rappelait que le monde, et mon corps avec lui, ne voulait pas me laisser ce choix.

En raison de ces transformations corporelles qui ne faisaient que me renvoyer une image dans laquelle je ne me reconnaissais pas, à laquelle je ne m'identifiais en rien, les vestiaires, les toilettes et les cours d'éducation physique devinrent une autre source majeure de souffrance pour moi. Ces espaces genrés, conçus sans la moindre prise en compte des personnes comme moi, étaient comme des pièges à ciel ouvert, prêts à m'enfermer dans une situation où je n'avais que des choix perdants. Chaque matin, je redoutais le moment où je devrais prendre une décision : aller dans un vestiaire où je n'étais pas acceptée ou bien, simplement, ne pas y aller du tout.

Le problème des toilettes, par exemple, semblait sans solution. Allais-je dans les toilettes des filles, où les regards méprisants et les murmures ne manquaient jamais de me rappeler que je n'étais pas la bienvenue ? Ou allais-je dans celles des garçons, au risque de subir bien pire que des paroles ? J'ai rapidement opté pour une troisième option : je n'y allais tout simplement pas. Je me retenais toute la journée, espérant que la douleur dans mon ventre ne deviendrait pas insupportable avant de pouvoir rentrer à la maison. Parfois, je tenais, d'autres fois, j'étais obligé.e de trouver une solution ailleurs.

Un jour, une idée a germé dans ma tête qui, dans son absurdité, semblait être la meilleure des solutions. Plutôt que d'utiliser les toilettes de l'école, je me rendais à la *Belle Province*,

le petit restaurant à quelques rues de là. C'était devenu mon refuge. Les employés du restaurant me reconnaissaient à force de me voir, et ils ne posaient pas de questions. Pour ne pas trop faire jaser parmi les employés, je prenais toujours une boisson ou quelque chose à grignoter pour justifier ma présence, mais au fond, c'était un moyen pour moi de me sentir un peu en sécurité.

Quant aux vestiaires, c'était encore pire. Les cours d'éducation physique, qui étaient censés être un moment de détente, de sport, de décompression, étaient devenus mon pire cauchemar. J'avais essayé d'aller dans les vestiaires des garçons, pensant que, puisque je ne me considérais pas comme une fille, cela ferait plus sens. Mais c'était un échec cuisant. Les regards de dégoût, les moqueries, et finalement, les menaces ouvertes m'ont fait comprendre que je n'avais pas ma place là-bas. Une fois, l'un des gars m'avait dit : « Qu'est-ce que tu fais là, toi ? C'est les vestiaires des gars ici, t'es pas chez toi, la gouine. Dégage avant qu'on te foute dehors nous-mêmes. » Le ton n'avait laissé aucune place au doute, et je suis parti.e sans un mot, le cœur lourd et la gorge serrée.

Les vestiaires des filles, quant à eux, n'étaient guère plus accueillants. À chaque fois que j'y mettais les pieds, il y avait toujours un groupe de filles qui s'arrêtaient de parler pour me regarder, avec cette expression mêlée de mépris et de peur. Certaines faisaient des commentaires à voix haute, suffisamment pour que je les entende. « C'est pas normal qu'elle soit ici, » disait l'une. « Elle n'a rien à faire avec nous, c'est une perverse, » chuchotait une autre.

Je me suis rapidement rendu.e à l'évidence : la seule solution, c'était de ne plus y aller du tout. J'ai commencé à sécher les cours d'éducation physique. J'avais besoin d'une excuse, alors j'ai fait ce que j'avais vu faire dans les séries télé : j'ai fabriqué un faux

mot du médecin. J'ai prétendu que j'avais un problème de santé qui m'empêchait de suivre les cours d'éducation physique. Étonnamment, ça a marché pendant un temps. Personne n'a cherché à vérifier, et cela m'a offert un répit bienvenu, même si je savais que ce n'était qu'une solution temporaire.

À la maison, cette question des vestiaires et des toilettes finissait inévitablement par remonter. Mes parents, et principalement ma mère, n'arrêtaient pas de me demander pourquoi j'avais tant de problèmes à l'école, pourquoi je n'étais pas comme les autres, pourquoi je ne pouvais tout simplement pas m'intégrer. Un soir, alors que j'étais rentré.e plus tard que d'habitude après un passage à la *Belle Province*, ma mère m'attendait dans la cuisine, les bras croisés, un air sévère sur le visage.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle, sa voix coupante comme un couteau.

— J'étais juste dehors, répondis-je, évitant son regard. J'avais besoin de me changer les idées.

— De te changer les idées ? répliqua-t-elle, visiblement irritée. Tu ne peux pas continuer comme ça. Tu es tout le temps absent.e, tu ne participes pas aux activités de l'école, tu ne fais pas de sport... Qu'est-ce qui se passe ?

Je pris une grande inspiration, sachant que la conversation allait tourner au vinaigre.

— Je t'ai déjà dit pourquoi je ne vais pas aux cours d'éducation physique. Je ne peux pas aller dans les vestiaires, ni des filles, ni des gars. Je n'ai nulle part où aller.

Elle secoua la tête, exaspérée. « Et pourquoi pas ? Pourquoi est-ce si compliqué pour toi ? Les autres filles y vont bien, elles. Pourquoi dois-tu toujours être différente ? »

— Parce que je ne suis pas une foutu fille, maman ! » criai-je, ma voix tremblant d'émotion. Tu ne comprends donc pas ? Je n'ai pas ma place là-bas, ni chez les filles, ni chez les gars. Je suis... entre les deux. Et personne ne veut de moi, ni l'un, ni l'autre.

Ma mère ferma les yeux, comme si elle essayait de trouver la patience de me répondre. Lorsqu'elle les rouvrit, son regard était triste, mais froid. Je t'aime, Anastasia... ou Dorian, si tu préfères. Mais ce que tu dis, c'est insensé. Tu dois apprendre à t'adapter, à faire des compromis. Tu ne peux pas passer ta vie à te battre contre tout le monde.

Je détournai les yeux, les larmes brouillant ma vision. « Peut-être que je n'ai pas envie de faire des compromis, Maman. Peut-être que je veux juste être moi-même, sans avoir à m'excuser pour ça. »

Elle soupira, laissant retomber ses épaules, comme si tout l'espoir qu'elle avait de me comprendre venait de la quitter. « Tu sais, parfois, je me dis que je ne te reconnais plus. Ma petite fille a disparu, et je ne sais pas qui tu es devenue. »

Ces mots, plus que tout le reste, me brisèrent. Je quittai la cuisine sans un mot, montant rapidement les escaliers pour me réfugier dans ma chambre. Derrière moi, j'entendis Olivia chuchoter à notre mère : « Maman, laisse-la tranquille... s'il te plaît. »

Dans ma chambre, je me laissai tomber sur mon lit, mon visage enfoui dans l'oreiller. Les sanglots secouaient mon corps, mais je savais que personne, à part peut-être Olivia, ne pourrait

comprendre ce que je ressentais réellement. Je voulais juste exister, être accepté.e pour qui j'étais, sans avoir à lutter constamment contre le monde entier. Mais pour l'instant, cela semblait être une bataille que je menais seul.e, sans fin en vue.

Alors que l'année scolaire touchait à sa fin, la situation à l'école et à la maison avait atteint un point de non-retour. C'était devenu insupportable. Chaque jour, je me sentais davantage étrangère à ma propre vie, piégée dans un monde qui ne voulait pas de moi et une famille qui ne pouvait pas me comprendre. Ce n'était plus seulement une question de rejets ou de moqueries, c'était une lutte constante pour ma survie émotionnelle.

Ce matin-là, alors que je marchais dans le couloir de l'école, j'ai senti un groupe de filles derrière moi. Je connaissais ces voix par cœur maintenant, celles de Marianne et de ses amies, qui prenaient toujours un malin plaisir à me rendre la vie impossible.

« Hé, Dorian ! » cria Marianne d'une voix acide. « C'est quoi aujourd'hui, t'es un gars ou une fille ? Ah, non, j'ai oublié, t'es rien du tout ! »

Les autres filles éclatèrent de rire. Je sentis mes joues brûler, mais je ne me retournais pas. Je savais que répondre ne ferait qu'empirer la situation.

« Hé, t'as pas entendu quand on te parle, la gouine ? » lança une autre, avant de me bousculer violemment contre les casiers. La douleur s'élança dans mon épaule, mais je ne dis rien. C'était devenu une habitude, une routine macabre qui n'en finissait jamais.

À la maison, la situation était tout aussi désespérante. Ce soir-là, ma mère était assise dans le salon, les bras croisés, son

visage fermé. Mon père était là aussi, assis à ses côtés, l'air tout aussi accablé. Olivia s'était retirée dans sa chambre, probablement pour éviter la confrontation qui allait suivre.

— On doit parler, Anastasia, » déclara ma mère d'une voix sèche.

Je pris une grande inspiration et m'assis en face d'eux. Je savais que cela ne présageait rien de bon.

— J'en ai assez de ce comportement, commença-t-elle. De ton refus de te conformer. Tu rends tout tellement difficile. Pourquoi ne peux-tu pas simplement essayer de t'intégrer, d'être comme les autres ?

— Maman, tu ne comprends pas... Je ne suis pas comme les autres. Je ne peux pas simplement... faire semblant, répondis-je, la gorge serrée.

Mon père secoua la tête, l'air découragé. « Mais c'est insensé. La vie, ce n'est pas une question de faire tout ce qu'on veut. Parfois, on doit s'adapter, faire des compromis. Tu nous rends la vie impossible, et tu te fais du mal à toi aussi. »

Les larmes me montaient aux yeux, mais je refusais de pleurer devant eux. « Pourquoi est-ce si difficile pour vous de juste... m'accepter ? »

Ma mère fronça les sourcils. « Parce que ce que tu fais n'a pas de sens ! Tu veux qu'on t'appelle Dorian, tu te comportes comme un garçon, et tu t'habilles comme... comme... » Elle chercha ses mots, visiblement frustrée. « Comme quelqu'un que tu n'es pas. »

« Mais c'est pourtant si simple ! » criai-je finalement, perdant le contrôle de mes émotions. « Pourquoi est-ce que personne ne peut le voir ? Pourquoi est-ce que je dois toujours me battre contre vous, contre l'école, contre tout le monde ? »

Ma mère soupira profondément, se levant brusquement de sa chaise. « Je ne sais pas quoi faire de toi, Anastasia. Je suis fatiguée, épuisée de tout ça. »

Mon père resta silencieux, regardant simplement le sol. J'avais l'impression que mes paroles étaient tombées dans le vide, que peu importe ce que je disais, rien ne changerait jamais.

Ce soir-là, après des semaines, des mois de harcèlement incessant, de rejet, de violence verbale et physique, après des années de combats perdus contre une famille qui ne pouvait comprendre, j'ai atteint un point de rupture. L'idée m'avait traversé l'esprit plusieurs fois, mais ce soir-là, elle s'était ancrée en moi comme une certitude. Je ne pouvais plus continuer ainsi.

Dans ma chambre, je me suis enfermée. J'ai regardé autour de moi, ce refuge qui n'en était plus un. J'ai pris une boîte de médicaments que ma mère gardait dans l'armoire de la salle de bain, une boîte de somnifères. J'ai écrit une lettre à Olivia, lui disant que je l'aimais, que je ne voulais pas lui faire de mal, mais que je ne voyais plus d'autre issue. Puis, j'ai pris les pilules, une par une, espérant que la douleur finirait enfin par disparaître.

C'est Olivia qui m'a trouvée. Ma petite sœur, celle qui avait toujours été là pour me soutenir malgré tout, celle qui avait cru en moi même lorsque personne d'autre ne le faisait. Elle a ouvert la porte de ma chambre et m'a vue étendue sur le lit, inconsciente, la boîte de médicaments à côté de moi.

« Non, non, non... Anas ! » cria-t-elle, se précipitant vers moi, me secouant pour me réveiller. « Dorian, s'il te plaît, réveille-toi ! »

Elle hurla pour appeler mes parents, des larmes coulant sur ses joues, sa voix brisée par la panique et la peur.

Mes parents accoururent, et en voyant la scène, ma mère poussa un cri déchirant. Mon père, d'un calme désespéré, prit le téléphone pour appeler les secours, sa voix tremblante en parlant aux opérateurs. J'entendais tout cela comme un murmure lointain, comme si je n'étais plus vraiment là.

Je me suis réveillée à l'hôpital, des lumières blanches au-dessus de moi, un bip constant résonnant dans la pièce. J'étais vivante, contre toute attente. Mais la première chose que je vis, c'était le visage dévasté d'Olivia, assise à mes côtés, ses yeux rougis par les larmes. Elle prit ma main sans dire un mot, et j'ai compris à quel point j'avais failli la perdre, elle aussi.

Mes parents étaient là, eux aussi. Ma mère pleurait silencieusement, et mon père se tenait debout à l'arrière de la pièce, le visage figé, comme s'il ne savait plus quoi faire. Leur regard sur moi n'était plus de la colère, mais une profonde tristesse, une peine qui, pour la première fois, semblait trahir un regret.

« Pourquoi, Anastasia... pourquoi ? » murmura ma mère, sa voix brisée.

Je ne savais pas quoi répondre. Comment expliquer à quel point tout cela était devenu insoutenable ? Que c'était l'accumulation de chaque rejet, chaque parole cruelle, chaque moment où je m'étais sentie indigne, invisible. Que c'était le poids de l'indifférence, des attentes impossibles, des regards méprisants.

Après cette tentative, une thérapie avec un psychiatre devint inévitable. Mes parents, désespérés, avaient décidé de me faire suivre pour que je puisse trouver un moyen de « surmonter » tout cela. Le psychiatre, un homme d'âge mûr, m'écoutait sans

jugement, et pour la première fois depuis longtemps, je sentis que quelqu'un était prêt à entendre ma souffrance.

— Parle-moi de ce que tu ressens, Dorian, » dit-il un jour, me regardant calmement à travers ses lunettes. « Parle-moi de ce qui t'a amené ici. »

Et alors, pour la première fois, je me suis autorisé.e à parler. À dire à voix haute ce que je ressentais, la douleur qui m'habitait, l'impression de ne jamais être à ma place. J'ai parlé des insultes, des regards de ma mère, des coups dans les couloirs, du sentiment de ne jamais être assez bien, de ne jamais être légitime.

Peut-être que c'était le début d'un nouveau chemin, peut-être que ce n'était qu'une autre illusion. Mais au moins, pour la première fois, je ne portais plus seul.e le fardeau de ma douleur.

À mon retour à l'école après la tentative de suicide, je me sentais comme un fantôme errant dans les couloirs, avec le poids de tous les regards braqués sur moi. La nouvelle s'était répandue à une vitesse vertigineuse, et tout le monde savait ce que j'avais fait, du moins à sa manière. Les commentaires, eux aussi, s'étaient divisés en deux camps bien distincts.

Les insultes, celles que j'avais cru laisser derrière moi à l'hôpital, sont revenues me hanter dès que j'ai franchi les portes de l'école. Toujours les mêmes élèves, ces visages que je connaissais bien, ceux qui n'avaient jamais manqué une occasion de m'atteindre. Ils me croisaient dans les corridors, des sourires narquois aux lèvres, les murmures toujours aussi tranchants que des lames de rasoir.

« T'aurais mieux fait de réussir, Dorian. Personne ici n'a besoin de toi. » C'était Anna, une des plus cruelles, la voix empreinte d'un

venin qui n'avait d'égal que son regard de défi. Ses amies l'accompagnaient dans un rire étouffé, leurs yeux fixés sur moi, me sondant comme si j'étais un spécimen étrange. « Sérieux, c'était ta chance de rendre service à tout le monde... et tu l'as ratée. »

Ces mots me traversaient, laissant derrière eux un vide douloureux que même les encouragements reçus à l'hôpital n'avaient pu combler. J'essayais de détourner le regard, de rester impassible, mais chaque mot s'imprimait dans ma mémoire, me rappelant le gouffre dans lequel j'avais voulu me jeter.

Pourtant, et c'était surprenant, il y avait aussi une autre réalité qui s'était manifestée. Des élèves que je ne connaissais pas vraiment, d'autres avec qui je n'avais échangé que quelques mots auparavant, s'étaient mis à m'adresser des regards plus bienveillants. Une légère vague de sympathie flottait dans l'air. C'était une première à l'école.

Un jour, alors que j'étais assis.e à une table du fond, luttant pour garder les larmes qui me montaient aux yeux, une fille s'est approchée de moi. Je la connaissais vaguement ; elle était dans une autre classe. Elle avait un air hésitant, mais elle m'a quand même tendu une petite carte avec un sourire timide.

— Je voulais juste te dire... prends soin de toi, d'accord ?
Personne ne mérite de traverser ça seul.

Je l'avais regardée, décontenancé.e, incapable de répondre. J'avais pris la carte avec un simple « merci » murmuré. Ce petit geste, si simple, m'avait bouleversé plus que je n'aurais pu l'admettre. C'était un éclat de lumière dans l'obscurité qui m'entourait depuis si longtemps. La carte, je l'ai gardée dans mon sac, pliée en deux, une sorte de rappel que peut-être, juste peut-être, il y avait encore un peu d'espoir pour moi dans ce monde.

À la maison, c'était différent. Quelque chose avait changé, comme si cette épreuve avait secoué mes parents, les avait fait réfléchir à toutes les batailles inutiles que nous avions livrées. Depuis que je suis sorti.e de l'hôpital, il y avait une certaine douceur nouvelle dans leur comportement. Ma mère, celle qui m'avait longtemps imposé des vêtements et une identité auxquels je ne pouvais m'identifier, semblait vouloir s'efforcer de comprendre, même si c'était maladroit.

Un soir, alors que je descendais pour le souper, j'ai remarqué qu'elle avait posé un vieux pull de mon père sur ma chaise. C'était un pull que j'avais souvent emprunté, large, sans forme, qui me permettait de me sentir invisible. Elle m'a souri, d'un sourire un peu triste, mais sincère.

« J'ai pensé que tu aimerais peut-être le porter. Si tu veux. »

Mon cœur s'était serré. Pour la première fois, j'avais l'impression qu'elle essayait de me rencontrer là où j'étais, plutôt que de m'imposer de me conformer. Mon père, quant à lui, se montrait plus silencieux qu'à l'habitude, mais il m'avait pris à part, une nuit où je ne trouvais pas le sommeil et traînais dans la cuisine.

— Tu sais, je ne comprends pas tout. Peut-être que je ne comprendrai jamais complètement, avait-il dit en hésitant. « Mais je veux te dire que je t'aime, peu importe ce que tu choisis d'être. Je... je suis désolé pour tout ce qui s'est passé. On aurait dû t'écouter. »

C'était la première fois qu'il disait quelque chose de semblable. Le silence s'était installé entre nous, un silence qui, cette fois, n'était pas chargé de rancœur, mais de la promesse d'un effort à venir.

Pourquoi avait-il fallu une tentative de suicide pour qu'enfin ils ouvrent les yeux ? Pourquoi a-t-il fallu que je sois à deux doigts de disparaître pour que le monde autour de moi commence à comprendre l'ampleur de ma souffrance ? C'était une question qui me hantait. Il m'était incompréhensible de penser qu'avant ce geste ultime, avant que je décide que tout cela n'était plus supportable, personne n'avait vraiment vu, personne n'avait vraiment écouté. Mes parents, mes professeurs, même certains de mes camarades... Il a fallu une telle extrémité pour qu'ils commencent à reconnaître la profondeur de ma détresse.

Peut-être que, pour eux, mes mots n'avaient jamais été assez forts, ou peut-être qu'ils refusaient simplement de croire que tout cela était sérieux. Pour mes parents, il était sans doute plus facile de penser que j'étais en rébellion, que je traversais une phase qui allait passer. Ils avaient sans doute espéré que je finirais par me conformer, par accepter de jouer le rôle que la société m'avait assigné, que cette lutte intérieure n'était qu'une crise d'adolescence qui s'évanouirait avec le temps.

Et à l'école, le bruit, la foule, la pression d'appartenir à un groupe, tout cela les rendait aveugles aux cris silencieux qui émanaient de quelqu'un comme moi. Tant que je venais en cours, tant que je ne faisais pas trop de vagues, il était facile pour eux de détourner le regard, de ne pas voir l'isolement qui m'enveloppait, les regards haineux qui me poursuivaient.

Mais après ce geste, ils ont dû regarder. Ils ont dû voir, car mon corps brisé portait enfin la preuve tangible de ce que je ressentais depuis si longtemps. C'était là, sous leurs yeux, impossible à ignorer. Alors ils ont commencé à comprendre, ou du moins à essayer. Mais pourquoi a-t-il fallu un geste aussi désespéré pour éveiller cette empathie ? Pourquoi n'ont-ils pas pu voir ma détresse avant que je sois à bout, avant que je sois

prête à tout abandonner ? C'est une question dont la réponse m'échappe encore. Peut-être que les gens ont besoin d'être confrontés à la réalité la plus dure, la plus brutale, pour réaliser l'impact de leurs propres aveuglements, de leurs silences et de leurs refus de voir.

Néanmoins, malgré un changement d'attitude de la part de mes parents et de certain.es élèves de l'école, je savais bien que le combat n'était pas gagné. L'acceptation restait une bataille quotidienne, aussi bien à la maison qu'à l'école. Mais quelque chose avait changé. Un début de compréhension, peut-être. Une promesse d'essayer, même si elle était hésitante. C'était loin d'être parfait, mais c'était un début. Un début auquel je m'accrochais, fragile mais essentiel, porteur d'une petite lueur d'espoir. L'espoir qu'un jour, les choses puissent réellement changer, pas seulement pour moi, mais pour tous ceux qui, comme moi, luttaien chaque jour pour le droit d'exister tel qu'ils étaient, sans compromis.

C'est comme si, après une tempête interminable, le ciel avait commencé à s'éclaircir, laissant apparaître timidement quelques rayons de soleil. Les choses n'étaient pas parfaites, mais elles étaient indéniablement en train de changer. Mes parents avaient finalement commencé à m'appeler Dorian. Le malaise dans leurs voix n'était pas complètement effacé, mais il y avait une réelle volonté d'essayer, une intention sincère de s'adapter. Chaque fois qu'ils prononçaient mon nouveau prénom, c'était comme une victoire, une petite lueur d'acceptation qui venait réchauffer mon cœur.

À l'école, l'atmosphère était différente. Les regards en coin, les ricanements et les murmures avaient peu à peu diminué. Ceux qui avaient pris plaisir à me harceler semblaient avoir enfin lâché prise. Peut-être avaient-ils trouvé de nouvelles cibles, ou

peut-être, plus simplement, avaient-ils fini par comprendre que je n'étais pas le monstre qu'ils s'étaient imaginés. Ou alors, la vague de sympathie manifestée à mon égard, aussi subtile soit-elle, les avait convaincus qu'il était temps de passer à autre chose.

Je n'étais plus constamment sur mes gardes dans les couloirs de l'école. Pour la première fois depuis longtemps, je me suis surprise à me détendre, à marcher sans crainte d'une agression ou d'un commentaire cinglant. Les élèves qui m'insultaient autrefois s'étaient repliés dans l'ombre, et bien qu'ils n'aient jamais formulé d'excuses, leur silence était en lui-même un soulagement.

Même en classe, les choses évoluaient. Mon enseignant de français, un homme d'âge moyen que j'avais toujours trouvé rigide et peu enclin aux changements, avait finalement accepté de m'appeler Dorian. Lorsqu'il a prononcé mon nom lors de l'appel, pour la première fois, il l'a fait avec une certaine hésitation, comme s'il craignait de se tromper ou de provoquer une réaction négative parmi les autres élèves. Mais aucun rire ne s'est fait entendre, aucun murmure sarcastique ne s'est échappé. Et il a continué, chaque jour, s'améliorant un peu plus, et avec moins de gêne. Cette reconnaissance, aussi simple qu'elle puisse paraître, me donnait un nouveau souffle, un peu plus de force pour affronter le reste de la journée.

Il y avait encore des moments difficiles, des regards insistants qui me rappelaient que je ne serais jamais tout à fait comme les autres, des professeurs qui refusaient toujours de reconnaître ma nouvelle identité, mais c'était un début. Un début qui semblait enfin aller dans la bonne direction, un début qui me laissait espérer, même timidement, que le futur pourrait être moins douloureux que le passé.

CHAPITRE 4

ÉTIENNE

Lors de ma dernière année de secondaire, l'arrivée d'un nouvel élève allait bouleverser tout ce que je pensais savoir de moi-même et de mes sentiments. Étienne Boivin-Ménard, c'était un nom qui résonnait dans les couloirs dès les premiers jours de la rentrée. On en parlait parce qu'il était nouveau, mais aussi parce qu'il avait cette présence qui ne passait pas inaperçue : une allure décontractée, un sourire franc, et cette confiance nonchalante qui semblait le précéder partout où il allait.

Je l'avais remarqué dès son premier jour, non pas parce qu'il était particulièrement beau, même si je devais bien admettre qu'il avait un charme indéniable, mais parce qu'il semblait... différent. Il n'avait pas cet air arrogant qu'affichaient souvent les nouveaux qui voulaient vite se faire une place parmi les populaires. Il semblait, au contraire, vouloir comprendre cet environnement, observer avant de s'intégrer. Et, étrangement, ses yeux s'étaient souvent posés sur moi, comme s'il percevait quelque chose qui l'intriguait.

Au début, je n'y avais pas prêté grande attention. Depuis des années, j'avais cru que l'amour et l'attirance étaient des concepts qui n'étaient pas faits pour moi. Ni les garçons, ni les filles n'avaient réussi à éveiller en moi ce désir dont les autres parlaient tant. Je m'étais fait à l'idée que l'amour romantique, cette idée de palpitation à la vue de quelqu'un, ne faisait pas partie de mon vécu. J'étais Dorian, entre les deux, sans attache précise. C'était quelque chose que j'avais accepté.

Mais Étienne... il était différent. Il y avait ce moment particulier, un jeudi matin, alors que je m'étais installé.e sur un

banc, près des casiers, pour lire pendant ma pause. C'était un de mes endroits préférés, un coin tranquille, hors du chaos habituel des couloirs bondés. Ce matin-là, j'étais plongé.e dans un livre familier : *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde. J'en étais à ma cinquième ou sixième lecture de ce roman qui m'avait tant impressionné.e et influencé, chaque page me renvoyant à une partie de moi-même que je tentais de mieux comprendre.

Étienne était venu s'asseoir à côté de moi, avec cette assurance tranquille qui semblait faire partie intégrante de sa personnalité, une façon d'occuper l'espace sans jamais être envahissant. Il s'était penché légèrement vers moi, une curiosité sincère dans les yeux, et m'avait simplement demandé ce que je lisais.

Je lui avais montré la couverture du livre, un sourire un peu timide sur les lèvres.

« *Le Portrait de Dorian Gray*, d'Oscar Wilde. »

Il avait observé la couverture un instant, puis avait souri, cette lueur d'amusement illuminant ses yeux. « C'est marrant, tu portes le même nom. »

Je n'avais pas pu m'empêcher de sourire à mon tour. « Ouais... disons que c'est un peu plus qu'une coïncidence », avais-je répondu un peu gêné.e, mais curieux.se de voir sa réaction...

Étienne n'avait pas ri, ni fait de commentaire désobligeant, comme d'autres auraient pu le faire. Son regard s'était fait plus intense, comme s'il percevait quelque chose de plus profond, quelque chose qu'il voulait comprendre. Il avait simplement hoché la tête, l'air de saisir ce que ce choix de nom pouvait signifier pour moi. « Je connais l'histoire. C'est un choix puissant, tu sais. Ce n'est pas rien de s'identifier à Dorian Gray. »

Il y avait dans ses mots une sorte de reconnaissance, une compréhension qui allait au-delà des apparences. C'était la première fois que je rencontrais quelqu'un qui semblait voir au-delà de la surface, qui semblait saisir le poids que portait mon choix de prénom, et l'histoire que j'avais voulu écrire pour moi-même à travers ce nom. Et pour la première fois, je n'avais pas senti le besoin de me justifier, de me défendre. Parce qu'il avait compris.

Les jours suivants, nous avons commencé à nous croiser de plus en plus souvent, à parler de livres, de films, de tout et de rien. Étienne s'asseyait parfois près de moi au déjeuner, et nous finissions par échanger sur nos passions respectives. J'apprenais qu'il était passionné de photographie, qu'il aimait capturer les moments simples, les expressions humaines qu'on ne voit qu'une fraction de seconde avant qu'elles ne disparaissent. Et, alors qu'il me parlait, je me surprenais à le regarder, à être captivé.e par la manière dont ses yeux brillaient lorsqu'il évoquait un projet photo.

Un jour, il m'a demandé s'il pouvait me photographier. « T'as un truc dans le regard, Dorian, une sorte de profondeur. J'aimerais bien capturer ça, si tu veux bien. »

Ma première réaction fut de me sentir exposé.e, vulnérable. Mais il y avait dans sa demande quelque chose de si sincère, une telle absence de jugement, que je n'ai pas pu refuser. « D'accord, mais seulement si tu me montres ce que tu fais après », avais-je dit, avec un sourire timide. C'était étrange pour moi, cette envie de lui plaire, de partager un moment qui, jusqu'ici, aurait dû me terrifier.

Les semaines passèrent, et Étienne et moi continuâmes à nous rapprocher. Pour la première fois, je ressentais une sorte de

légèreté, une sorte de curiosité presque innocente. Je remarquais des choses sur lui que je n'aurais jamais pensé remarquer sur quelqu'un : la façon dont une mèche de cheveux retombait sur son front quand il riait, la courbure de ses lèvres quand il se concentrait, ou la douceur de sa voix quand il me parlait, comme s'il était en dehors du reste du monde.

Je me surpris à ressentir cette chaleur inhabituelle dans ma poitrine, ce léger pincement qui, jusque-là, ne m'avait jamais atteint. Est-ce cela, l'attirance ? Était-ce ainsi que ça commençait, comme un simple frisson qui s'amplifiait à chaque sourire, chaque regard partagé ? Pour la première fois, je me rendais compte que je pouvais être attiré.e par quelqu'un, que ce sentiment ne m'était pas étranger, et que ce garçon, avec sa douceur et son respect envers qui j'étais, m'attirait d'une manière nouvelle, d'une manière qui ne se limitait pas aux étiquettes qu'on avait essayé de m'imposer.

Mais cette découverte n'était pas sans ses propres défis. Les regards des autres, les commentaires chuchotés dans les couloirs – certains élèves qui avaient fini par me laisser tranquille semblaient de nouveau intéressés par ma vie. « Qu'est-ce qu'elle croit, cette gouine, qu'elle peut se taper un mec maintenant ? », avais-je entendu une fille murmurer à une autre. Ces mots faisaient mal, mais ils n'avaient plus la même emprise sur moi. Parce que, cette fois, je n'étais plus seul.e. Étienne m'offrait une sorte de soutien que je n'avais jamais connu. Il était là, prêt à me défendre, prêt à m'écouter, et surtout, prêt à m'accepter tel.le que j'étais, sans condition.

Un soir, alors que nous nous promenions après l'école, il m'a soudainement pris la main. Mon cœur s'est emballé, et pendant un instant, le monde entier s'est arrêté. « Ça te dérange ? »

m'avait-il demandé doucement, cherchant dans mes yeux une réponse.

J'ai serré sa main en retour. « Non, pas du tout », avais-je murmuré, un sourire sincère étirant mes lèvres.

Pour la première fois depuis longtemps, je ressentais cette étrange sensation de paix. Peut-être que le chemin était encore semé d'embûches, que l'acceptation de soi et des autres restaient un combat quotidien, mais à ce moment précis, alors que nous marchions main dans la main, je savais que j'avais trouvé quelqu'un qui voyait en moi plus que mon identité de genre. Quelqu'un qui voyait Dorian, et non pas Anastasia, tout simplement.

Lors de la première rencontre avec les parents de Étienne, j'ai été agréablement surpris.e. J'étais nerveux.se, évidemment. Qui ne le serait pas en allant rencontrer les parents de la première personne qui fait battre un peu plus vite son cœur, ce même cœur qu'on pensait hermétique à tout sentiment amoureux ? Mais dès que je suis entré.e dans leur maison, un sentiment de chaleur m'a enveloppé.e. La maison des Boivin-Ménard dégageait cette atmosphère chaleureuse, presque bohème, avec des livres qui traînaient un peu partout, des tableaux colorés accrochés sur les murs, et une odeur de tarte aux pommes qui se répandait depuis la cuisine.

Les parents de Étienne, Catherine et Marc, avaient cette aura d'ouverture d'esprit qui se faisait sentir dans leur façon d'accueillir les gens, sans jugement ni attente particulière. Dès que Étienne m'avait présenté, il avait dit sans hésiter : « Voici Dorian », et ses parents avaient souri. Ils m'avaient serré la main et m'avaient invité.e à m'asseoir, me parlant comme si j'étais

quelqu'un qu'ils étaient heureux de rencontrer. Catherine avait même fait un commentaire, d'un ton curieux mais bienveillant :

— Alors, Dorian, tu as choisi ce prénom ? J'aime beaucoup. Ça a une résonance littéraire, c'est fascinant. Étienne nous en a parlé un peu.

Il faut préciser qu'avant la rencontre, Étienne avait déjà parlé de moi à ses parents, leur expliquant ma non-binarité et le choix de mon nouveau prénom. Ils savaient donc qui j'étais, dans toute la complexité que cela pouvait représenter, et n'avaient pas fui la conversation. Au contraire, ils avaient accueilli cette information avec ouverture et curiosité, cherchant à comprendre davantage.

Je m'étais senti.e à l'aise de répondre, sans crainte d'être jugé.e. « Oui, c'est une longue histoire, mais ça me représente bien. »

Marc avait acquiescé, avec un sourire sincère. « Tu sais, on ne comprend pas toujours tout sur les questions d'identité. Mais on respecte complètement ce que tu ressens. Et puis, tant que Étienne est heureux, nous le sommes aussi. »

Il est important de mentionner que lors de cette première visite chez les Boivin-Ménard, en plus des parents chaleureux et ouverts de Étienne, j'ai également rencontré sa petite sœur, Audrey-Anne, une jeune fille de douze ans au regard perçant et au sourire malicieux. Dès notre rencontre, elle avait cette curiosité évidente, cette lueur dans les yeux qui laissait présager un torrent de questions à venir. Et effectivement, à peine m'étais-je assis.e dans le salon qu'elle s'était installée à côté de moi, toute enjouée, prête à me bombarder de questions.

« Dorian, c'est ça ? », avait-elle commencé, ses yeux scrutant mon visage avec intensité. J'avais acquiescé, un sourire un peu nerveux aux lèvres, me préparant à ce qui allait suivre.

« Étienne m'a dit que tu n'es ni vraiment une fille, ni vraiment un garçon... Comment ça marche, en fait ? » Elle avait posé cette question avec une candeur désarmante, sans jugement, juste un besoin de comprendre.

Les questions avaient suivi, parfois un peu malaisantes, touchant des aspects de ma vie auxquels je n'avais pas toujours envie de réfléchir à voix haute. « Alors, tu n'aimes pas les robes ? Pourquoi ? Et ça veut dire que tu veux devenir un garçon ? Mais tu n'en es pas un, c'est ça ? » Elle sautait d'une question à l'autre avec l'insouciance d'un enfant qui découvre quelque chose de nouveau, ses yeux s'illuminant à chaque réponse que je lui donnais.

J'avais tenté de répondre avec sincérité, en adaptant mes mots à sa compréhension. « Eh bien, Audrey-Anne, c'est un peu comme si je me sentais moi-même entre les deux. Je ne me sens ni complètement fille ni complètement garçon. C'est difficile à expliquer, mais c'est un peu comme si je voulais juste être... moi, sans devoir entrer dans une case précise. » Elle avait hoché la tête, l'air concentré, puis s'était mise à réfléchir quelques instants.

— Moi, je pense que c'est cool. Pourquoi on devrait choisir, de toute façon ? Elle avait fini par dire ça, d'un ton assuré, et ça m'avait arraché un sourire sincère. La simplicité avec laquelle elle acceptait ce que je lui expliquais, sans préjugés, me donnait une lueur d'espoir.

Le reste de la soirée s'était déroulé dans une atmosphère conviviale. Ses parents m'avaient également posé des questions,

mais jamais de façon intrusive, plutôt avec cette curiosité respectueuse qui démontrait qu'ils étaient ouverts à apprendre, à comprendre, même s'ils n'avaient pas encore toutes les réponses. En les quittant, je me suis senti.e léger.ère, presque apaisé.e, avec l'impression que, peut-être, il existait un espace où je pourrais être accepté.e sans compromis, simplement pour qui j'étais.

Quelques semaines plus tard, ce fut au tour de Étienne de rencontrer mes parents. L'inquiétude que je ressentais à cette perspective était bien différente. Si mes parents faisaient des efforts notables pour accepter ma non-binarité, je savais que le chemin restait semé d'embûches et que tout cela était encore fragile, une sorte de trêve inconfortable.

Le soir où Étienne est venu souper, mes parents avaient préparé un repas simple mais soigné, comme pour souligner l'importance de l'occasion. Quand il est entré, j'ai vu quelque chose changer dans le regard de mes parents. Il y avait un certain soulagement, une lueur de fierté presque, à l'idée que « leur enfant », celui qu'ils avaient eu tant de mal à comprendre, pouvait finalement avoir un intérêt qui correspondait à leurs attentes de normalité.

Pendant le repas, ils étaient souriants, posaient des questions à Étienne, semblaient sincèrement heureux de faire sa connaissance. Ma mère avait même lâché, d'un ton qui se voulait léger : « On ne pensait pas qu'on te verrait un jour ramener un garçon à la maison, Dorian... Mais je dois dire que ça fait plaisir. »

Je n'étais pas sûr.e de comment interpréter cette remarque, mais j'ai décidé de prendre ce qu'il y avait de positif, ce signe de rapprochement qu'ils semblaient vouloir manifester. Étienne, de

son côté, avait pris ma main sous la table, un geste discret mais suffisant pour me rappeler qu'il était là, à mes côtés, et que nous étions dans cette histoire ensemble.

Quant à la réaction de ma jeune sœur, je savais que j'avais son soutien habituel. D'ailleurs, en apercevant Étienne pour la première fois, elle lui a lancé une boutade amusée : « Alors, c'est toi le fameux Étienne, hein ? T'as bien fait de t'accrocher à ma sœur, elle en vaut le détour ! »

Olivia avait cette légèreté, ce côté taquin qui rendait les moments tendus plus agréables. Elle avait même fait un clin d'œil à Étienne, ce qui m'avait fait rougir un peu. Elle semblait si heureuse de me voir avancer, de me voir explorer une facette de ma vie que je n'avais jamais envisagée avant.

En revanche, mon grand frère William avait été plus distant. Assis au bout de la table, il restait assez silencieux, n'intervenant que pour poser quelques questions polies sur les études de Étienne, ou pour répondre aux questions que mes parents lui adressaient directement. Ses sourires semblaient forcés, et à chaque fois que notre conversation se tournait vers ma relation avec Étienne, je voyais son regard se durcir, même s'il essayait de le cacher.

— Alors, Étienne, tu as des projets pour après le secondaire ? » avait demandé William d'un ton neutre, un peu comme s'il s'efforçait de se concentrer sur des sujets plus traditionnels, loin des réalités que je vivais.

Étienne, en bon diplomate, avait répondu calmement, expliquant qu'il souhaitait d'abord s'inscrire en sciences humaines au cégep, puis se diriger par la suite vers un baccalauréat en administration à l'université. Mes parents semblaient enthousiasmés par la réponse, cherchant des points

communs, des moyens de se rapprocher. Quant à William, il avait simplement hoché la tête, sans émettre plus de commentaires. Lui qui, après seulement deux sessions au cégep, avait décidé de prendre une année sabbatique pour réorienter ses choix d'études, semblait mal à l'aise de voir Étienne avec un plan de carrière si clairement défini. C'était clair qu'il avait du mal à accepter l'idée que je puisse être heureux.se avec quelqu'un, encore moins dans cette dynamique qui ne correspondait en rien à la vision qu'il avait de la normalité.

La mention du bal de fin d'année n'avait pas tardé à arriver. Étienne m'avait proposé d'y aller avec lui, et bien que l'idée m'effraie un peu – moi, dans une salle pleine de gens qui n'avaient jamais réellement compris qui j'étais – il y avait quelque chose d'irrésistible dans sa proposition. L'idée d'aller au bal, de m'habiller comme je le voulais, sans contrainte, et de danser avec Étienne... Pour une fois, ça ne semblait pas totalement impossible. C'était même une perspective étrangement séduisante, quelque chose que je méritais après toutes ces années de lutte.

Quand mes parents avaient entendu parler du bal, leur réaction avait été presque joyeuse. « C'est formidable, Dorian ! », m'avait dit ma mère, les yeux brillants. « Tu vas au bal avec un garçon, comme tout le monde. »

Le mot « normal » n'avait pas été prononcé, mais il flottait dans l'air, quelque part dans l'enthousiasme de mes parents. Et pour être honnête, voir cette joie dans leurs yeux, cette idée que, peut-être, il existait un chemin qui pourrait nous rapprocher, suffisait pour me convaincre que j'allais y aller. Mais cette fois, je ne le ferais pas pour répondre à leurs attentes, mais pour moi, pour savourer ce qui pourrait être le début de quelque chose de nouveau et de beau, à mes propres conditions.

Après le dîner, alors que Étienne et moi nous apprêtions à sortir faire une promenade pour prendre un peu l'air, Olivia m'avait lancé un regard encourageant. Elle m'avait pris dans ses bras pour un rapide câlin, murmurant à mon oreille : « Je suis si fière de toi, tu sais ? Tu mérites d'être heureuse. » Cette phrase, si simple mais si pleine de sens, avait suffi à m'émouvoir.

Étienne m'avait tenu la main en sortant, et même dans la lumière tamisée du crépuscule, je me sentais soudain entouré.e de chaleur. Le monde n'était pas parfait, il restait beaucoup à faire, beaucoup de conversations difficiles à tenir, que ce soit avec mes parents, mon frère, ou même avec le reste du monde. Mais pour la première fois, il semblait y avoir une place pour moi, pour Dorian, une place où je pouvais être accepté.e et aimé.e, peut-être même sans conditions.

Et avec la perspective du bal qui approchait, je sentais que cette année se terminait bien différemment des autres. Étienne m'avait proposé d'y aller, et même si l'idée me faisait toujours un peu peur – la foule, les regards, le jugement – il y avait quelque chose de rassurant dans le fait d'avoir quelqu'un à mes côtés, quelqu'un qui comprenait et acceptait ma différence, et qui voulait partager ce moment avec moi.

Le bal de finissants approchait à grands pas, et l'excitation autour de cet événement atteignait son comble à l'école. Chaque conversation tournait autour des préparatifs, des tenues à choisir, de la musique à laquelle on espérait danser. Pour ma part, je vivais cette période avec un curieux mélange de nervosité et de joie, une émotion que je n'avais jamais réellement ressentie avant. C'était en grande partie à cause de Étienne. Avec lui, tout semblait plus simple, plus lumineux.

La préparation du bal était une aventure en elle-même. Étienne et moi avons décidé de tout faire ensemble, depuis l'achat de nos tenues jusqu'à la réservation de la limousine. J'étais anxieux.se à l'idée de devoir porter une robe, mais je savais aussi que je voulais célébrer cette soirée de manière spéciale, sans pour autant me trahir. Alors, après une longue recherche, j'ai trouvé la robe idéale : une robe noire d'une grande sobriété, élégante, qui ne mettait pas trop en avant ma féminité. Sa coupe était simple, fluide, et ne portait aucun détail extravagant, aucun volant ou ornement qui m'aurait fait sentir plus déconnecté.e de moi-même. C'était la robe parfaite, celle qui me permettait de trouver un juste milieu, de me sentir présentable pour l'occasion sans être dans un déguisement.

De son côté, Étienne s'était inspiré des films de James Bond pour sa tenue. Il voulait un look à la fois classique et chic, et il l'avait réussi avec brio. En essayant son smoking noir, il avait souri en coin, ajoutant un nœud papillon pour compléter l'ensemble, puis avait pris une pose exagérément sérieuse, me demandant en plaisantant si je pouvais l'appeler « Bond, Étienne Bond. » Cela m'avait fait rire, et nous avons partagé ce moment avec légèreté, sans le poids des angoisses habituelles.

Le soir du bal, une limousine s'était arrêtée devant chez moi pour venir nous chercher. Mes parents étaient sur le seuil de la maison, émus et fiers, me lançant des compliments maladroits mais sincères. Olivia était tout sourire, son regard brillait d'admiration, tandis que William observait à distance, un léger sourire sur le coin des lèvres, même si l'on pouvait percevoir un brin de retenue. Étienne est descendu de la limousine, m'a offert son bras, et nous avons posé pour les photos, mes parents immortalisant chaque instant. Puis, nous avons pris place à

l'arrière du véhicule, prêts à faire de cette soirée un souvenir inoubliable.

À notre arrivée, la scène ressemblait à une véritable entrée de cinéma. La limousine s'est arrêtée devant l'entrée principale du lieu de la réception, et un tapis rouge menait à l'intérieur. Lorsque nous sommes descendus de la limousine, je pouvais sentir les regards se tourner vers nous. Étienne, avec son smoking impeccable et son assurance naturelle, et moi, dans ma robe sobre mais élégante, étions une combinaison qui semblait intriguer les gens. C'était un moment où, pour la première fois depuis longtemps, je ne me sentais pas jugé.e, mais vu.e, réellement vu.e, comme un être entier, dans toute la complexité de ce que j'étais.

Une fois à l'intérieur, la soirée battait son plein. Les décorations étaient somptueuses, des guirlandes lumineuses aux fleurs délicatement disposées sur chaque table. Les autres élèves se pressaient déjà sur la piste de danse, leurs rires résonnant dans la salle. Étienne m'a pris la main et m'a entraîné.e sur la piste pour danser un slow. J'étais nerveux.se au début, mais il m'a murmuré : « Fais-moi confiance, tout va bien se passer », et peu à peu, la musique m'a enveloppé.e, et je me suis laissé.e aller à ce moment magique.

Plus tard dans la soirée, le maître de cérémonie a annoncé une sélection des cinq plus beaux couples du bal, et à notre grande surprise, Étienne et moi en faisions partie. Mon cœur s'est emballé quand nous avons entendu nos noms, et les applaudissements chaleureux qui ont suivi m'ont presque fait monter les larmes aux yeux. Nous n'avons pas gagné la première place, mais cela n'avait aucune importance. Ce simple fait d'être reconnus parmi les autres, de recevoir cette validation collective, même pour un instant, était une victoire en soi.

Ce fut une soirée de rêve, un véritable conte de fées pour moi. Pour la première fois, j'ai ressenti la normalité d'une adolescence vécue sans jugements, sans étiquettes qui restreignaient qui j'étais. Étienne ne m'avait jamais lâché la main, et jusqu'à la dernière danse, je me suis laissé.e emporter par le tourbillon de cette soirée, m'accrochant à cette sensation éphémère de légèreté, d'appartenance, d'être exactement à la place où je devais être.

J'avais finalement pris ma décision, une décision qui représentait à la fois un tournant dans ma vie et une nouvelle étape dans ma quête personnelle de compréhension et d'acceptation. Tout comme Étienne, j'avais choisi de m'inscrire en sciences humaines au Cégep de Rosemont. Ce choix n'était pas seulement académique, c'était une promesse envers moi-même. Je voulais aller plus loin, comprendre la société qui avait parfois du mal à me comprendre, et surtout, tendre la main à ceux qui, comme moi, avaient dû lutter pour leur identité, leur existence.

Le travail social, voilà ce que je voulais poursuivre à l'université. Je me voyais déjà, quelques années plus tard, aider des jeunes dans les mêmes situations que moi, leur offrant le soutien et l'écoute que j'aurais tant aimé avoir. Ce n'était pas seulement une carrière, c'était une mission, un désir profond de faire une différence dans un monde où les normes pouvaient être écrasantes pour ceux qui ne s'y conformaient pas.

Mais, en attendant le début du cégep, il me fallait trouver un emploi. L'été approchait, et comme tous les jeunes de mon âge, j'avais besoin d'un peu d'argent pour être plus indépendant.e, pour acheter ce dont j'avais envie, et aussi pour épargner

certaines remarques de mes parents sur mes dépenses. Cependant, trouver un emploi s'avérait plus compliqué que je ne l'avais imaginé.

Mon style de personne non binaire ne passait pas inaperçu, je le savais bien. Avec mes cheveux nouvellement rasés d'un côté et teints d'un bleu pastel de l'autre, mon look « streetwear » mêlant vêtements masculins, féminins, et des accessoires audacieux, je ne correspondais pas vraiment aux stéréotypes des candidats auxquels certains employeurs s'attendaient. J'avais déjà passé plusieurs entrevues, mais à chaque fois, je sentais cette hésitation dans le regard de mon interlocuteur, cette incompréhension qui se traduisait par des questions indirectes sur mon apparence.

Lors d'une entrevue pour un poste de caissière dans une boutique de vêtements, la responsable m'avait regardée de la tête aux pieds avant de poser une question maladroite, sous couvert de curiosité : « Et... vous êtes à l'aise à porter l'uniforme standard de la boutique, n'est-ce pas ? » La question, anodine pour d'autres, prenait ici une autre dimension. L'uniforme standard : une jupe noire et une chemise cintrée. J'avais souri poliment, bien qu'intérieurement, je me sentais agacée. « Tant que je peux y ajouter une touche personnelle, je serai à l'aise », avais-je répondu, restant fidèle à moi-même. Elle m'avait simplement rendu un sourire pincé, et j'avais compris à ce moment-là que je ne serais probablement pas rappelée.

La recherche d'emploi était devenue une épreuve de plus, un rappel quotidien des obstacles que ma différence posait dans une société encore rigide. « Pourquoi ne mets-tu pas des vêtements plus neutres pour tes entrevues ? », m'avait suggéré ma mère un soir. C'était dit sans malveillance, mais j'y avais ressenti le poids de l'incompréhension. Pourquoi devais-je

effacer une partie de moi-même juste pour être acceptée ? Étienne, quant à lui, m'encourageait sans relâche. « Ce n'est qu'une question de temps avant que tu tombes sur un endroit qui saura voir à quel point tu es formidable », me disait-il souvent, en me tenant la main.

Finalement, c'est dans un petit café de quartier, au coin de la rue Beaubien, que j'ai trouvé un emploi. Le propriétaire, un homme dans la cinquantaine, portait un regard bienveillant sur moi lorsqu'on s'était rencontré pour l'entrevue. « Tu as l'air d'avoir de la personnalité, et j'aime les gens qui ne se laissent pas définir par les apparences », m'avait-il dit avec un clin d'œil, après m'avoir écoutée parler de mes aspirations et de mes projets. Pour une des rares fois, quelqu'un semblait voir au-delà de mon apparence, quelqu'un qui ne me jugeait pas, mais au contraire voyait cela comme un atout. J'étais embauché.e.

Travailler dans ce café était un souffle de soulagement. Ce n'était pas seulement un emploi, c'était la preuve que quelque part, il y avait des gens qui comprenaient, des gens qui acceptaient. Et même si les défis n'étaient pas terminés, même si le chemin vers l'université et le travail social serait long, je sentais que j'avais enfin. Je n'étais plus seulement Dorian, celui qui devait se battre pour exister, mais aussi Dorian, celui qui préparait le café avec soin, écoutait les histoires des clients, et se préparait à aider ceux qui, comme moi, avaient besoin qu'on croie en eux.

À dix-sept ans, j'incarnais ma non-binarité avec une intensité totale, adoptant un style qui repoussait les limites des frontières traditionnelles du genre. Mon apparence était bien plus qu'un choix vestimentaire – c'était une déclaration, une expression

sincère et fière de qui j'étais. Une combinaison fluide d'éléments masculins, féminins et neutres, conçue pour refléter ma personnalité, mais aussi pour m'adapter à mes humeurs changeantes.

J'optais souvent pour des pantalons cargo larges, agrémentés de multiples poches, le plus souvent dans des tons de vert olive ou de noir. Ce choix n'était pas seulement pour le style, mais aussi pour le côté pratique, une armure à la fois confortable et fonctionnelle. Pour créer un contraste, je préférais des hauts ajustés, comme un « crop top » ample ou un t-shirt oversize arborant des motifs graphiques ou des slogans provocateurs du genre « Gender is a universe, and I am the stars » était l'un de mes favoris – un rappel constant que mon identité transcendait toute simplification. Et, parfois, j'aimais compléter l'ensemble avec une chemise à carreaux, portée ouverte sur un t-shirt, une touche de superposition qui ajoutait à l'ambiguïté que j'embrassais avec tant de ferveur.

En matière de chaussures, mes préférences étaient tout aussi affirmées. Des baskets imposantes, au style « chunky », qui semblaient exiger l'attention, ou des bottes Doc Martens robustes que j'avais dénichées dans une brocante, ajoutaient une touche de détermination, presque de défi, à mon look. Et puis, il y avait les accessoires. Ah, les accessoires – c'était mon petit chaos organisé. Je portais souvent plusieurs colliers en couches, des chaînes en argent mélangées à des perles, de longueurs variées, souvent de style vintage, témoignant de mon goût pour l'authenticité et le mélange des genres. Depuis mes quinze ans, j'avais orné mes oreilles de plusieurs piercings, un détail que ma mère détestait – tout comme cet anneau discret qui ornait mon nez, subtile touche personnelle qui soulignait mon envie de sortir du moule sans en faire trop.

Mes cheveux étaient une part essentielle de mon expression, un véritable symbole de mon identité. Comme je l'ai déjà mentionné, depuis quelques mois, j'avais pris la décision de les teindre en bleu pastel (je vous épargne les commentaires de mes parents à ce sujet). C'était une couleur douce mais vibrante, qui marquait cette fluidité que je chérissais tant. D'un côté, ma tête était rasée, tandis que l'autre partie retombait en mèches longues, créant une dualité visuelle que j'aimais afficher, révélant les deux facettes de mon identité non-binaire. Certains jours, je les laissais tomber librement, encadrant mon visage, d'autres jours, ils se retrouvaient coiffés en un chignon désordonné, une autre manière de jouer avec le chaos ordonné de ma vie.

Le maquillage était aussi une affaire de choix, mais surtout d'humeur. Parfois, je me contentais d'un look minimaliste, parfois je dépassais les frontières du traditionnel. Un trait d'eye-liner noir qui s'étirait bien au-delà de ce que la norme autorisait, formant des motifs géométriques subtils, presque comme un art en soi, était un de mes plaisirs favoris. D'autres jours, je n'en portais pas du tout, soulignant que le maquillage n'était ni une obligation ni un masque, juste une option à laquelle je pouvais dire oui ou non.

Pour dire vrai, mon look était en constante évolution. Un jour, je pouvais me sentir davantage en phase avec des vêtements plus affirmés, plus masculins, le lendemain, j'arborais des touches plus féminines. C'était une manière d'affirmer haut et fort que je ne me laissais enfermer dans aucune catégorie figée. J'étais un mélange d'inspirations, un assemblage de toutes mes influences, au-delà des normes de genre traditionnelles. J'étais une personne complexe, entière, embrassant cette non-binarité qui me rendait unique, une étoile parmi tant d'autres, mais qui brillait à sa manière, sans jamais se laisser enfermer par les définitions des autres.

Pour mes dix-huit ans, je voulais quelque chose de symbolique, un geste fort qui marquerait mon cheminement, un cadeau de moi à moi-même, pour tout ce que j'avais traversé, pour toutes les batailles menées, celles gagnées et celles qui m'avaient laissé des cicatrices. Ce cadeau, ce fut un tatouage.

Je me suis rendue dans un salon de tatouage recommandé par un ami. L'endroit était petit, un peu sombre, mais rempli de couleurs et de dessins sur les murs. L'artiste, un homme d'une trentaine d'années, avec des tatouages sur les deux bras et un sourire chaleureux, m'a accueillie avec bienveillance. Quand je lui ai expliqué ce que je voulais, il a hoché la tête en silence, respectant la signification intime de ma demande.

— T'es sûre de ton emplacement ? Derrière l'épaule, ça fait un peu mal, surtout au début, m'a-t-il avertie.

— Oui, je veux qu'il soit près de mon cœur, ai-je répondu avec détermination.

Ce tatouage n'était pas juste un dessin. C'était un symbole. Un symbole de mon identité, de la lutte, de l'acceptation, et du choix que j'avais fait de m'appartenir entièrement, de ne plus jamais laisser les autres définir qui j'étais. Le motif que j'avais choisi, c'était le drapeau de la fierté non binaire, créé par Kye Rowan en 2014, composé de quatre bandes de couleurs — jaune, blanc, violet, et noir — chacune ayant une signification profonde. Le jaune pour représenter ceux qui ne se reconnaissent pas dans la binarité homme-femme. Le blanc pour ceux qui s'identifient à plusieurs genres. Le violet, pour ceux qui se voient entre le féminin et le masculin. Et le noir, pour ceux qui se situent dans la neutralité. Ces couleurs étaient un miroir de mon être, chacune représentant une part de moi, complexe, indéfinissable, libre.

Sous le drapeau, j'ai décidé d'ajouter les mots « I Am Dorian ». Ces trois simples mots, mais avec tant de poids. Ils portaient ma revendication, mon affirmation, ce nom que j'avais choisi et qui me correspondait. Je n'étais plus Anastasia, je n'étais plus celle qu'on m'avait imposée à la naissance. J'étais Dorian, une personne avec une identité que personne ne pouvait me voler.

Le tatouage a duré plus d'une heure. La douleur était vive au début, une brûlure continue, mais avec le temps, je l'ai laissée devenir presque une compagne. Chaque piqûre de l'aiguille m'évoquait un souvenir — les regards de travers, les insultes, les moments où j'avais voulu tout abandonner. Et puis, les moments où j'avais ressenti l'amour de ceux qui m'avaient soutenu, l'amitié sincère de Étienne, la main réconfortante de ma sœur Olivia, et même les premiers gestes maladroits d'ouverture de mes parents. Cette douleur n'était rien comparée à tout ce que j'avais déjà enduré.

Quand j'ai eu fini, j'ai observé le résultat dans le miroir. Le drapeau était vibrant, les couleurs éclatantes, et les mots « I Am Dorian » parfaitement tracés, juste en dessous. J'ai ressenti une vague d'émotion, de fierté, de soulagement. C'était moi, enfin visible, un symbole de tout ce que je suis.

Évidemment, il n'a pas fallu longtemps avant que mes parents remarquent le tatouage. Ma mère, en particulier, n'a pas pu cacher son désarroi.

— Pourquoi te faire ça, Anas ? m'avait-elle demandé, une fois qu'elle l'avait aperçu, sa voix tremblante.

Je savais que la vue de ce tatouage était pour elle un autre rappel de la personne qu'elle voulait que je sois et que je ne serais jamais. Mais j'étais prête à lui expliquer.

— C'est Dorian, maman, ai-je dit calmement. Et ce tatouage, il représente qui je suis. Ça fait partie de moi.

Mon père avait gardé le silence, préférant sans doute éviter de s'immiscer dans la conversation, mais son regard trahissait une certaine incompréhension mêlée à une pointe d'acceptation résignée. Pour ma mère, cependant, c'était plus difficile à accepter. J'étais sa première fille, celle qu'elle avait voulu nommer Anastasia en mémoire de son amie d'enfance. Et voilà que cette même fille choisissait de s'approprier un nouveau nom, de refuser cette identité qu'elle avait tant chérie.

Quelques semaines après le tatouage, j'ai commencé à réfléchir sérieusement à changer officiellement mon prénom. C'était la suite logique. Étienne, Olivia, même certains de mes amis proches m'appelaient déjà Dorian, et cela sonnait juste. C'était comme une mélodie qui correspondait enfin aux paroles de ma vie. Mais je savais aussi que ce serait un autre combat avec mes parents. Le tatouage avait déjà été un choc, alors un changement de nom officiel serait probablement encore plus difficile pour eux.

Cependant, ce tatouage, ce prénom, cette identité que j'avais choisie, c'était ma vérité. Et j'étais prêt.e à la défendre. Peu importait le prix à payer.

Le Cégep, c'était censé être un nouveau départ, un lieu où je pourrais enfin être moi-même sans avoir à me justifier constamment. Mais il s'avérait que certains combats restaient les mêmes, peu importe le lieu ou le contexte.

Je m'étais inscrite en sciences humaines au Cégep de Rosemont, avec l'intention d'aller ensuite en travail social. Mon

objectif était clair : aider les gens qui, comme moi, avaient dû se battre pour leur identité, souvent seuls et incompris. À chaque début de session, je faisais la même chose : j'allais voir mes professeurs pour leur demander de m'appeler Dorian. La plupart du temps, les enseignants étaient compréhensifs, certains plus hésitants que d'autres, mais dans l'ensemble, les choses se passaient plutôt bien.

Mais il y avait ce professeur de philosophie, Monsieur Langlois, qui avait un tout autre avis sur la question. Dès la première semaine, lorsque je lui ai expliqué que je préférais être appelée Dorian et non Anastasia, il a marqué une pause, a ajusté ses lunettes, et m'a regardée d'un air incrédule.

— Dorian ? Mais ce n'est pas ce qui est inscrit sur votre acte de naissance, n'est-ce pas ? avait-il dit.

— Non, mais c'est le prénom que j'ai choisi, et je voudrais que vous m'appeliez ainsi.

Il avait alors haussé les épaules avec une nonchalance désarmante, avant de déclarer : « Nous verrons bien, mademoiselle. »

Cela m'avait laissé un goût amer, mais j'avais décidé de ne pas m'en formaliser. Peut-être avait-il juste besoin de temps, pensais-je naïvement.

Cependant, la situation a pris une tournure plus problématique lorsqu'il fut question de mon premier travail de session. J'avais signé le travail avec le nom que je revendiquais fièrement : Dorian Lemay-Thibault. C'était un essai sur la notion d'identité personnelle et la manière dont elle était influencée par la société — un sujet qui me tenait évidemment à cœur. J'avais mis tout mon cœur dans ce travail, espérant que mes idées

puissent percer même à travers le regard sceptique de Monsieur Langlois.

Mais le jour de la remise des copies corrigées, mon nom n'a jamais été appelé. Je l'ai attendu, écoutant chaque nom, chaque lettre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne. Quand la distribution a été terminée, je me suis approché.e de son bureau.

— Monsieur Langlois, je n'ai pas reçu ma copie corrigée. Vous l'auriez oubliée ?

Il m'a regardée un instant, puis a fouillé dans sa pile de copies sans un mot. Enfin, il a sorti ma feuille intacte, sans aucune annotation, et m'a tendu le document avec un sourire sarcastique.

— Désolé, mademoiselle, mais je ne corrige pas les travaux qui n'ont pas de correspondant dans ma liste d'étudiants. Je n'ai pas d'étudiant nommé Dorian Lemay-Thibault dans mon cours.

Je suis resté.e sans voix, sidéré.e par ce refus si ouvert, si délibéré de reconnaître mon identité. Ce n'était même plus une question de simple maladresse ou d'incompréhension ; c'était un acte de rejet pur et simple.

Le lendemain, je me suis rendu.e au bureau de la direction du département, la gorge serrée par l'anxiété mais la détermination bien présente. Je savais que je devais me défendre, ne serait-ce que pour montrer à Monsieur Langlois que je n'allais pas céder. J'ai expliqué la situation à la secrétaire, qui m'a fait patienter un moment avant que le directeur adjoint, Monsieur Roy, accepte de me recevoir.

Je lui ai raconté l'incident, essayant de contenir mes émotions. À mesure que je parlais, j'observais son expression impassible, espérant y voir un signe de soutien. Mais lorsque j'ai

terminé, il a soupiré légèrement, croisant les mains sur son bureau.

— Je comprends que c'est une situation difficile pour vous, Dorian, » a-t-il commencé, utilisant mon prénom avec une formalité qui sonnait presque creuse. Cependant, il faut comprendre que c'est à la discrétion de l'enseignant. Monsieur Langlois a le droit de vous demander d'utiliser votre nom légal, celui enregistré dans nos systèmes.

— Mais... c'est une question de respect ! ai-je insisté.e, sentant les larmes de frustration monter. C'est mon identité, c'est qui je suis, et j'ai le droit d'être reconnu.e comme tel.le.

Il m'a regardé, son expression restant neutre. « Je comprends, mais malheureusement, tant que vous n'avez pas fait le changement légal de votre prénom, nous ne pouvons rien imposer aux enseignants. Vous devrez signer vos travaux avec votre nom officiel si vous voulez qu'ils soient corrigés. Du moins avec cet enseignant. »

Cette réponse m'a laissé.e sans voix, le désespoir m'envahissant. Il fallait donc que j'efface ce que j'étais, que j'efface Dorian, pour simplement avoir droit à un semblant de considération ?

En quittant le bureau de Monsieur Roy, j'avais l'impression d'avoir pris un coup de poing en plein ventre. Ce n'était pas seulement une question de nom sur un papier, c'était bien plus que ça. C'était le fait de devoir encore me justifier, encore me battre pour un droit aussi basique que celui d'être appelée par le prénom qui me définissait.

À ma deuxième année au cégep, j'ai fait la rencontre de Julie Nolin, qui venait tout juste de commencer sa première session en Arts et Lettres. On s'est croisé un midi à la cafétéria alors qu'elle se trouvait juste derrière moi dans la file d'attente. Soudain, je l'ai senti s'approcher doucement, et elle m'a demandé, dans un chuchotement à peine audible :

— Excuse-moi... tu t'appelles Dorian, non ?

Sa question m'a pris de court. Comment pouvait-elle connaître mon prénom ? Pendant une seconde, j'ai senti la surprise me paralyser. Puis, doucement, j'ai hoché la tête, un peu timide, sans dire un mot, comme si parler à voix haute pouvait compromettre une part de moi-même. Elle a souri plus largement, d'un sourire qui semblait sincère.

— Moi, c'est Julie, enfin... Julien, s'est-elle présentée avec un clin d'œil. Ça te dirait de déjeuner ensemble ?

Je ne savais pas trop pourquoi, mais j'ai accepté. Il y avait quelque chose dans son attitude, une simplicité désarmante qui m'a mis.e à l'aise.

Une fois assis.es à une table un peu à l'écart, elle n'a pas hésité une seconde avant de se confier.

— En fait, je me considère aussi comme non binaire, m'a-t-elle dit franchement. J'ai préféré masculiniser mon prénom en Julien, même si ça a été un vrai bordel avec mes parents...

C'était la deuxième personne que je rencontrais en chair et en os qui se définissait comme non binaire, et ça m'a fait un bien fou. Je lui ai adressé un sourire complice, celui de quelqu'un qui comprend sans avoir besoin de poser trop de questions.

Rapidement, la conversation a pris une tournure fluide, comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Nous

parlions des cours, des profs, des plaisanteries du quotidien, mais rapidement, on en est venu.e.s à partager nos expériences de vie. Les points communs étaient évidents. Elle aussi avait dû batailler avec l'incompréhension de ses proches, se battre pour s'affirmer, tout comme moi.

— Franchement, j'en ai marre d'expliquer tout le temps pourquoi je veux qu'on m'appelle Julien, me dit-elle en roulant des yeux. C'est comme si, juste à cause de ça, j'étais devenue l'attraction principale à chaque réunion de famille. Et toi ? Tes parents s'y sont fait ?

J'ai souri, un peu amer.

— Disons que ça a été un long chemin, et je ne suis pas sûr.e qu'ils comprennent encore tout. Ils font des efforts, mais bon... c'est compliqué pour eux.

Julien a hoché la tête en signe de compréhension.

— Ouais, c'est épuisant. Mais tu sais quoi, Dorian ? Ça fait du bien de parler à quelqu'un qui vit les mêmes trucs. Je me sens un peu moins seul.e.

— Pareil, lui ai-je répondu.

À part ma petite sœur Olivia et mon copain, je pense que Julien était la première personne avec qui je me sentais vraiment à l'aise de parler de tout ça. Quelqu'un qui comprenait parfaitement ce que je traversais, sans aucun jugement.

Ce jour-là, nous avons passé toute la pause de midi à échanger, à rire de nos malheurs, à évoquer nos rêves et nos espoirs. On a parlé de notre désir de vivre dans un monde où on pourrait juste être soi-même, sans devoir se justifier. Un monde où des personnes comme nous seraient la norme, où chacun

pourrait porter le prénom qui lui correspond et où l'on ne devrait pas expliquer encore et encore pourquoi.

— Hé, Dorian, je voulais te parler de quelque chose, lança Julien alors que nous étions sur le point de terminer notre repas. Tu as déjà entendu parler du groupe de soutien Trans-Parente ?

Je levai un sourcil, curieux.se. Le nom ne me disait rien.

— Trans-Parente ? Non, c'est quoi exactement ?

Julien prit une gorgée de son jus avant de me répondre avec enthousiasme.

— C'est un groupe de discussion bimensuel pour les personnes trans, non-binaires, et en questionnement, qui ont entre 18 et 35 ans. C'est vraiment génial comme espace. On se réunit pour échanger sur tout ce qui a trait à la transition, que ce soit sociale, légale, ou médicale... Que ce soit par rapport à l'école, au travail, à la maison, ou dans les autres aspects de la vie. On parle de nos expériences, de nos difficultés, de nos victoires... c'est un lieu sûr, tu vois ?

J'ai pris un instant pour digérer l'information. C'était une idée intéressante. Partager avec d'autres, entendre des témoignages, peut-être enfin me sentir moins isolé.e. Mais il y avait toujours cette crainte de s'exposer trop, de se livrer devant des inconnus.

— Ça a l'air bien, ouais... Mais, je sais pas trop, je suis pas vraiment du genre à parler de moi devant une salle pleine de gens, avouai-je, un peu mal à l'aise.

Julien sourit avec bienveillance.

— Je comprends, je pensais la même chose avant d'y aller. Mais honnêtement, c'est pas une salle pleine de monde, c'est assez intime. On est juste une petite dizaine, et l'ambiance est super

chaleureuse. Il n'y a aucune pression à parler si tu ne veux pas. On peut simplement écouter, prendre ce qui résonne avec nous, puis laisser le reste. C'est ce qui m'a vraiment aidé, surtout au début.

Je l'observai, et il n'y avait rien de forcé dans ses paroles. Julien semblait sincèrement apprécier cet endroit. Ça me rassurait un peu.

— Et puis, reprit-il avec un sourire taquin, ça pourrait être l'occasion de rencontrer d'autres gens comme nous. Pas juste se sentir moins seul.e, mais vraiment avoir un endroit où on n'a pas besoin de tout expliquer ou justifier. Tu pourrais aimer ça, je pense.

Je hochai la tête, réfléchissant à ses mots. Cette idée d'un espace où je n'aurais pas à justifier chaque mot, chaque geste, chaque sentiment... c'était tentant. Vraiment tentant.

— D'accord, répondis-je finalement, un petit sourire aux lèvres. Je vais essayer au moins une fois. Tu m'accompagnes, hein ?

— Bien sûr, répondit Julien en souriant. On se retrouve là-bas. Les rencontres se tiennent dans le centre-ville, je t'enverrai l'adresse. Je te promets, tu vas aimer. Et si jamais t'as envie de partir, on part. Zéro pression.

Ce simple geste, cette invitation à rejoindre une communauté, avait une résonance que je n'avais pas anticipée. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais l'impression qu'une nouvelle possibilité s'ouvrait devant moi. Peut-être que ce groupe pourrait être un lieu où je n'aurais pas besoin de porter un masque, où je pourrais juste être... Dorian.

En quittant la cafétéria, je savais que quelque chose venait de changer pour moi. J'avais rencontré une âme sœur dans cette

quête d'identité, une personne avec qui partager le poids de l'incompréhension et le bonheur de s'affirmer. Julien et moi étions sur la même longueur d'onde, et je savais qu'on allait se soutenir mutuellement, peu importe les obstacles qui se dresseraient devant nous.

De retour chez moi, j'ai informé mes parents de ma rencontre avec Julie – ou plutôt Julien, comme iel préférait se faire appeler maintenant – au cégep. Je leur ai parlé de lui et de l'invitation qu'il m'avait faite de me joindre à un groupe de soutien pour personnes non binaires. Ils ont semblé apprécier cette opportunité. Leur réaction m'a surprise, car ils avaient l'air sincèrement ouverts. Mon père m'a même souri, hochant la tête d'un air approbateur.

— Ça pourrait vraiment être une bonne chose pour toi, Dorian, dit-il. Te retrouver avec des gens qui comprennent ce que tu vis, c'est important.

Ma mère acquiesça.

— Oui, c'est vrai, ajouta-t-elle en se tournant vers moi. Tu sais que nous sommes là pour toi, mais parfois, il est bon de parler à d'autres personnes qui partagent vraiment les mêmes expériences.

J'étais content.e de voir cette ouverture de leur part. J'en ai également discuté avec Étienne, qui semblait tout aussi enthousiaste à l'idée.

— C'est génial, vraiment, avait-il dit avec un sourire sincère. Julien a l'air d'être quelqu'un de bien. J'aimerais bien le rencontrer un jour.

Avec tout cet encouragement, je me suis senti.e prêt.e à faire le grand saut. Le soir venu, Julien et moi nous sommes rendus

ensemble à Trans-Parence, le groupe de soutien. J'étais nerveux.se, mais Julien m'a rassuré.e sur le chemin.

— T'inquiète pas, Dorian, ils sont tous super gentils. Tu verras, tu seras à l'aise. Raphael est vraiment quelqu'un d'inspirant.

Lorsque nous sommes arrivés, j'ai fait la rencontre de Raphael Saint-Arnaud, la personne ressource du groupe. Raphael était un psychologue queer et non binaire, une personne chaleureuse avec une aura de confiance rassurante.

— Bienvenue, Dorian, a dit Raphael avec un sourire chaleureux, en me serrant la main. Ici, tu n'as rien à prouver à personne, tu es juste toi-même.

J'ai hoché la tête, un peu intimidé, mais soulagé.e par ces mots. La salle était petite, mais accueillante, avec des chaises disposées en cercle pour favoriser les échanges. Ce soir-là, nous étions une douzaine, et Julien semblait connaître presque tout le monde. Iel m'a présenté à quelques personnes : Ariel, Jesse, Morgan, Samantha, Gloria et Claude. Leurs prénoms reflétaient la diversité de leur identité, et dès le début, une atmosphère de bienveillance m'a entouré.e.

Raphael a pris la parole pour ouvrir la séance, nous rappelant que chacun était libre de partager ou non, et que ce cercle était un espace de respect et de soutien.

— Ce soir, j'aimerais que ceux qui souhaitent partager leur expérience se sentent en sécurité de le faire, a-t-iel dit. Et pour ceux qui sont ici pour écouter, c'est tout aussi important. Écouter, c'est participer.

La soirée s'est enchaînée avec des témoignages. Ariel a pris la parole en premier, ses mains légèrement tremblantes, mais sa voix assurée.

— Quand j’ai quitté ma famille, j’avais à peine 17 ans. Ma mère m’a dit que j’étais une honte pour la famille parce que je ne voulais pas être sa fille. Je me suis retrouvé.e à vivre dans la rue pendant des mois. J’ai fait des choses dont je ne suis pas fier.e, des choses pour survivre.

Ariel s’est arrêté.e un instant, ses yeux brillants de larmes qu’il s’efforçait de retenir. La pièce était silencieuse, tout le monde l’écoutait attentivement.

— C’est grâce à des groupes comme celui-ci que je suis encore là aujourd’hui, a-t-il ajouté. J’ai enfin trouvé des gens qui m’ont aidé à voir que je méritais de vivre, que je n’étais pas un monstre.

J’étais bouleversé.e par ses paroles. J’avais envie de lui dire que je comprenais, que même si je n’avais pas vécu ce qu’il avait traversé, je ressentais la même solitude, la même peur.

Ensuite, ce fut au tour de Claude. Il avait une voix grave, un ton posé qui trahissait la dureté de ce qu’il avait vécu.

— Pour moi, c’était l’alcool et la drogue. Tout pour oublier ce corps que je ne reconnaissais pas, a-t-il commencé. J’ai fini par atterrir en prison après m’être fait prendre dans un coup foireux. C’est là-bas que j’ai réalisé que j’avais deux choix : laisser ma vie partir en vrille ou me battre. J’ai choisi de me battre.

Claude s’arrêta un instant et laissa échapper un soupir.

— Et grâce à des gens comme Raphael et ce groupe, je suis en train de reprendre le contrôle de ma vie. Mais ce n’est pas facile, et c’est un combat tous les jours.

Quand Claude a terminé son témoignage, la salle entière s’est mise à applaudir. J’avais les larmes aux yeux. Je ne pouvais pas m’imaginer vivre ce qu’ils avaient traversé. La douleur, la peur, et cette force incroyable pour continuer malgré tout. J’ai

compris, à ce moment-là, combien mon propre parcours avait été difficile, oui, mais combien il aurait pu l'être encore plus.

À la sortie, Julien et moi avons marché un moment en silence. Puis, il m'a regardé.e, un peu hésitant.

— Ça va, Dorian ? Je sais que c'était intense. Ces témoignages, ça secoue, hein ?

J'ai hoché la tête, les mots coincés dans ma gorge. Finalement, j'ai pris une grande respiration.

— Oui, c'était intense... Ça m'a fait réfléchir à tellement de choses, Julien. À quel point certaines personnes ont des parcours tellement plus difficiles que le mien. Et en même temps, je me suis senti.e moins seul.e, tu vois ? J'ai vu que d'autres vivaient des choses similaires. C'était... réconfortant, malgré tout.

Julien m'a souri, une lueur de compréhension dans ses yeux.

— C'est exactement pour ça que je voulais que tu viennes. Parce qu'ici, tu n'as pas besoin de te battre seul.e. On est tous là, ensemble.

Dans les mois qui ont suivi, je me suis rendu.e au groupe de soutien à plusieurs reprises, et chaque fois, j'en ressortais à la fois bouleversé.e et réconforté.e. Bouleversé.e de voir à quel point les personnes marginalisées, comme les personnes trans et non binaires, peuvent souffrir – souffrir d'être incomprises, d'être jugées, de ne pas être respectées dans leur choix de vie, de ne pas pouvoir être ce qu'elles veulent être. Juste l'idée de ne pas avoir le simple privilège de vivre la vie que l'on souhaite, sans être obligé.e de rentrer dans les cases que la société a déjà tracées pour nous... c'était un poids immense, un fardeau que beaucoup portaient chaque jour. Mais il y avait aussi ce réconfort, ce

sentiment de solidarité, de savoir que je n'étais pas seul.e à lutter pour ma propre identité.

C'est à ma troisième rencontre que je me suis enfin permis.e de témoigner de mon vécu. Ce soir-là, Julien était bien sûr présent. Il tenait mordicus à être là pour moi, à m'épauler, à me soutenir, et à me faire sentir en confiance face à tous ces gens qui, pour la plupart, m'étaient encore inconnus.

Peu avant que je prenne la parole, Raphael est venu.e me parler, ses yeux pétillant de bienveillance.

— Dorian, je veux que tu te rappelles que tu n'es pas obligé.e de faire quoi que ce soit qui te met mal à l'aise, m'a-t-iel dit calmement. Si tu veux témoigner, c'est parce que tu te sens prêt.e et parce que tu en ressens le besoin, pas pour faire plaisir à qui que ce soit. Et sache que tout le monde ici te soutient, nous sommes tous ensemble dans ce voyage.

J'ai hoché la tête, serrant la main que Julien avait posée sur mon épaule pour me réconforter. J'étais nerveux.se, évidemment, mais il y avait aussi un sentiment profond en moi, une sorte de détermination tranquille.

Lorsque Raphael m'a annoncé.e, j'ai pris une profonde respiration, puis je me suis levé.e. Tous les regards se sont posés sur moi, mais au lieu de me sentir exposé.e, j'ai ressenti une sorte de chaleur, une sécurité émanant du cercle qui m'entourait.

— Salut, je m'appelle Dorian, ai-je commencé d'une voix légèrement tremblante. J'ai toujours su, depuis que j'étais petit.e, que je n'étais pas comme les autres. Pas totalement une fille, ni totalement un garçon. J'étais... quelque chose d'autre. Quelque chose de différent.

Je pouvais sentir la présence de Julien à mes côtés, son regard doux et soutenant. J'ai continué, parlant de mes luttes à l'école, des incompréhensions avec mes parents, de ce sentiment constant d'être à part, de ne jamais trouver ma place.

— Pendant longtemps, j'ai pensé que c'était moi qui étais en faute, que c'était moi le problème, ai-je poursuivi en baissant les yeux. Que si je pouvais juste... rentrer dans le moule, alors tout irait mieux. Mais je n'ai jamais réussi à le faire. Parce que ce n'est pas moi. Je ne veux pas être quelqu'un d'autre juste pour être accepté.e.

Il y eut un moment de silence, et j'ai levé les yeux. Tous ces visages étaient tournés vers moi, sans jugement, sans moquerie, juste avec cette empathie sincère. Ça m'a donné le courage de poursuivre.

— Être ici, avec vous tous, ça m'a fait comprendre que je ne suis pas seul.e. Que d'autres personnes vivent des choses similaires, que nous luttons tous à notre manière pour trouver notre place. Ça m'a donné la force de m'accepter, tel.le que je suis. Alors merci. Merci d'être là.

J'ai terminé sur ces mots, et pendant un instant, il y eut un silence profond, comme si tout le monde prenait le temps de digérer ce que je venais de dire. Puis, les applaudissements ont éclaté, chaleureux, sincères. J'ai ressenti un poids quitter mes épaules, une sorte de légèreté que je n'avais pas connue depuis longtemps.

Julien m'a pris la main et l'a doucement serrée.

— T'as été incroyable, Dorian, m'a-t-il murmuré, les yeux brillants.

J'ai senti les larmes me monter aux yeux, mais cette fois, ce n'étaient pas des larmes de tristesse. J'étais ému.e, mais aussi fier.e de moi. Pour une des rares fois dans ma vie, je me sentais pleinement moi-même, vivant.e, différent.e mais unique. C'était comme si, en partageant mon histoire, j'avais enfin trouvé un bout de ce que je cherchais depuis si longtemps. Une liberté, une acceptation.

Après la rencontre, Raphael est venu.e me voir, un sourire sincère sur le visage.

— Merci pour ton témoignage, Dorian. Tu es une personne forte, et tu as beaucoup à offrir à ce groupe.

J'ai rougi sous le compliment, mais j'ai souri, sentant ce nouveau poids dans ma poitrine se transformer en quelque chose de doux et de chaleureux.

— Merci, Raphael. Je crois que j'avais vraiment besoin de ça.

Julien et moi avons quitté la salle ensemble, marchant côte à côte dans la fraîcheur de la soirée. Il a tourné la tête vers moi, un sourire étirant ses lèvres.

— Alors, c'était comment ?

Je l'ai regardé.e, cherchant mes mots, avant de sourire.

— C'était... libérateur.

CHAPITRE 5

APPELEZ-MOI DORIAN

Après mes deux années de cégep, diplôme en main, je me suis inscrit.e à l'université en travail social. Comme je l'ai déjà mentionné, devenir travailleur.e social.e était la voie que je voulais suivre. Je me voyais déjà, dans quelques années, aider des jeunes confrontés aux mêmes défis que j'avais traversés, en leur offrant le soutien et l'écoute que j'avais tant cherchés. Ce n'était pas juste un métier, c'était un engagement personnel. Une manière de redonner, de faire en sorte que ceux qui refusent de se plier aux normes puissent trouver leur place, malgré tout.

Le processus d'admission avait été stressant. Je me souvenais de ces moments d'incertitude, de ces courriels de l'université que j'ouvrais le cœur battant, redoutant une mauvaise nouvelle. Et puis, un jour, le fameux courriel de confirmation : j'étais accepté.e. J'avais relu ces mots au moins dix fois pour être sûr.e de ne pas me tromper, avant de sauter de joie, d'appeler Étienne et d'en informer mes parents. Je me souviens que mon père était resté un peu silencieux, ne sachant peut-être pas quoi dire, mais ma mère s'était exclamée, sincèrement heureuse :

— Oh ma chérie, je suis tellement fière de toi ! C'est vraiment incroyable, tu l'as fait !

Bien que je détestais qu'elle utilise encore le féminin pour s'adresser à moi, cette fois-ci, j'ai préféré me taire, ne voulant pas gâcher ce moment magique, cette victoire tant espérée, tant attendue. C'était l'un de ces rares instants où je sentais que tout le chemin parcouru – les disputes, les malentendus, les incompréhensions – avait finalement porté ses fruits. Ce moment

était une petite victoire, non seulement pour moi, mais aussi pour ma famille. Même s'il restait des ajustements à faire, des discussions à mener et des barrières à abattre, c'était un pas de plus dans la bonne direction.

J'avais choisi l'Université du Québec à Montréal (l'UQAM), non seulement parce que le programme en travail social y jouissait d'une bonne réputation, mais aussi parce que je savais que l'environnement y serait relativement ouvert d'esprit, progressiste. Et cette ouverture, j'en aurais besoin. Parce que même si les choses s'étaient améliorées depuis mon passage au secondaire, je savais qu'il y aurait encore des gens qui auraient du mal à accepter qui j'étais.

Le premier jour à l'université, je me souviens avoir ressenti la même nervosité qu'à mon entrée au cégep. Cette impression de recommencer tout à zéro, de devoir se prouver encore une fois, de se demander si les autres allaient accepter le « Dorian » que j'avais construit et qui continuait de se redéfinir chaque jour. En traversant les grandes portes de l'université, une vague d'émotions contradictoires m'avait submergé. Un mélange d'anticipation, de fierté, de crainte, mais surtout, d'excitation.

Rapidement, j'avais réalisé que le milieu universitaire était plus diversifié que je ne l'avais imaginé. J'ai rencontré des étudiants de toutes origines, avec des vécus variés, des histoires uniques, et surtout, des jeunes adultes qui semblaient beaucoup plus ouverts aux différences que ceux que j'avais côtoyés par le passé. Dès les premières semaines, j'avais intégré un groupe d'étude en travail social. C'était un petit groupe de six étudiants, chacun avec ses particularités, ses idées, ses forces.

Un soir, après une session d'étude qui avait pris plus de temps que prévu, nous nous étions tous retrouvés dans un café

pour discuter, échanger. Assis autour de la table, chacun d'entre nous avait commencé à partager ses motivations pour s'engager dans ce programme. Lorsqu'est venu mon tour, j'ai pris une inspiration profonde, un peu nerveux.se à l'idée de m'ouvrir autant devant ce groupe de quasi-inconnus.

— Pour moi, c'est vraiment personnel, ai-je commencé en jouant nerveusement avec la manche de mon pull. J'ai grandi en me sentant différent.e, mal compris.e, et j'ai souvent manqué de soutien. Je crois que, si j'ai choisi le travail social, c'est pour être cette personne que j'aurais aimé avoir à mes côtés quand c'était difficile.

Il y eut un silence pendant quelques secondes, et je craignais d'avoir trop parlé, ou d'avoir mis les autres mal à l'aise. Puis, l'un des étudiants, un gars nommé Félix, a souri et dit simplement :

— Je trouve ça admirable. Ça demande du courage de vouloir transformer ce que t'as vécu en quelque chose de positif pour les autres. Franchement, respect.

Ces quelques mots avaient suffi pour me rassurer, pour m'aider à me sentir accepté.e, même parmi des personnes qui ne me connaissaient pas encore bien. Ce moment-là m'a rappelé pourquoi j'étais là. Et même si tout ne serait pas toujours aussi simple, j'avais maintenant la certitude que j'étais sur la bonne voie, celle qui allait me permettre d'apporter un peu de lumière là où il y avait eu tant d'ombre.

Étienne, comme prévu, s'était inscrit au programme d'administration des affaires à l'université Concordia. Ce domaine offrait des perspectives de carrière variées pour ceux qui possédaient de solides compétences en leadership, en analyse et en communication, et Étienne excellait dans chacun de ces aspects. Un baccalauréat en administration des affaires pourrait

lui ouvrir des portes dans des secteurs diversifiés comme la santé, la finance ou encore l'éducation.

Par ailleurs, depuis déjà quelques temps, nous avons pris la décision de vivre ensemble, et il m'avait aidé à nous installer dans un petit appartement tout près du campus. C'était un lieu modeste mais confortable, parfait pour commencer à construire notre indépendance, tout en restant à proximité de nos familles et de nos ami.e.s.

— Tu sais, Dorian, je suis vraiment fier de toi, m'avait-il dit un soir, alors que nous terminions d'assembler un meuble d'occasion pour l'appartement. Peu importe les obstacles, tu continues d'avancer, et ça, c'est impressionnant.

J'avais senti mes yeux s'embuer, et j'avais simplement hoché la tête, incapable de parler sans risquer de laisser éclater cette vague d'émotion. Étienne avait raison. Peu importe ce que la vie me réservait, j'avais décidé de continuer, d'avancer, et surtout, de rester fidèle à moi-même, coûte que coûte.

Dans cet appartement, avec Étienne à mes côtés, au début de cette nouvelle vie universitaire, j'avais enfin la sensation de construire quelque chose de solide, quelque chose qui ressemblait vraiment à la personne que j'étais et que je voulais devenir.

C'est d'ailleurs lors d'une rencontre du groupe de soutien Trans-Parente que Julien et moi avons le plaisir d'animer ce soir-là que j'ai entendu une nouvelle incroyable : il était désormais possible de demander officiellement un changement de la mention du sexe et du prénom sur son acte de naissance auprès de l'État civil du Québec. Je n'en croyais pas mes oreilles. Pouvoir

utiliser légalement le prénom de Dorian, c'était un rêve que je n'aurais jamais imaginé réalisable. Dès le lendemain, je me suis précipité.e sur Internet pour vérifier ces informations, et c'était vrai. Absolument vrai.

Pour y arriver, il fallait faire une demande de changement de la mention du sexe, ce qui permettait de choisir une mention non binaire, en plus des traditionnelles mentions « féminin » ou « masculin ». Cette nouvelle mention serait représentée sur le certificat de naissance par le symbole « X ». Et, en plus de cette modification, je pouvais aussi demander la substitution de mon prénom par celui de Dorian, afin de refléter ma véritable identité de genre. Tout ce que j'avais à faire était de remplir un formulaire sur le site du Directeur de l'état civil.

Le processus impliquait aussi un témoin, quelqu'un qui devait remplir une partie du formulaire et attester de la sincérité de ma démarche. Ce témoin devait me connaître depuis au moins un an, ce qui n'allait pas être difficile à trouver – Julien ou Étienne seraient parfaits pour ce rôle.

Après l'analyse de ma demande, le Directeur de l'état civil prendrait une décision et me la communiquerait par écrit. À l'expiration du délai de 30 jours, si la décision était favorable, le changement prendrait effet. Je recevrais ensuite un certificat de changement de la mention du sexe et de nom, officiel. Rien que de lire ces mots faisait battre mon cœur à cent à l'heure.

Les démarches pour changer officiellement la mention du sexe et le prénom étaient simples, bien qu'elles comportaient certains frais pour la modification du prénom et l'obtention d'un certificat. Mais j'étais prêt.e à tout pour obtenir ces changements. Ces quelques dollars ne représentaient rien en comparaison de la valeur inestimable de me voir enfin reconnu.e pour qui je suis

réellement. Pour la première fois de ma vie, j'allais pouvoir montrer un document officiel qui me définissait comme Dorian, qui marquait ma non-binarité par un simple « X ». Cela signifiait tellement plus qu'un simple changement de nom ou de sexe – c'était la reconnaissance de ma véritable identité, celle que j'avais toujours portée au fond de moi.

Et je savais que, peu importe les difficultés administratives ou les délais, rien ne me découragerait de mener cette démarche à son terme. C'était le début d'une nouvelle étape, d'un chapitre où je serais pleinement moi-même, non seulement dans ma vie quotidienne, mais aussi aux yeux de l'État et de la société.

Quand j'ai annoncé à mes parents que j'avais décidé de changer officiellement mon prénom pour Dorian, je savais très bien que la nouvelle n'allait pas être bien accueillie. En réalité, c'était même un euphémisme. Ce fut comme enfoncer un poignard dans le cœur de ma mère. Le prénom d'Anastasia avait une valeur tellement symbolique pour elle, et je savais que lui demander de s'en détacher équivalait à lui retirer une partie de son passé.

Le soir où je leur ai parlé de ma décision, nous étions tous les trois réunis dans le salon. Mes parents s'étaient assis sur le canapé, le regard déjà méfiant, tandis que moi, j'étais debout, faisant les cent pas, essayant de rassembler tout mon courage pour aborder le sujet.

— J'ai une nouvelle à vous annoncer, ai-je commencé, en prenant une grande respiration.

Ma mère avait froncé les sourcils, déjà sur la défensive, comme si elle sentait que quelque chose d'important allait être dit.

— C'est à propos de mon prénom, ai-je poursuivi, d'une voix calme. Je vais le changer légalement pour Dorian.

Le silence qui a suivi cette déclaration était assourdissant. Ma mère me fixait, figée, les lèvres légèrement entrouvertes comme si elle cherchait des mots, mais rien ne venait. Finalement, elle s'est levée brusquement, se tenant la tête entre les mains.

— Quoi ? Tu veux dire... changer officiellement ? Mais... Anastasia, tu ne peux pas faire ça ! Ce prénom, c'est tout ce que tu es, c'est... c'est ta vie ! a-t-elle fini par crier, la voix tremblante d'émotion.

Mon père était resté assis, les bras croisés, les sourcils froncés. Il ne disait rien, mais je pouvais voir qu'il était tout aussi perturbé.

— Maman, ai-je dit doucement, ce prénom ne me correspond pas. Il n'a jamais été moi. Je comprends ce qu'il représente pour toi, vraiment, mais... je dois être la personne que je suis, et cette personne, c'est Dorian.

Ma mère s'est mise à pleurer, secouant la tête.

— Anastasia... je l'ai choisi pour toi en mémoire de mon amie. Tu sais combien elle comptait pour moi. Ce prénom, c'était pour honorer sa mémoire. Comment peux-tu... comment peux-tu vouloir l'effacer ainsi ?

Mon cœur se serra en entendant ces mots. Je savais à quel point elle tenait à ce prénom, et je ne voulais pas lui faire de mal.

Mais c'était aussi ma vie, mon identité. Je m'approchai d'elle, posant doucement ma main sur son épaule.

— Je ne veux pas effacer ce que tu ressens, maman. Je sais que c'était un hommage à ton amie, et je respecte ça. Mais ce prénom, ce n'est pas moi. Dorian, c'est celui qui me correspond, celui qui reflète la personne que je suis aujourd'hui. Je veux vivre en accord avec moi-même, et j'ai besoin de ton soutien.

À dire vrai, la conversation s'est étirée sur plus d'une heure, un véritable tourbillon d'émotions entremêlées d'incompréhension, de questionnements, et de pleurs de part et d'autres. Ma mère ne cessait de poser des questions, certaines teintées d'une sincère envie de comprendre, d'autres, plus accusatrices, cherchant presque à me ramener à la « raison ».

— Pourquoi maintenant ? Pourquoi est-ce que tu veux te débarrasser de tout ce qui t'a été donné ? s'exclamait-elle, la voix cassée par les sanglots.

Je pouvais voir la détresse dans ses yeux, une détresse qui semblait la dévorer de l'intérieur. Mon père, plus calme en apparence, ne pouvait cacher le froncement de ses sourcils, témoin de la confusion qu'il ressentait face à tout ce qu'il entendait.

— Est-ce qu'on a fait quelque chose de mal, Dorian ? demanda-t-il, les bras croisés, une lueur de culpabilité dans le regard. Est-ce que c'est de notre faute, tout ça ? Est-ce qu'on n'a pas su t'aimer comme il le fallait ?

Ces mots me brisèrent autant que ceux de ma mère. Je secouai la tête vivement, tentant de les rassurer, même si mes propres larmes coulaient.

— Non, ce n'est pas ça... Ce n'est pas votre faute, ai-je répondu, ma voix se brisant légèrement. Vous m'avez aimé du mieux que vous le pouviez. Mais c'est ma vie, mon identité. Je dois trouver un chemin qui est le mien, même si ça semble incompréhensible pour vous. Ça n'enlève rien à l'amour que j'ai pour vous. Ça n'enlève rien à ce que vous m'avez donné.

Il y avait des moments où ma mère, entre deux sanglots, semblait vouloir comprendre. Elle posait des questions sur ce que je ressentais, sur les raisons de cette décision.

— Peut-être que c'est juste une phase, non ? Une confusion passagère ? Tu pourrais... attendre encore un peu avant de prendre une décision aussi radicale, non ? proposa-t-elle, presque suppliée.

Je pris une grande inspiration, tentant de maintenir ma voix posée malgré le tremblement.

— Maman, ce n'est pas une phase. C'est quelque chose que je ressens depuis des années. Et ça ne changera pas. Je sais que c'est difficile à accepter, mais ce changement, il est nécessaire pour moi.

Elle me regarda, le regard toujours embué de larmes, puis baissa la tête, semblant capituler face à ma détermination. Mon père posa doucement une main sur son épaule, dans un geste de réconfort silencieux.

— Je veux que tu sois heureuse, Dorian, finit-il par dire. Je pense que c'est ça le plus important. Même si c'est dur pour nous.

Ces mots, prononcés avec une sincérité brute, déclenchèrent une nouvelle vague de larmes chez ma mère. J'avais l'impression que chacun d'entre nous s'était vidé.e de toute son énergie émotionnelle au cours de cette conversation.

Mais malgré la douleur, l'incompréhension, il y avait aussi un début d'acceptation. Une promesse implicite d'essayer de comprendre, même si cela prenait du temps.

Je pris une nouvelle grande inspiration, essayant de rassembler mes forces.

— Merci... Merci d'essayer. C'est tout ce que je demande pour l'instant. Je vous aime, tous les deux, et je veux qu'on traverse cela ensemble.

Mon père finit par ajouter, sa voix grave résonnant dans la pièce.

— Tu es majeur.e maintenant, Dorian, et tu fais tes choix. Je ne vais pas dire que je comprends tout ça, mais... je suppose que c'est ton droit. On ne peut pas t'en empêcher, mais ça nous fait mal, tu sais ?

Je hochai la tête, les yeux embués de larmes.

— Je sais, papa. Et je suis désolé.e si ça vous fait du mal, vraiment. Mais ce n'est pas contre vous. C'est pour moi, pour être enfin en paix avec qui je suis.

Ma mère, les larmes coulant toujours sur ses joues, m'a regardé.e avec une tristesse infinie.

— Tu seras toujours mon enfant, peu importe comment tu t'appelles. Mais ça va me prendre du temps. Beaucoup de temps.

— Prends tout le temps qu'il te faudra, maman, ai-je murmuré. Je serai là, et je comprendrai.

À cet instant, il n'y avait rien de plus à dire. La conversation s'acheva dans un silence lourd mais nécessaire. Les mots avaient été échangés, les blessures exposées. Nous avions mis à nu nos sentiments, exprimé nos craintes, nos espoirs, nos

incompréhensions. Je savais que ma mère avait besoin de temps pour digérer cette décision, et moi, j'étais prêt.e à attendre. J'étais également conscient.e que tout n'était pas réglé, que le chemin serait encore long et semé d'embûches. Mais cette conversation, malgré toute sa difficulté, marquait un tournant important. Pour la première fois, nous n'étions plus en confrontation, mais plutôt engagés ensemble, avec nos vulnérabilités, dans ce processus de changement. Et de toute façon, c'était ma vie, mon identité, et bien que le chemin soit encore long, cette décision était un pas de plus vers ma liberté. C'était comme si le monde avait enfin décidé de me donner sa bénédiction, de m'accorder la légitimité qui m'avait si longtemps été refusée.

Presque deux mois plus tard, après une trop longue attente, j'ai reçu par la poste mon nouveau certificat de naissance avec ma toute nouvelle identité : Dorian Lemay-Thibault. Je crois l'avoir tenu en main pendant une bonne heure, mes yeux ne pouvant tout simplement pas s'écarter du document officiel. J'observais chaque lettre, chaque ligne, comme pour m'assurer que tout cela était bien réel, que ce n'était pas un rêve.

Le nom que j'avais choisi, le prénom que je m'étais approprié, était enfin sur papier, reconnu par la loi. « Dorian Lemay-Thibault. » Un sourire incrédule étirait mes lèvres à chaque répétition de ce nom, une douceur inexplicable envahissant mon cœur. C'était comme si j'entendais une voix nouvelle me dire, « Oui, c'est bien toi. C'est qui tu es, sans compromis, sans masque. »

Mais ce n'était pas seulement le prénom. La mention X dans la section « mention du sexe » était encore plus puissante. Ce petit symbole représentait tant de choses, tellement plus que

trois petites lignes sur un papier. Cette lettre validait enfin ce que je savais déjà : je n'étais ni l'un, ni l'autre, ni homme, ni femme, mais quelque chose entre les deux, quelque chose qui ne pouvait être mis dans une case simple ou traditionnelle. J'étais enfin reconnu.e légalement comme étant une personne non-binaire.

Je me suis retrouvé.e à verser quelques larmes, cette fois, non pas de douleur ou de tristesse, mais de pur soulagement. Après des années de combat, d'embûches, d'incompréhension, de solitude, de questionnements — des années où j'avais l'impression de toujours devoir me battre pour exister — ce simple bout de papier représentait une victoire majeure. Une victoire qui symbolisait bien plus qu'un simple changement administratif, mais plutôt la reconnaissance de ma véritable identité, celle que j'avais toujours été, malgré tout.

Chaque petite victoire qui avait marqué mon parcours me revenait en mémoire. Je repensais à ma première coupe de cheveux, à mes années difficiles au secondaire, où l'intimidation était mon quotidien, à ma demande de me faire appeler Dorian, à mon intégration au groupe de soutien, aux conversations douloureuses avec mes parents, aux réussites que j'avais connues à l'université, à ma rencontre avec Julien et à ma relation amoureuse avec Étienne, ainsi qu'à tous ceux et celles qui avaient croisé mon chemin au fil des années. Tant de moments empreints de doutes, mais toujours soutenus par la détermination.

Et aujourd'hui, j'étais là, certificat en main, Dorian Lemay-Thibault, avec la mention X, un rêve enfin réalisé après tant d'années de lutte, d'espoir, de ténacité. J'étais enfin reconnu.e pour ce que j'étais, avec un document officiel le prouvant au monde entier, et surtout à moi-même. Pour la première fois, je sentais que j'avais le droit de respirer librement, d'exister sans

avoir à me justifier, d'être enfin, simplement et merveilleusement... moi.

Comme la vie nous réserve pleins de surprises et pas nécessairement les meilleures, quelques jours seulement après avoir célébré mes vingt-et-un ans, entouré.e de ma famille et de mes amis – dont faisait bien sûr partie Julien, à qui je devais tant dans mon acceptation en tant que personne non-binaire et qui m'avait fait découvrir et intégrer le groupe de soutien Trans-Parance à ma dernière année de cégep et que, depuis quelque temps, nous animions tous les deux –, j'ai appris une nouvelle qui allait bouleverser ma vie. Julien, mon ami, mon confident, mon frère d'âme, avait été sauvagement battu alors qu'il rentrait chez lui après une soirée dans un bar du Village. Trois hommes l'avaient pris pour cible, visiblement motivés par la haine, et l'avaient battu à mort, le défigurant à un point tel qu'on ne pouvait presque plus le reconnaître.

C'est mon père qui avait entendu le drame horrible dont avait été victime Julien à la télévision ce matin-là et qui m'avait annoncé la terrible nouvelle. Ce fut un choc d'une brutalité sans nom. Je me suis mis.e à pleurer, à crier, à hurler, comme si ma douleur était trop grande pour rester contenue à l'intérieur de moi. Le sol semblait se dérober sous mes pieds, et il n'y avait rien à quoi m'accrocher.

Ma mère se précipita vers moi pour essayer de me prendre dans ses bras.

— Dorian, mon chéri, viens ici..., murmura-t-elle, sa voix empreinte d'une inquiétude infinie, les yeux brillants de larmes.

Je me débattis légèrement, incapable de supporter le moindre contact. Le monde autour de moi n'avait plus de sens. J'avais perdu une partie de moi, et tout ce que je ressentais, c'était un vide immense.

— Non, laisse-moi... laisse-moi, criai-je, la voix étranglée par les sanglots.

Ma mère ne renonça pas pour autant. Elle resta là, devant moi, son regard ne quittant pas le mien.

— Dorian, mon amour, je suis tellement désolée... je suis tellement désolée pour toi, murmura-t-elle en tentant de m'approcher à nouveau. On est là pour toi, mon amour. Tu n'es pas seule, Dorian, insista-t-elle, essayant de m'atteindre à travers ma douleur.

J'avais du mal à entendre ses paroles à travers le tourbillon de mes émotions. Comment cela avait-il pu arriver ? Julien, celui qui m'avait aidé à comprendre qui j'étais, qui m'avait offert une amitié sans jugement, avait été arraché au monde de la manière la plus brutale possible. C'était injuste, incompréhensible.

— Non ! Non, c'est impossible ! Pourquoi lui ? Pourquoi Julien ? Il ne méritait pas ça ! hurlai-je à travers mes larmes, sentant mes jambes céder sous moi. C'était lui qui m'avait toujours compris, qui était toujours là pour moi... Et maintenant, il n'est plus là...

Les larmes dévalaient mes joues sans retenue, et mes jambes cédèrent sous le poids de la douleur, me laissant glisser au sol, les bras repliés autour de moi, comme pour me protéger d'une réalité trop brutale à affronter. Ma mère s'approcha doucement, s'assit tout près, à portée de réconfort, mais sans me toucher, respectant ce besoin d'espace, de solitude dans ma peine. Sa présence silencieuse, bien que discrète, portait tout

l'amour et la tendresse qu'elle voulait m'offrir en ce moment où les mots n'avaient plus de sens.

— Ils l'ont tué parce qu'il était lui-même..., soufflai-je entre deux sanglots. Pourquoi est-ce que le monde est si cruel envers nous ?

Mon père était resté silencieux jusque-là, la mâchoire serrée, son regard brillant de colère et de tristesse. Il ne savait pas quoi dire, mais je pouvais sentir qu'il partageait ma douleur, même s'il ne la comprenait pas de la même manière.

— On va trouver ceux qui ont fait ça, dit-il enfin d'une voix grave. Ils ne resteront pas impunis, Dorian. Je te le promets.

Mais ses paroles, bien que réconfortantes à leur manière, ne pouvaient pas combler le vide que Julien avait laissé. Rien ne le pourrait jamais.

Subitement, les souvenirs de Julien me sont revenus sans trop que je le veuille : sa voix, ses rires, son soutien sans faille. Chaque instant passé avec lui me semblait maintenant si lointain et irréel tout à coup. Je me souvenais de nos discussions dans la cafétéria, de nos soirées où nous refaisions le monde, de la manière dont il me regardait avec cette compréhension qui dépassait les mots.

— Pourquoi... pourquoi est-ce que les gens ne peuvent pas nous laisser être nous-mêmes ? ai-je sangloté. Pourquoi est-ce que Julien... ?

Ma mère, toujours à mes côtés, finit par m'enlacer doucement, cette fois je la laissai faire. Ses bras étaient la seule chose tangible dans un monde devenu flou et menaçant.

— Je sais, Dorian... je sais... mais on est là pour toi, on est là, murmura-t-elle.

Plus tard dans la journée, je pris la décision de me rendre chez les parents de Julien. Je ressentais le besoin d'être auprès d'eux, de partager leur douleur. Quand j'arrivai, c'était comme si le temps s'était arrêté. La mère de Julien ouvrit la porte avant même que j'aie le temps de frapper, et à la seconde où nos regards se croisèrent, elle éclata en sanglots, me prenant immédiatement dans ses bras.

— Dorian..., sanglota-t-elle, sa voix brisée par la douleur. Merci d'être venu.e.

— Je... je suis tellement désolé.e, madame Nolin, balbutiai-je, les larmes débordant de mes yeux. Pourquoi Julien ? Pourquoi lui ?

Elle hocha lentement la tête, incapable de répondre, ses bras se resserrant autour de moi comme si elle craignait que je m'effondre. Derrière elle, le père de Julien se tenait, figé, son visage marqué par la tristesse et l'incompréhension. Il ne disait rien, les yeux perdus dans le vide, les mains tremblantes.

— Il t'aimait tellement, Dorian, dit-elle enfin, sa voix cassée. Il parlait souvent de toi, de ce que tu représentais pour lui. Tu l'as aidé à traverser tellement de choses. Il était tellement fier de toi...

Ces mots transpercèrent mon cœur. Julien avait été plus qu'un ami, il avait été ma famille, mon soutien. Et il était parti. Une partie de moi avait disparu avec lui, Et ce vide, je ne savais pas comment j'allais pouvoir le combler. Il me semblait que je ne pourrais jamais être entier.e à nouveau.

La mort de Julien m'a fait réaliser plus profondément la douleur et l'incompréhension que ma mère avait vécues lors du décès de sa meilleure amie, Anastasia, à seulement 20 ans. Le même âge que Julien. Pour la première fois, je comprenais vraiment ce que représentait Anastasia aux yeux de ma mère.

Cette perte, ce vide, cette volonté de garder vivante la mémoire d'une personne chère.

Je me suis alors demandé : si un jour j'avais un fils, aurais-je envie de le prénommer Julien ? Cette idée m'a réconforté.e. Elle me permettait de croire, d'une certaine manière, que Julien pourrait revivre à travers les yeux de mon enfant, que son nom, son esprit, perdureraient dans le cœur de la génération suivante. Peut-être que c'était exactement ce que ma mère avait ressenti en me donnant le prénom d'Anastasia. Un hommage, une façon de garder son amie vivante, malgré tout.

Et soudain, j'ai mieux compris sa détresse, ce mélange d'amour et de tristesse qu'elle avait dû ressentir lorsque j'ai pris la décision de changer de prénom. Je ne regrettais pas mon choix. Dorian, c'était moi, plus que jamais Anastasia ne l'avait été. Mais à cet instant, je pouvais me mettre à sa place, voir le monde à travers ses yeux, et je comprenais enfin la peine qu'elle avait dû ressentir en me voyant renoncer à ce prénom qui lui tenait tant à cœur.

Cela ne changeait rien à mon parcours, ni à mes convictions, mais cela me rapprochait d'elle d'une manière nouvelle.

Ce soir-là, je me rendis à la salle de réunion où Julien et moi avions animé des séances du groupe de soutien Trans-Parente. J'avais besoin de me sentir proche de lui, même si ce n'était qu'à travers le souvenir de nos moments partagés dans cet endroit.

La salle était vide. Les chaises étaient rangées en cercle, comme elles l'avaient toujours été, et je m'assis sur l'une d'elles, essayant de trouver du réconfort dans ce lieu qui avait abrité tant de moments de solidarité et de partage.

— Julien..., murmurais-je, ma voix résonnant faiblement dans la pièce vide. J'espère que tu sais à quel point tu étais important pour nous tous... À quel point tu étais important pour moi...

Je fermai les yeux, me laissant envahir par les souvenirs. Je me rappelai de la première fois que nous nous étions rencontrés à la cafétéria, de nos discussions sans fin, de nos rires, de nos rêves partagés. Julien avait été cette lumière qui m'avait guidé dans les moments les plus sombres, et même maintenant, même après son départ, il restait cette étoile brillante que je continuais de suivre.

J'avais décidé que je ne laisserais pas la haine de ces hommes définir la mémoire de Julien. Tout ce qu'il m'avait apporté, tout ce qu'il avait représenté, je le porterais avec moi. Sa voix, sa gentillesse, sa force... tout cela continuerait de vivre à travers moi, et à travers chaque personne dont il avait touché la vie.

— Je te promets, Julien, que je vais continuer ce que nous avons commencé, dis-je finalement, les yeux fixés sur le vide devant moi. Je vais me battre pour les autres, je vais me battre pour qu'aucune autre personne comme toi ne soit victime de cette haine.

Ce soir-là, assis.e seul.e dans cette salle, je pris un engagement silencieux. C'était pour Julien, pour moi, et pour tous ceux et celles qui vivaient dans la peur de ne pas être acceptés tels qu'ils étaient...

ÉPILOGUE

Quelques temps après le décès de Julien, Dorian a décidé de se consacrer pleinement à la lutte contre la haine envers les personnes LGBTQ+ en s'engageant activement dans des groupes militants, des associations, et des initiatives locales. Iel s'est mis.e à collaborer avec des organisations communautaires qui œuvrent pour la prévention de la violence et la défense des droits des minorités de genre.

Son engagement s'est traduit par la participation à des manifestations, des conférences, et des ateliers de sensibilisation. À de nombreuses reprises, Dorian a pris la parole lors d'événements publics, partageant son histoire, celle de Julien, et dénonçant la violence homophobe et transphobe. Iel souhaite non seulement toucher les cœurs mais aussi éveiller les consciences, en espérant que l'impact de ses paroles puisse ouvrir les yeux de la société sur les dangers de la haine et de l'intolérance.

Dorian devint également une figure de soutien pour les personnes victimes de violences, offrant une épaule sur laquelle se reposer et les guidant vers les ressources nécessaires. Ce combat militant est devenu une partie intégrante de sa vie quotidienne ; c'est une lutte qu'iel considère être à la fois pour Julien et pour toutes les personnes qui continuent à souffrir en silence.

Suite à cet horrible drame, Dorian a réalisé à quel point l'ignorance et les préjugés sont souvent à la source de la violence. Iel a donc décidé également de s'engager dans l'éducation, en se rendant dans des écoles, des cégeps, et même des entreprises, pour parler de la réalité des personnes non-binaires et LGBTQ+.

Loin de s'arrêter en si bons chemins, iel a pris.e l'initiative d'organiser des ateliers et des discussions interactives, où les participants peuvent poser des questions sans jugement et obtenir des réponses sincères.

L'objectif est de démystifier les identités de genre et de montrer que la diversité est non seulement naturelle, mais aussi enrichissante. Dorian a par ailleurs préparé des présentations qui incluent des témoignages, des statistiques sur les violences faites aux personnes LGBTQ+, et des informations sur les droits et les protections juridiques disponibles. Iel veut faire comprendre que chaque personne a le droit de vivre en sécurité, libre d'être elle-même.

Ces rencontres sont devenues des moments charnières pour Dorian, car iel voit l'impact concret que ses paroles peuvent avoir, que ce soit dans les yeux d'un élève qui découvre la non-binarité pour la première fois ou dans ceux d'un professeur qui se rend compte de l'importance de soutenir ses élèves sans condition.

Le décès de Julien a renforcé la détermination de Dorian dans sa carrière de travailleur.e social.e, mais avec un accent particulier sur les jeunes LGBTQ+ en difficulté. Iel veut devenir un.e professionnel.le capable d'offrir le soutien, la compréhension, et les ressources que tant de jeunes recherchent désespérément. Son objectif, travailler dans des centres jeunesse ou des refuges pour adolescents, où iel pourrait non seulement être une oreille attentive, mais aussi un.e guide pour aider ces jeunes à trouver un chemin où ils se sentent en sécurité.

Pour cela, Dorian continue sa formation et s'efforce de développer des compétences spécifiques liées aux traumatismes que vivent souvent les jeunes marginalisés. Iel

apprend à accompagner des jeunes qui subissent du harcèlement, qui ont été rejetés par leur famille, ou qui ont même pensé au suicide, tout comme Dorian l'avait vécu auparavant.

Dans son travail, iel est particulièrement attentif.ve à offrir des espaces sûrs, où les jeunes peuvent explorer leur identité sans crainte d'être jugés. Iel utilise son propre vécu pour établir une connexion authentique avec eux, leur montrant qu'il est possible de surmonter les défis les plus sombres et de trouver sa place, même dans un monde qui semble souvent hostile.

Comme ce n'est jamais assez, et conscient du chemin tortueux auquel iel a dû faire face, Dorian a aussi pris la décision de s'engager dans la lutte pour des réformes juridiques concernant la reconnaissance des personnes non-binaires. Conscient.e de la complexité et des barrières légales que rencontrent encore beaucoup de personnes LGBTQ+, iel veut que chacun ait le droit d'être reconnu pour ce qu'il est. Pour ce faire, iel a donc rejoint des groupes de défense des droits qui font pression sur les gouvernements provinciaux et fédéraux pour qu'ils adoptent des lois plus inclusives et reconnaissent officiellement les identités non-binaires.

Iel s'est rendu.e à des réunions avec des représentants du gouvernement et à participer à des discussions sur la modification des documents officiels, des cartes d'identité, et des passeports. Dorian milite pour que l'obtention d'une mention «X» sur les documents soit accessible à toutes les personnes qui en ont besoin, et que ce changement ne soit pas entravé par des procédures coûteuses ou complexes.

En effet, pour Dorian, ce combat est plus qu'une simple revendication de droits ; c'est une manière de s'assurer que chaque personne puisse exister légalement de la façon dont elle

s'identifie, sans avoir à se conformer aux catégories rigides du système binaire. À travers cet engagement, Dorian souhaite bâtir un avenir où les prochaines générations n'auront pas à lutter pour être reconnues, où l'identité de chacun.e sera validée sans préjugés, sans conditions.

Dans les années qui ont suivi, Dorian s'est engagé.e résolument dans une quête personnelle et collective, animée par la force d'un engagement silencieux pris dans la douleur, mais vécu avec espoir et détermination. Après avoir surmonté des épreuves terribles et avoir enfin été reconnu.e pour ce qu'iel est, Dorian a décidé de faire de son parcours une source de changement.

Militant activement contre la haine, iel s'est consacré.e à sensibiliser le public, à lutter contre l'ignorance, et à éveiller les consciences. En s'engageant dans des associations, en participant à des manifestations et des conférences, Dorian fait entendre sa voix, non seulement pour Julien, mais pour tous ceux et celles qui vivent dans la peur d'être eux-mêmes.

Dans cette même logique, iel s'est investi profondément dans l'éducation, en se rendant dans des écoles et des entreprises pour partager son vécu, démystifier la non-binarité et encourager la compréhension. Son désir de sensibiliser les autres est un moyen pour Dorian de créer un monde où la diversité est accueillie à bras ouverts, et où les jeunes n'ont plus à grandir dans la crainte d'être rejetés.

Dorian, en poursuivant sa carrière en tant que travailleur.e social.e, se spécialisant dans l'accompagnement des jeunes LGBTQ+ en difficulté, c'est devenu pour iel une mission de vie : offrir aux autres ce soutien qu'iel aurait aimé recevoir, une aide

pour surmonter les obstacles, et des ressources pour permettre à chacun.e de vivre pleinement, sans honte, sans peur.

Enfin, comme mentionné plus haut, Dorian s'est également lancé tête première dans une lutte légale pour la reconnaissance officielle des personnes non-binaires en militant pour des réformes juridiques, en travaillant aux côtés de groupes de défense pour que chaque personne puisse être reconnue légalement, et pour être libre de choisir sa propre identité, sans obstacles bureaucratiques ni jugements. Pour Dorian, cette reconnaissance n'est pas seulement un droit, mais un acte de validation fondamental de chaque existence.

Ces engagements, animés par l'amour, le respect et la résilience, montrent que, malgré les tempêtes, la lumière est possible. À travers chaque petite victoire, chaque pas vers un monde plus juste et inclusif, Dorian s'est promis de faire la différence, de tendre la main aux autres, et de célébrer la diversité.

Ce roman se termine sur une note d'espoir, où la force de l'acceptation et de la solidarité triomphe, où la voix de Dorian, une voix parmi tant d'autres, résonne avec une puissance indéniable, ouvrant un chemin lumineux pour toutes les âmes en quête de liberté.

FIN

Johnny Ross

Johnny Ross, auteur québécois né à Montréal en 1961, est détenteur d'une maîtrise en Études littéraires et enseigne la littérature au niveau collégial au Québec. Il est l'auteur de deux romans, *L'étrange destin d'Elvis* et *Ils iront sur la lune*, ainsi que d'un essai percutant intitulé *Sauve ta peau et embarque dans le bateau. Appelez-moi Dorian (je suis iel)* constitue son troisième roman. Animé depuis toujours par une profonde passion pour les mots et la narration, il a fondé en 2025 sa propre maison d'édition, *Les Éditions Sous la Plume*.

